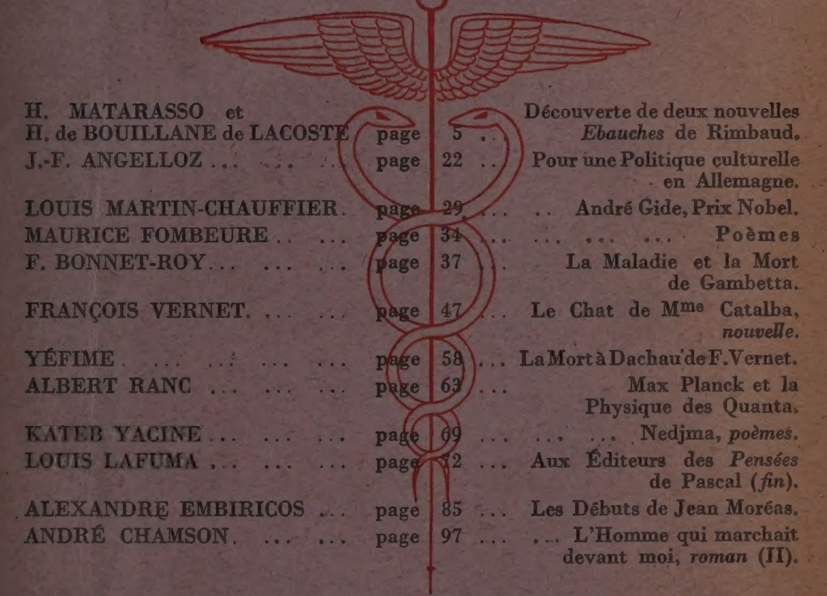
NUMÉRO 1013 1er Janvier 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE
fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaîtra le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

Depuis un an, des hausses successives ont pesé sur tous les postes du budget du *Mercure.*

Nous avons réussi néanmoins à maintenir jusqu'à présent le prix du numéro et de l'abonnement, bien qu'au départ il ait serré d'aussi près que possible le prix de revient et bien que notre revue donnât sensiblement plus de texte que les publications comparables.

Nous avons même réussi à maintenir cet ancien prix pour tous ceux de nos abonnés dont l'abonnement prenait fin avec le numéro du 1er décembre, et qui désirent le renouveler sans interruption.

Dans tous les autres cas, le *Mercure* — suivant d'ailleurs l'exemple de toutes les autres revues — se voit contraint, à partir du 1er janvier 1948, de porter le prix du numéro à **75** francs et celui de l'abonnement annuel pour la France à **800** francs.

Le barême est donc le suivant :

I. — Renouvellement des abonnements expirant avec le numéro du 1er décembre :

	France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	**660 fr.**	**770 fr.**	**710 fr.**
6 mois	**345 fr.**	**400 fr.**	**370 fr.**

II. Abonnements nouveaux ou renouvellements postérieurs

	France et Union Française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	**800 fr.**	**950 fr.**	**875 fr.**
6 mois	**425 fr.**	**500 fr.**	**465 fr.**

LE NUMÉRO : 75 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

DÉCOUVERTE DE DEUX NOUVELLES "ÉBAUCHES" DE RIMBAUD

par H. MATARASSO
et
H. DE BOUILLANE DE LACOSTE

Dans le Mercure *du 1er novembre, j'ai raconté comment était venu entre mes mains le curieux tableau du peintre belge Jef Rosman, représentant Rimbaud couché dans une chambre, à Bruxelles (juillet* 1873*), après la blessure que Verlaine lui avait faite avec son coup de revolver.*

J'ai aujourd'hui le plaisir de signaler une nouvelle découverte que je viens de faire, la chance aidant et grâce à l'obligeante complicité de M. P. La Brely, dénicheur infatigable de pièces rares en autographes et en livres, qui m'a apporté ce nouveau manuscrit. C'est à lui que je dois d'ajouter aux Ebauches déjà connues celles-ci, que mon ami H. de Bouillane de Lacoste commente ci-après avec sa compétence et son érudition bien connues.

A n'en pas douter, ces ébauches étaient restées entre les mains de Verlaine à qui Rimbaud les avait confiées. Les deux feuillets déjà connus passèrent ensuite entre les mains de F.-A. Cazals, et Paterne Berrichon les publia pour la première fois dans La Vie de Jean-Arthur Rimbaud (*Mercure de France,* 1898, p. 95-96).

*Quant au troisième feuillet (*2 *pages recto et verso), qui fait l'objet de cette étude, il était totalement inconnu jusqu'ici. Verlaine le donna ou le vendit probablement à Léon Vanier, son éditeur, dans les papiers de qui se trouvait ce manuscrit.*

Le célèbre éditeur de Verlaine ou ses héritiers n'ont rien révélé de l'existence de ces précieuses ébauches de Rimbaud à Paterne Berrichon, puisque celui-ci n'a jamais connu que

celles qu'il a publiées. Un heureux hasard a voulu qu'elles fussent exhumées récemment parmi d'autres autographes dans les papiers provenant de la succession de Léon Vanier.

Il s'agit de deux autographes de Rimbaud : deux brouillons, dont l'un donne une page de Mauvais Sang (Une saison en enfer), *déjà pleine d'intérêt à cause des variantes qui distinguent ce premier jet du texte définitif; l'autre, bien plus précieux encore, nous livre un écrit en prose, le tout, comme nous le disions, totalement inconnu jusqu'ici.*

Les deux manuscrits se lisent sur une même feuille de papier, l'un au recto, l'autre au verso. Si l'un concerne sans discussion possible Une saison en enfer, *l'autre paraît n'avoir aucun rapport avec cet ouvrage. Il faut y voir une ébauche analogue à celle qui commence par* Beth Saïda, la piscine... *Les sujets se ressemblent, et l'écriture du nouvel autographe est toute pareille à celle de* Beth Saïda.

Il est donc vraisemblable, on peut même dire évident, que les deux fragments dont nous parlons ont vu le jour dans le grenier de Roche, durant l'été de 1873. Ces deux ébauches viennent rejoindre les quatre brouillons déjà connus qui datent de cette même période; et toutes ces pages sont contemporaines, à quelques semaines près, de la peinture de Rosman.

On va lire ces deux textes. J'ai voulu en donner la primeur aux lecteurs du Mercure; *ils jugeront si ces documents ont de quoi les intéresser.*

H. M.



Précisons d'abord que l'authenticité de ces deux pièces ne fait pas de doute. L'écriture de Rimbaud s'y reconnaît dans les moindres détails. Toutes ses habitudes de plume, forme des lettres, liaisons, mots espacés dans des lignes serrées, surcharges peu lisibles, ponctuation volontiers abusive, tout cela se retrouve ici, et sur un papier identique à celui des brouillons de Roche déjà connus auparavant.

Commençons par transcrire ces deux pages. Nous en donnerons ensuite un rapide commentaire.

I. — LE BROUILLON DE « MAUVAIS SANG ».

Oui c'est un vice que j'ai, qui s'arrête et qui reprend avec moi, et, ma poitrine ouverte, je verrais un horrible cœur infirme. Dans mon enfance, j'entends les racines de souffrance jetée (1) *à mon flanc : aujourd'hui elle a poussé au ciel, elle est bien plus forte que moi, elle me bat, me traîne, me jette à terre.*

C'est dit. — Donc renier la joie, éviter le devoir, ne pas jouer (?) au monde mon (?) et mes trahisons supérieurs (?) la dernière innocence, la dernière timidité.

Allons, la marche, — le désert, le fardeau, les coups, le malheur, l'ennui, la colère, — l'enfer, la science et les délices de l'esprit (?) disperse.

A quel démon me louer ? Quelle bête faut-il adorer ? dans quel sang faut-il marcher ? Quels cris faut-il pousser ? Quel mensonge faut-il soutenir ? Quelle sainte image faut-il attaquer ? Quels cœurs faut-il briser ?

Plutôt, éviter la [*main brut*] (2) *stupide justice de la mort, j'entendrais les complaintes chantée (?)* [*dans les*] *aux marchés. Point de popularité.*
la dure vie, l'abrutissement pur, — et puis soulever d'un poing séché le couvercle du cercueil, s'asseoir et s'étouffer. [*Je ne vieillirai pas*] *Pas de vieillesse. Point de dangers, la terreur n'est pas française.*

Ah! Je suis tellement délaissé, que j'offre à n'importe quelle divine image des élans vers la perfection. Autre marché grotesque.

[*A quoi servent*] *O mon abnégation, ô ma charité inouïes,* [*mon*] *De profundis, domine!* [*que*] *je suis bête ?*

(1) On peut hésiter entre *jetée* et *jetées*, mais la première de ces lectures est plus probable. — Ne pas lire « Racines » avec un R majuscule : il n'y a ici qu'un accident de plume, comme le montre l'examen à la loupe.
(2) Nous mettons entre crochets les mots raturés ou surchargés.

Assez. Voici la punition! Plus à parler d'innocence. En marche. Oh! les reins se déplantent, le cœur gronde, la poitrine brûle, la tête est battue, la nuit roule dans les yeux, au soleil.

[*Sais-je où je vais*] *Où va-t-on ? A la bataille ?*

Ah! mon ami, ma sale jeunesse! Va... les autres avancent [*remuent*] *les outils les armes*

Oh ! oh. C'est la faiblesse, c'est la bêtise, moi !

Allons, feu sur moi. Ou je me rends! [*La bat*] *blessé, je me jette à plat ventre, foulé aux pieds des chevaux.*

Ah !

Je m'y habituerai.

Ah ça, je mènerais la vie française, et je suivrais le sentier de l'honneur.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette page, c'est qu'elle réunit deux fragments qui plus tard, dans la version définitive, seront séparés par un long intervalle. On sait que *Mauvais sang,* dans la plaquette Poot, se compose de sept morceaux, suivis chacun d'un tiret. Le troisième de ces morceaux commence par ces mots : « On ne part pas », et finit par : « *De profundis, Domine,* suis-je bête! » Le début de notre brouillon donne le premier jet de ce texte. — Le septième morceau commence par un cri de terreur : « Assez! Voici la punition. — En marche! » et finit ainsi : « Ce serait la vie française, le sentier de l'honneur! » La seconde partie du brouillon donne ce texte sous sa première forme.

Il faut donc, ou bien que le chapitre intitulé *Mauvais sang* ait été primitivement beaucoup plus court qu'il ne l'est devenu par la suite; ou que l'ordre des paragraphes ait été modifié. Pour résoudre cette question, il faudrait découvrir encore d'autres brouillons du même chapitre, ce qu'on ose à peine espérer... Et pourtant, les autographes de Rimbaud se sont conservés d'une façon quasi miraculeuse. Nous n'allons pas jusqu'à croire aux prétendus milliers de vers retrouvés en Abyssinie, mais nous ne perdrons nullement l'espoir de voir un jour resurgir quelque manuscrit perdu, qui peut-être sortira de l'ombre sans même qu'on l'ait cherché, comme ce fut le cas, par exemple, pour *Les Mains de Jeanne-Marie.*

Mais notre brouillon ne prend tout son intérêt que si on le compare au texte définitif. Mettons-les donc, phrase après phrase, en regard l'un de l'autre (3).

TEXTE DU BROUILLON.	TEXTE DE LA PLAQUETTE.
Oui, c'est un vice *que j'ai, qui s'arrête et qui reprend avec moi, et, ma poitrine ouverte, je verrais un horrible cœur infirme. Dans mon enfance, j'entends les* racines de souffrance *jetée* à mon *flanc : aujourd'hui elle* a poussé au ciel, *elle est bien plus forte que moi,* elle me bat, me traîne, *me jette à terre.*	On ne part pas. — Reprenons les chemins d'ici, chargé de mon vice, le vice qui a poussé ses racines de souffrance à mon côté, dès l'âge de raison — qui monte au ciel, me bat, me renverse, me traîne.
C'est dit. — *Donc renier la joie, éviter le devoir,* ne pas jouer (?) au monde mon (?) et mes trahisons (...) la dernière innocence, la dernière timidité.	La dernière innocence et la dernière timidité. C'est dit. Ne pas porter au monde mes dégoûts et mes trahisons.
Allons. La marche, — le désert. Le fardeau. *Les coups. Le malheur.* L'ennui. La colère, — *l'enfer, la science et les délices de l'esprit* (...) *disperse.*	Allons! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère.
A *quel démon* me louer? Quelle bête faut-il adorer? dans quel sang *faut-il* marcher? *Quels cris faut-il pousser?* Quel mensonge *faut-il* soutenir? Quelle sainte image *faut-il* attaquer? Quels cœurs *faut-il* briser?	A qui me louer? Quelle bête faut-il adorer? Quelle sainte image attaque-t-on? Quels cœurs briserai-je? Quel mensonge dois-je tenir? — Dans quel sang marcher?
Plutôt, éviter la *stupide* justice. *de la mort, j'entendrais les complaintes chantées* (...) *aux marchés. Point de popularité.* la dure vie, l'abrutissement *pur,* — *et puis* soulever d'un poing séché le couvercle du cercueil, s'asseoir *et* s'étouffer. (...) Pas de vieillesse. Point de dangers (...) la terreur n'est pas française.	Plutôt, se garder de la justice. — La vie dure, l'abrutissement simple, — soulever, le poing desséché, le couvercle du cercueil, s'asseoir, s'étouffer. Ainsi point de vieillesse, ni de dangers : la terreur n'est pas française.
Ah! Je suis tellement délaissé, que j'offre à n'importe quelle divine image des élans vers la perfection. *Autre marché grotesque.*	— Ah! je suis tellement délaissé que j'offre à n'importe quelle divine image des élans vers la perfection.
O mon abnégation, ô ma charité *inouïes.* De profundis, domine! je suis bête?	O mon abnégation, ô ma charité merveilleuse! ici-bas, pourtant!

(3) Nous mettrons en italiques, dans la colonne de gauche, les mots que Rimbaud a finalement éliminés.

	De profundis, Domine, suis-je bête! . . . .
Assez. Voici la punition! *Plus à parler d'innocence.* En marche. Oh! *les reins se déplantent,* le cœur gronde, la poitrine brûle, *la tête est battue,* la nuit roule dans les yeux. au soleil.	Assez! Voici la punition. — *En marche!* Ah! les poumons brûlent, les tempes grondent! la nuit roule dans mes yeux, par ce soleil! le cœur... les membres...
Où va-t-on? A *la bataille?* *Ah! mon ami! ma sale jeunesse! Va...* les autres avancent (...) les outils, les armes	Où va-t-on? au combat? Je suis faible! les autres avancent. Les outils, les armes... le temps!...
Oh! oh. C'est la faiblesse, c'est la bêtise, moi! Allons, feu sur moi. Ou je me rends! (...) *blessé,* je me jette *à plat ventre, foulé* aux pieds des chevaux.	Feu! feu sur moi! Là! ou je me rends. — Lâches! — Je me tue! Je me jette aux pieds des chevaux!
Ah!	Ah!...
Je m'y habituerai.	— Je m'y habituerai.
Ah ça, *je mènerais* la vie française, *et je suivrais* le sentier de l'honneur.	Ce serait la vie française, le sentier de l'honneur!

On voit combien le texte définitif a gagné en concision, en vigueur et en beauté. Nous n'irons pas jusqu'à nous extasier sur cette constatation; après tout, il est normal qu'un auteur rature ses brouillons et repétrisse son texte pour lui donner plus de force, avant de le publier. Mais il n'est que juste de noter que Rimbaud a montré ici un goût très sûr : les mots en italiques dans notre colonne de gauche étaient plus bizarres qu'utiles, et le texte de la plaquette a certainement gagné à leur suppression. En particulier, les mots : « ma poitrine ouverte, *je verrais* un horrible cœur », frisaient le ridicule; et les « *faut-il* » répétés six fois de suite dans le paragraphe : « A quel démon me louer? » ôtaient de l'énergie à cette série d'interrogations. Enfin, certaines énumérations un peu trop longues risquaient de paraître monotones.

La brûlante ironie qui est une des marques essentielles du livre inspirait quelques-uns des passages supprimés. A la plainte si émouvante : « Ah! je suis tellement délaissé que j'offre à n'importe quelle divine image des élans vers la perfection » répondait d'abord ce ricanement : « Autre marché grotesque. » On reconnaît là un vieux réflexe de Rimbaud, qui, s'il aime à se moquer des autres, sait aussi se railler lui-même. C'est le mot : « Ce n'est rien : j'y suis; j'y suis tou-

jours » ajouté au bas du poème *Qu'est-ce pour nous, mon cœur...;* ou encore ce passage du prologue d'*Une saison :*

... j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit.

La charité est cette clef. — *Cette inspiration prouve que j'ai rêvé!*

Puisque ces brusques jets de venin sont si bien dans sa manière, pourquoi Rimbaud a-t-il supprimé les mots « Autre marché grotesque » dans le passage dont nous parlons? C'est difficile à dire; peut-être parce que le même contraste se retrouve immédiatement après :

O mon abnégation, ô ma charité inouïes! De profundis, domine! je suis bête?

L'auteur n'a pas voulu de cette répétition d'un même effet, et il a supprimé le premier sarcasme pour ne pas affaiblir le second. Celui-ci a du reste été l'objet de tous ses soins, comme on peut le voir dans la rédaction finale où le *De profundis, Domine!...* se détache si bien de ce qui précède.

Plus loin, des traits comme « les reins se déplantent », « la tête est battue », « le cœur gronde », ont dû lui paraître ou faibles, ou au contraire forcés. Quant à « ma sale jeunesse », il n'a supprimé cette invective dans *Mauvais sang* que pour la placer dans le chapitre *L'éclair* sous une forme encore plus chargée de rancune.

Je reconnais là ma sale éducation d'enfance.

D'une manière générale, ce qui rend ce brouillon si émouvant à contempler, c'est qu'il nous fait assister au corps à corps de Rimbaud avec une pensée rebelle qu'il veut, coûte que coûte, obliger à s'exprimer. L'écriture négligée, tourmentée, orageuse, pourrait-on dire, garde pourtant le souci de rester lisible (sauf dans les surcharges!); parfois même on a la surprise d'y trouver une trace de coquetterie, par exemple dans le mot *briser* de la ligne 15 : « Quels cœurs faut-il briser? » C'est un souvenir du temps où le jeune poète calligraphiait, et avec quel amour, les vers qu'il destinait à Demeny, Izambard ou Banville. Il ne s'agit plus ici de calligraphie, mais la plume de Rimbaud est encore capable de dessiner un élégant délié final.

Ce n'est là qu'un détail isolé, reste d'une ancienne habitude. L'ensemble du document, par son aspect nerveux, fiévreux, morbide, évoque de longues souffrances, et trahit l'état de déséquilibre physique et moral où se trouvait Rimbaud durant

cet été de 1873 qui vit naître *Une saison en enfer.* Ces brouillons nous font assister à la douloureuse éclosion du chef-d'œuvre.

II

Voici maintenant le poème en prose inédit :

A Samarie, plusieurs ont manifesté leur foi en lui. Il ne les a pas vus. Samarie [s'enorgueillissait] la parvenue, [la perfide], l'égoïste, plus rigide observatrice de sa loi protestante que Juda des tables antiques. Là la richesse universelle permettait [illisible] de discussion éclairée. Le sophisme, esclave et soldat de la routine, y avait déjà [illisible] les avait flattés, égorgé plusieurs prophètes.

C'était un mot sinistre, celui de la femme à la fontaine : « Vous êtes prophètes, vous savez ce que j'ai fait. »

Les femmes et les hommes croyaient aux prophètes. Maintenant on croit à l'homme d'état (4).

A deux pas de la ville étrangère, incapable de la menacer matériellement, s'il était pris (5) *comme prophète, puisqu'il s'était montré là si bizarre, qu'aurait-il fait* (6)?

Jésus n'a rien pu dire à Samarie (7).

L'air léger et charmant de la Galilée : les habitants le reçurent avec une joie curieuse : ils l'avaient vu, secoué par la sainte colère, fouetter les changeurs et

(4) Rimbaud avait d'abord écrit : « on croit à des hommes d'état ». Il a remplacé « *des* hommes » par *l'*homme », mais en oubliant de biffer l'*s* final de « hommes ».

(5) « Pris » surcharge un autre mot, peut-être « trahi ».

(6) Rimbaud a négligé de mettre un point d'interrogation après « fait ». Il n'y a qu'un point après ce mot sur l'autographe.

(7) Variante indiquée sur l'autographe : « Jésus n'a pas laissé de paroles. »

les marchands de gibier du temple. Miracle de la jeunesse pâle et furieuse, croyaient-ils.

Il sentit sa main aux mains chargées de bagues et à la bouche d'un officier; l'officier était à genoux dans la poudre : et sa tête était assez plaisante, quoique à demi chaude.

Les voitures filaient dans les étroites rues de la ville; un mouvement, assez fort pour ce bourg; tout semblait devoir être trop content ce soir-là.

Jésus retira sa main : il eut un mouvement d'orgueil enfantin et féminin. « Vous autres, si vous ne voyez [*point*] *des miracles, vous ne croyez point. »*

Jésus n'avait point encor fait de miracles. Il avait, dans une noce, dans une salle à manger verte et rose, parlé un peu hautement à la Sainte Vierge. Et personne n'avait parlé du vin de Cana à Capharnaum, ni sur le marché, ni sur les quais. Les bourgeois peut-être.

Jésus dit : « Allez, votre fils se porte bien. » L'officier s'en alla, comme on porte quelque pharmacie légère (8), *et Jésus continua par les rues moins fréquentées. Des liserons oranges* (?), *des bourraches montraient leur lueur magique entre les pavés. Enfin il vit au loin la prairie poussiéreuse, et les boutons d'or et les marguerites demandant grâce au jour.*

Beth-Saïda, la piscine des cinq galeries (...)

Ce texte étrange invite à mille réflexions et pose bien des problèmes; mais il aide, d'autre part, à résoudre certaines questions qui jusqu'ici étaient restées sans réponse.

Pour plus de clarté, numérotons les diverses constatations et remarques qui s'imposent.

1. La première et la plus importante, c'est que cette page est directement inspirée par certains récits du Nouveau Testa-

(8) Variante indiquée sur l'autographe : « une fiole d'huile dans de... ».

ment, et, pour préciser davantage, de l'Evangile selon S. Jean. Il est manifeste que Rimbaud, lorsqu'il composa ces fragments, avait cet Evangile sous les yeux, et qu'il en a relu de près les premièrs chapitres.

En effet, le chapitre II de S. Jean s'ouvre sur le récit des noces de Cana, qui nous montre Jésus changeant l'eau en vin et, sur une question que lui pose sa mère, répondant à la Sainte Vierge — tout au moins suivant certaines traductions anciennes, rectifiées aujourd'hui — : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Et Rimbaud parle de ces noces, du miracle, et de cette façon que le Christ eut ce jour-là de parler « un peu hautement à la Sainte Vierge ».

Le même chapitre de l'évangéliste (versets 13 et suivants) raconte que Jésus monta à Jérusalem :

Il trouva dans le temple les marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et les changeurs assis. Et ayant fait un petit fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, avec les brebis et les bœufs. Il jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables. Et il dit aux vendeurs de colombes : « Enlevez cela d'ici ; ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. » Les disciples se ressouvinrent alors qu'il est écrit : « Le zèle de votre maison me dévore (9). »

Ce passage a fourni à Rimbaud trois lignes : *Ils l'avaient vu, secoué par la sainte colère, fouetter,* etc.

Le chapitre III du même évangile contient le récit de l'entretien que le Christ eut avec Nicodème; puis il nous montre Jean-Baptiste et Jésus baptisant, en Judée, ceux qui venaient à eux. Notre fragment n'a rien emprunté à ces pages. Mais il y a tel verset auquel font peut-être écho certaines phrases d'*Une saison en enfer,* comme on va le voir dans le tableau suivant :

TEXTE DE S. JEAN	UNE SAISON EN ENFER
Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix; mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. (*III*, 8.)	Faiblesse ou force : te voilà, c'est la force. Tu ne sais ni où tu vas ni pourquoi tu vas... » (*Mauvais sang.*)
Quiconque fait le mal, hait la lumière. (III, 20.)	Je n'ai point fait le mal. (*Mauvais sang.*)

Au chapitre IV de S. Jean, nous voyons Jésus traverser la Samarie et causer auprès d'un puits avec une femme de cette contrée. Il la prie de lui donner à boire de l'eau de ce puits; et ensuite il lui révèle que lui aussi donne à boire, mais d'une eau qui étanche à jamais la soif :

(9) Traduction de l'abbé Crampon.

La femme lui dit : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. » — « Allez, lui dit Jésus, appelez votre mari, et venez ici. » — La femme répondit : « Je n'ai point de mari. » — Jésus lui dit : « Vous avez raison de dire : Je n'ai point de mari; car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas à vous; en cela vous avez dit vrai. » — La femme dit : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. » (Versets 15-19.)

C'est ce dernier verset que Rimbaud commence ainsi : *C'était un mot sinistre, celui de la femme à la fontaine : « Vous êtes prophètes* (sic), *vous savez ce que j'ai fait. »*

Après cette conversation avec le Messie, la femme

s'en alla dans la ville, et dit aux habitants : « Venez voir un homme qui m'a dit ce que j'ai fait; ne serait-ce point le Christ? » Ils sortirent de la ville et vinrent à lui (...). Or beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus sur la parole de la femme qui avait rendu ce témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » (S. Jean, IV, 28-30, 39.)

Rimbaud : *A Samarie, plusieurs ont manifesté leur foi en lui.*

C'est à la fin du même chapitre IV que Rimbaud a lu le récit du miracle par lequel Jésus guérit le fils d'un officier. Ayant traversé la Samarie, le Sauveur est arrivé en Galilée; c'est là que la scène se passe :

Or il y avait un officier du roi (10) dont le fils était malade à Capharnaüm. Ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il alla vers lui et le pria de descendre, pour guérir son fils qui était à la mort. Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez point. » L'officier du roi lui dit : « Seigneur, venez avant que mon enfant meure. » — « Va, lui répondit Jésus, ton enfant est plein de vie. » Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et partit. Comme il s'en retournait, ses serviteurs vinrent à sa rencontre, et lui apprirent que son enfant vivait. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux, et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. — Le père reconnut que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : Ton fils est plein de vie, et il crut, lui et toute sa maison. (S. Jean, IV, 46-53.)

Rimbaud, on l'a vu, n'a pas manqué de broder sur ce récit : la main chargée de bagues de l'officier, les voitures traversant la ville, le « mouvement d'orgueil enfantin et féminin » du Christ, la vision finale des fleurs et de la prairie poussiéreuse, tout cela est un pur produit de son imagination travaillant sur le texte biblique, ou, si l'on préfère, d'un cerveau en feu à qui le moindre mot suggère aussitôt un tableau complet avec mille détails.

Le chapitre V de S. Jean s'ouvre avec l'histoire du para-

(10) Il s'agit du tétrarque de Galilée, Hérode Antipas, qui est assimilé par l'évangéliste à un roi.

lytique guéri par Jésus dans la piscine de Beth-Saïda (ou Béthesda); et l'on connaît la page extraordinaire que ce texte a inspirée à Rimbaud.

Enfin le chapitre VI décrit la scène de la multiplication des pains (dont Rimbaud n'a rien tiré), et continue par le récit d'un autre miracle : le soir venu, pour rejoindre ses disciples qui sont dans une barque sur le lac de Tibériade, Jésus marche sur les eaux.

> Le soir venu, les disciples descendirent au bord de la mer; et étant montés dans une barque, ils traversaient la mer (11) dans la direction de Capharnaüm. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints. Cependant la mer, soulevée par un grand vent, était agitée. Quand ils eurent ramé environ vingt-cinq à trente stades, ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque; et ils eurent peur. Mais il leur dit : « C'est moi, ne craignez point. » Ils voulurent donc le prendre dans la barque, et aussitôt, la barque se trouva au lieu où ils allaient. (S. Jean, VI, 16-21.)

C'est ce texte qui inspirera les trois lignes suivantes d'*Une saison en enfer :*

> Jésus marchait sur les eaux irritées. La lanterne nous le montra debout, blanc et des tresses brunes, au flanc d'une vague d'émeraude...
>
> (*Nuit de l'enfer.*)

2. Ces divers rapprochements confirment de façon définitive les inductions qui se tiraient *à priori* de l'examen des autographes. Ceux-ci nous montraient déjà les ébauches d'*Une saison en enfer* et les proses inspirées à Rimbaud par le quatrième évangile transcrites au recto et au verso des mêmes feuilles de papier, avec la même écriture à très peu près. Il n'y a plus à douter maintenant, après les comparaisons que nous venons de faire, que des textes comme *Mauvais sang* et *Nuit de l'enfer* ne soient unis et à ces proses, et à cet évangile, par le lien le plus étroit.

Ce fait, ignoré jusqu'à présent, pourra aider lecteurs et critiques à mieux comprendre ces premiers chapitres d'*Une saison en enfer* et la grande place qu'y tiennent les préoccupations religieuses.

3. Alors que le chapitre II de S. Jean n'a fourni à Rimbaud que quelques lignes, de simples allusions, éparses dans le fragment qui commence par *L'air léger et charmant de la Galilée,* les chapitres IV et V lui ont inspiré trois morceaux complets, sans titre, mais qui pourraient s'intituler, le premier *A Samarie,* le second *En Galilée,* le troisième *Beth-*

(11) On disait indifféremment la mer de Galilée ou le lac de Tibériade.

Saïda (12). L'absence de titres n'empêche pas ces proses d'être, sur les autographes, nettement distinctes : Rimbaud a eu soin de les séparer par des blancs. Nous avons naturellement conservé ces blancs. On a vu le premier après les mots : *Jésus n'a rien pu dire à Samarie* (ci-dessus, p. 12) et l'autre après : ...*demandant grâce au jour*. Il est clair à présent que ces derniers mots, restés jusqu'ici mystérieux (13), terminent la prose *En Galilée :* la suite des ébauches rimbaldiennes reproduit la suite des récits évangéliques, telle que la donnent les chapitres IV et V de S. Jean.

Pourquoi les boutons d'or et marguerites demandent-ils grâce au jour, et que signifie cette expression? Le contexte nous le fait comprendre : Rimbaud nous transporte en Orient à la fin d'une chaude journée; la prairie est poussiéreuse, les fleurs meurent de soif et sont heureuses de sentir la nuit proche.

Mais, si le morceau que nous appelons *En Galilée* est maintenant complet, par contre *A Samarie* ne l'est pas : il est visible que nous n'en avons que la fin. En effet, le nom de Jésus devait se lire avant les mots : « A Samarie, plusieurs ont manifesté leur foi *en lui.* » Le début de cette prose ne pouvait pas ne pas montrer le Christ causant auprès du puits avec la Samaritaine.

4. Nous pouvons donc tenir pour certain que toutes ces ébauches sont contemporaines et proviennent du grenier fameux où fut écrite *Une saison en enfer,* à Roche. Mais comment sont-elles venues jusqu'à nous? Tâchons de résoudre le problème de leur transmission.

Ces brouillons autographes ont été conservés *par Verlaine.* Le grand poète les tenait, cela va sans dire, de Rimbaud lui-même : en tout cas, il n'existe pas le plus faible indice d'un intermédiaire quelconque entre Rimbaud et lui. Reste à savoir à quelle époque ces pièces ont passé des mains de Rimbaud dans les siennes.

Ici trois hypothèses se laissent envisager :

a) De Roche, à la fin d'avril ou au début de mai 1873, supposé que ces proses fussent déjà écrites à cette époque, Rimbaud aurait pu les envoyer à Verlaine par la poste, pour lui donner un spécimen de son travail, étant bien entendu que Verlaine les lui retournerait après lecture.

(12) Bien que ces titres ne soient pas de Rimbaud, nous nous en servirons quelquefois pour plus de commodité.
(13) La lecture *jour* n'est pas absolument certaine; mais Rimbaud a bien écrit *demandant*, et non *demandent*. Le contexte exige *demandant.*

Cette hypothèse éclairerait le passage suivant de la lettre adressée par Rimbaud à son ami Delahaye, en mai :

Verlaïne doit t'avoir proposé un rendez-vol au dimanche 18, *à Boulion. Moi je ne puis y aller. Si tu y vas, il te chargera probablement de* quelques fraguemants (14) en prose de moi *ou de lui, à me retourner.*

Elle conduirait, d'autre part, à identifier les proses inspirées de S. Jean avec les « petites histoires » dont parlait Rimbaud au début de la même lettre :

Je travaille (...) assez régulièrement; je fais des petites histoires en prose, titre général : Livre païen, ou Livre nèègre. C'est bête et innocent...

Et à la fin de la lettre il disait encore :

Mon sort dépend de ce livre pour lequel une demi-douzaine d'histoires atroces sont encore à inventer. Comment inventer des atrocités ici? Je ne t'envoie pas d'histoires, quoique j'en aie déjà trois...

Il ne serait pas impossible que ces trois histoires déjà inventées fussent *A Samarie, En Galilée* et *Beth-Saïda.* Toutefois, ce ne sont pas précisément des histoires « atroces »; et d'autre part, si l'on examine les autographes, on voit que l'écriture de ces trois proses a beau être, comme nous le disions plus haut, pareille à très peu près à celle des brouillons de *Mauvais sang* et de *Nuit de l'enfer,* il n'en subsiste pas moins une différence dans l'allure générale du graphisme : l'écriture des brouillons d'*Une saison en enfer* est plus affaissée, plus morne d'aspect, celle des ébauches plus vigoureuse et allègre. Ainsi ces autographes trahissent deux états d'esprit différents, et ne peuvent donc pas avoir exactement la même date. Comme il est presque certain, d'autre part, que *Mauvais sang* a été écrit en mai (15), avant le départ de Rimbaud et de Verlaine pour Londres, il pourrait fort bien se faire que nos trois ébauches, avec leur écriture à l'aspect cavalier, fussent postérieures au retour de Rimbaud à Roche. Nous n'affirmons rien, bien entendu; on ne saurait être trop prudent en pareille matière; souhaitons seulement que des recoupements nouveaux permettent un jour de trancher la question.

Revenons à Verlaine. A-t-il reçu ces brouillons en mai 1873? Si oui, il les aura rendus à Rimbaud peu après, puisque au

(14) Nous avons vu l'autographe de cette lettre chez M. Alfred Saffrey, et nous garantissons les fantaisies orthographiques *Verlaïne, Boulion* et *fraguemants,* dont la première n'a pas été reproduite par M. Mouquet dans son édition de la Pléiade, p. 272. Un fac-similé de cette partie de la lettre sera donné dans notre ouvrage, qui doit paraître prochainement : *Rimbaud et le problème des Illuminations.*

(15) Cf. sur ce point notre édition critique d'*Une saison en enfer,* p. 16.

lendemain du drame de Bruxelles, en juillet, on ne les trouvera pas parmi ses papiers saisis par la police belge. Il faudrait alors admettre qu'il les aurait récupérés par la suite? Mais dans ce cas, la première hypothèse n'offre plus d'intérêt : même exacte, elle ne suffirait pas à expliquer comment Verlaine avait encore ces autographes entre les mains à la fin de sa vie.

b) Rimbaud a-t-il envoyé ces brouillons à Verlaine en prison? en échange de *Crimen amoris*, par exemple? — A première vue cela paraît assez peu probable : envoie-t-on des ébauches mal lisibles et farcies de ratures? — On peut le faire pourtant lorsqu'on se sert de ces papiers sans valeur pour envelopper quelque chose de plus précieux; et l'on peut fort bien concevoir que nos ébauches et brouillons aient servi à protéger l'exemplaire d'*Une saison en enfer* que Rimbaud adressa à son assassin (si on peut dire), bien moins pour lui faire un cadeau amical que pour le lapider avec toutes les injures contenues au chapitre *Délires*...

On s'expliquerait alors que ces quelques brouillons aient survécu à l'autodafé de papiers dont a parlé Isabelle Rimbaud : d'après elle, Arthur aurait brûlé dans une cheminée de Roche, quelque temps après avoir reçu de son imprimeur les premiers exemplaires d'*Une saison*, tous ses papiers et la plupart de ces brochures. Sur ce dernier point, nous avons quelque peine à l'en croire; mais cette histoire de papiers brûlés n'a pourtant pas été inventée par elle de toutes pièces.

c) Troisième et dernière hypothèse : ces ébauches faisaient-elles partie des autographes que Verlaine reçut de Rimbaud à Stuttgart, en février 1875, et qui n'étaient autres, selon nous, que les *Illuminations?* En ce cas, faut-il considérer *A Samarie, En Galilée, Beth-Saïda* comme ayant fait partie des *Illuminations* dans la pensée de Rimbaud, ou comme ayant tout simplement servi d'enveloppe protectrice à un manuscrit auquel Rimbaud tenait beaucoup plus qu'à ses brouillons?

Cette hypothèse « stuttgartienne » paraît moins acceptable que la précédente : elle se heurte à bien des difficultés. D'après elle, en effet, Rimbaud aurait conservé ces trois ébauches (alors qu'il aurait détruit tous ses autres brouillons) pendant un an et demi; pourquoi? Parce qu'il y tenait? En ce cas, pourquoi ne pas les mettre au net? Ce n'est pas le temps qui lui a manqué pour le faire. Faut-il admettre qu'il y tenait en 1873, mais que l'année suivante il s'en est désintéressé? Question insoluble.

D'autre part, nous avons peine à croire que ces trois proses d'inspiration biblique aient jamais été destinées à faire partie des *Illuminations* (16). Ce n'est pas seulement parce qu'elles datent du séjour à Roche : après tout, Verlaine a dit expressément que les premières *Illuminations* remontaient à 1873 (mais elles n'en sont pas moins postérieures, selon lui, à *Une saison en enfer*). Ce n'est pas seulement parce que ces proses n'ont pas de titre, alors que toutes celles des *Illuminations* en ont un. Ni parce qu'elles sont restées à l'état d'ébauches : Rimbaud pouvait encore les mettre au point sur épreuves. Mais il y a des raisons plus fortes.

D'abord, si Rimbaud s'est posé en 1873 le problème de sa position vis-à-vis de Dieu et du christianisme, et s'il s'est intéressé à l'Evangile pour des raisons qui n'étaient pas uniquement littéraires, il n'y a eu là qu'une crise vite passée. En 1874 et 75 il n'y pensait plus : les *Illuminations*, presque toutes composées en 1874 (17), ne portent plus trace de la moindre inquiétude religieuse. Dans ce recueil tout profane, trois pages d'inspiration évangélique détonneraient étrangement.

En second lieu, on sait que Verlaine n'a reçu à Stuttgart le manuscrit des *Illuminations* qu'à la charge de l'expédier à Germain Nouveau, alors à Bruxelles, — ce qu'il fit ponctuellement (18). Si nos trois ébauches avaient été jointes à la liasse, ne les aurait-il pas envoyées avec le reste? On connaît son admiration pour toute la prose de Rimbaud (19). Admettre qu'il a pu soustraire du précieux paquet trois « illumina-

(16) La découverte de *A Samarie* et de *En Galilée*, et le fait que ces deux proses forment avec *Beth-Saïda* une série bien liée, vont nous permettre de rectifier ce que nous avions écrit il y a six ans dans l'édition critique d'*Une saison en enfer*, p. 8. Après avoir cité les mots *demandent grâce au jour*, nous ajoutions : « Cette ligne est suivie d'un blanc, puis vient *Beth-Saïda* (sans titre). On a l'impression d'être en présence de deux morceaux qui faisaient partie d'une série; et cette série ne peut avoir été, semble-t-il, que les *Illuminations*... On comprendra... que nous réservions *Beth-Saïda* pour le dernier recueil de Rimbaud, les *Illuminations*, où ce poème en prose retrouvera sa vraie place. » C'était là une erreur, que l'étude des ébauches récemment retrouvées permet heureusement de corriger. De même, c'est à tort que dans notre dernière édition des œuvres de Rimbaud (Hazan, 1946) nous avons cru devoir faire figurer *Beth-Saïda* en tête des *Illuminations*. En réalité, cette série de proses bibliques est à part dans l'œuvre rimbaldienne : c'est un groupe isolé.

(17) Notre livre, *Rimbaud et le problème des Illuminations*, en apportera bientôt la preuve.

(18) Il écrivait à Delahaye, le 1er mai 1875 : « Rimbaud m'ayant prié d'envoyer pour être imprimés des « poèmes en prose » siens, que j'avais; à ce même Nouveau, alors à Bruxelles (je parle d'il y a deux mois), j'ai envoyé (2 fr. 75 de port!!!) illico, et tout naturellement ai accompagné l'envoi d'une lettre polie, à laquelle il fut répondu non moins poliment » ; etc. (*Correspondance de Paul Verlaine*, tome III, p. 107.)

(19) « Je l'ai dit tout à l'heure et je sais que je ne suis pas le seul à le penser : le Rimbaud en prose est peut-être supérieur à celui en vers... » (Préface des *Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud, Vanier, 1895.)

tions » dans l'intention égoïste de les garder pour lui, ce serait lui faire une injure bien gratuite.

Mais peut-être l'état de ces brouillons l'aurait incité à ne pas les envoyer à l'imprimeur, *via* Nouveau? En ce cas, qui l'empêchait d'en réclamer (ou d'en faire réclamer par Nouveau) la mise au net?

Plus on y réfléchit, plus on trouve de raisons pour associer nos trois ébauches à *Une saison en enfer*, mais non aux *Illuminations*. Ceci, bien entendu, sous réserve de ce que pourront nous apprendre un jour de nouvelles découvertes et des recoupements supplémentaires.

Telles sont les réflexions que nous a suggérées une première étude de ces ébauches. Mais le sujet est loin d'être épuisé; nous y reviendrons quelque jour.

H. B.

POUR UNE POLITIQUE CULTURELLE EN ALLEMAGNE

par J.-F. ANGELLOZ

A diverses reprises nous avons signalé au public français, qui oublie volontiers nos réussites pour mieux se lamenter sur notre « décadence », les résultats obtenus dans notre zone d'occupation et dans certaines villes allemandes par des universitaires ardents ou des administrateurs de grande classe, conscients d'être aussi des missionnaires de la culture française. Au cours de six voyages, qui nous ont conduit de Trèves à Berlin et de Kiel à Constance, nous avons pu faire les observations et confrontations nécessaires pour avoir une idée d'ensemble de la politique culturelle que, selon nous, la France doit et peut suivre en Allemagne. C'est le problème que nous voudrions poser, parce qu'en ce moment il s'impose et parce que bientôt il sera trop tard.

Si paradoxal que cela paraisse, les difficultés financières nous font un devoir de changer l'orientation même de notre expansion culturelle. On peut craindre qu'une réduction uniforme des budgets actuels vienne compromettre cette expansion et que nous épuisions nos ressources réduites à essayer de la soutenir dans les pays à change élevé. Or, il existe à côté de nous, sur un territoire diminué et dévasté, une population nombreuse, qui souffre et sait qu'elle ne peut attendre de nous ni argent, ni vivres, ni machines, mais qui, dans la nuit où l'a plongée la défaite hitlérienne, cherche une aide spirituelle et nous la demande, en sachant qu'elle ne peut presque rien nous donner en échange; ne répondrons-nous pas à son appel, parce qu'elle ne nous offre qu'un mark sans valeur?

Une autre raison nous pousse encore à envisager une nouvelle direction de marche. L'histoire, qui se fait presque sans nous, n'a cure de nos désirs. Si, par malheur, la conférence

de Londres échoue, nous savons ce que deviendra l'Allemagne : elle se scindera en deux parties, dont l'une aura pour capitale Francfort, tandis que l'autre, la zone russe, qui prendra peut-être un autre nom, gravitera autour de Berlin. Avons-nous prévu comment nous nous adapterions à ce nouvel ordre de choses? Et même si, à la conférence de Londres, les Alliés s'entendent enfin pour réaliser la paix et organiser l'Allemagne, Berlin, beaucoup trop proche de la frontière orientale et enclavée dans la zone russe, excentrique et ravagée, ne sera plus l'unique centre spirituel de l'Etat. Dès lors, il faut envisager une organisation fédéraliste de notre action culturelle, et la géographie même nous indique les villes d'où elle pourra rayonner : dans notre zone, Fribourg, siège de l'Institut français, avec ses annexes de Tuebingen et Mayence, auquel il faudrait rattacher Stuttgart et Heidelberg; Munich pour la Bavière; Francfort pour le reste de la zone américaine; Cologne pour l'état rhéno-westphalien; Hambourg pour la province de la Basse-Saxe; à Berlin serait réservée la zone russe.

Deux objections se présentent, dont la première est d'ordre financier : la réalisation d'un tel programme coûtera cher. Beaucoup moins qu'on ne le pense, car dans les villes appelées par leur situation géographique à jouer le rôle de foyers spirituels, nous disposons déjà de consuls très actifs et de lecteurs spécialisés qui, les uns et les autres, ne demandent qu'à faire plus encore; à Berlin même, notre représentant diplomatique est assisté d'un attaché culturel. D'autre part, s'il nous est interdit d'engager de nouvelles dépenses, notre zone d'occupation peut constituer un réservoir d'hommes capable d'alimenter le reste de l'Allemagne. En maintes circonstances, et notamment au *Mercure,* nous avons rendu hommage aux efforts heureux de nos représentants dans cette zone et nous sommes loin de penser qu'ils s'y trouvent en trop grand nombre; mais, vue de Berlin, Hambourg ou Cologne, elle apparaît telle qu'elle est en réalité : une simple province éloignée. Elle a néanmoins absorbé jusqu'ici l'essentiel de nos forces. Il nous paraît normal qu'elle essaime dans les autres régions et nous estimons qu'elle peut le faire sans inconvénient, l'œuvre déjà réalisée permettant une diminution de l'effort qui l'a créée.

D'autre part, on objecte souvent que les autorités anglaises ou américaines ne sont pas favorables à une ingérence culturelle de la France dans leurs zones d'occupation. Nous igno-

rons si cela fut vrai dans le passé, mais nous savons qu'actuellement elles la désirent et la réclament, convaincues qu'un effort commun s'impose pour tirer l'Allemagne de sa détresse spirituelle. Nos représentants entretiennent les relations les plus cordiales avec les autorités culturelles anglaises ou américaines de Hambourg, Brême, Cologne, qui réclament un lecteur français pour l'Université de Kiel, encouragent la création, décidée tout récemment par le Sénat de Brême, d'une Université internationale, demandent l'établissement d'un Institut français à Cologne, où elles organisent, chaque année, un cours de vacances avec participation d'universitaires anglais, français, suisses, allemands. Nous avons rencontré leurs représentants, dont le concours spontané nous fut précieux, et nous savons que l'on peut compter sur leur aide, le jour où nous entreprendrons en Allemagne une œuvre culturelle de grande envergure.

Et si l'on nous demande ce que, dans ce domaine, les Allemands attendent de la France, nous répondrons simplement : tout. Ne nous lassons pas de répéter ce que tous nous disent : pendant douze années nous avons été coupés du reste du monde, nous voulons savoir ce qu'on a pensé, écrit, publié, créé; nous voulons nous ouvrir au monde. La France a répondu à ce désir dans notre zone; il est temps de le satisfaire dans les autres.

La première tâche serait probablement la création d'une infrastructure culturelle, constituée par des Instituts et des lectorats. Fribourg (déjà organisé), Munich, Francfort, Berlin, Cologne, Hambourg, dotées d'Instituts, jalonneraient pour la culture française des voies de pénétration, dont on pourrait envisager le prolongement; deux lecteurs français bien préparés à leur tâche d'informateurs spirituels seraient auprès de chaque Université ses représentants; l'un d'eux se spécialiserait dans le travail proprement universitaire, l'autre y ajouterait la charge des relations avec les autorités occupantes ou allemandes et celle des manifestations culturelles. Instituts et lecteurs formeraient de véritables relais pour accueillir les messagers venus de France; ceux-ci auront d'autant plus de succès que leur bref séjour aura été préparé de longue date.

Nous envisagerions ensuite l'organisation mi-stable, mi-ambulante d'expositions. Celles qui ont eu lieu (tapisseries, peintures, etc...) obtinrent un succès considérable et suscitèrent bien des jalousies dans les villes qui n'eurent pas la

joie de les accueillir. Imagine-t-on l'influence qu'exercerait sur l'art allemand une exposition d'ensemble de la peinture française, présentée dans six grandes villes, accompagnée d'articles dans la presse, de conférences faites par des spécialistes, de discussions entre artistes à l'Institut français? Nul doute qu'une telle confrontation n'aboutisse à un renouveau de ce qu'on pourrait appeler : l'art occidental.

Avec les tournées théâtrales, le champ d'action déjà s'étend, car des villes de moyenne importance peuvent les recevoir, mais les difficultés deviennent plus grandes : l'organisation et surtout la coordination s'imposent. Dès maintenant l'Allemagne accueille avec enthousiasme Romain Rolland, Claudel, Gide, Anouilh, Giraudoux, Sartre, dont les *Mouches* étaient attendues à Cologne vers la fin octobre comme l'événement de la saison. C'est donc au théâtre contemporain que va la prédilection du public, désireux de savoir où nous en sommes; mais Molière conserve toute sa gloire et il faudrait exporter outre-Rhin notre théâtre classique, rendu vivant par une troupe choisie et peut-être expliqué par des conférenciers chargés de réfuter les sottes condamnations de Lessing et d'initier les Allemands à ce qui constitue comme la permanence du génie français.

On devine que la musique, qui d'ailleurs se passe d'interprètes, est un véhicule de culture presque idéal. Nous pourrions citer tels artistes devenus les personnages les plus connus dans les villes qui eurent le privilège de les entendre. Il faut que toute la musique française des origines à nos jours soit diffusée en Allemagne par les meilleurs artistes dont nous disposons et aussi que ces derniers insèrent dans leurs programmes des musiciens allemands ou étrangers afin d'en présenter une interprétation française qui, soyons-en certains, sera considérée avec sympathie et discutée avec une clairvoyance passionnée.

A diverses reprises nous avons parlé de conférenciers. Ils sont les porte-parole de la France et nous irons jusqu'à penser qu'on devrait créer un corps de conférenciers itinérants, dont les tournées, organisées par les autorités culturelles françaises, alliées et allemandes, pourraient toucher même les petites villes, où leur succès s'affirmera d'autant plus grand que nul ne pense à elles. Deux catégories de conférences nous paraissent nécessaires : les unes, faites en français dans les milieux cultivés et spécialement les Universités par des représentants de toutes les spécialités, renseigneraient

les chercheurs et les gens cultivés sur la situation actuelle, dans notre pays, des arts, des lettres, des sciences, de la religion, etc.; les autres, en allemand, transmettraient à un public plus vaste les résultats de nos activités; elles auraient, dans l'ensemble, un caractère plus rétrospectif et plus didactique. Toutes s'accompagneraient, lorsque c'est possible, de projections, lectures, etc.; toutes devraient être annoncées longtemps à l'avance et la presse aurait pour mission de préparer le terrain; l'expérience a prouvé que, dans ces conditions, une ville de 10.000 habitants envoyait 400 auditeurs, une de 5.500 : 250; si l'on ajoute que la conférence peut fournir ensuite une base de discussion et d'étude, on doit admettre qu'il y a lieu de les multiplier et surtout de les répartir sur l'ensemble du pays.

Le conférencier passe, le livre reste, qui permet, ainsi qu'on l'a dit, une conversation prolongée avec les meilleurs esprits des temps passés, et aussi la revue, qui apporte la pensée vivante, le journal littéraire ou artistique, qui plonge le lecteur dans l'actualité. Dans ce domaine, la situation de l'Allemagne est tragique; une enquête très sérieuse du docteur Leyh, bibliothécaire de l'Université de Tuebingen, a montré les pertes des grandes bibliothèques allemandes; elles sont très variables, mais considérables (1); d'autre part, d'innombrables collections privées sont détruites et ne peuvent pas se reconstituer. Pour nous en tenir au domaine français, voici un exemple : nous avons examiné la bibliothèque des étudiants de Kiel, qui est misérable; composée de volumes dépareillés et parfois en mauvais état, elle ne compte qu'un seul tome de Corneille. Aussi lorsqu'il choisit ses sujets de cours, le professeur ne peut-il tenir compte ni de ses goûts personnels, ni de ses connaissances ou de ses aptitudes particulières, mais des ouvrages dont il dispose (l'année dernière : Voltaire et Rousseau, presque les seuls qui soient complets) et s'il explique des poèmes, il les fait dactylographier. Dans des cas semblables, une seule solution est possible : le don immédiat d'une collection complète de textes français. Pour permettre aux Allemands d'acheter nos livres ou nos revues et de les payer en marks, notre gouvernement

(1) A peu près la totalité de la bibliothèque du Reichstag, soit près de 400.000 volumes, 580.000 à Stuttgart, 500.000 à Munich, 300.000 à Dresde, 360.000 à Carlsruhe, 350.000 à Cassel, etc., et, pour les bibliothèques universitaires, 600.000 à Hambourg, 350.000 à Munich, 300.000 à Francfort, 360.000 à Münster, etc. — Voir à ce sujet notre article dans le prochain numéro de la revue *Moissons de l'Esprit* (Presses Universitaires de France).

a d'ailleurs consenti un sacrifice en leur réservant un certain contingent de livres; mais en octobre, peut-être par suite des lenteurs inévitables, ils n'étaient pas arrivés. Il faut aller vite, voir grand, être généreux et peut-être ajouter aux millions de marks envisagés ceux que nous vaudraient des échanges, car le public français ne peut pas acheter de livres allemands; l'esprit est enchaîné pour une question de devises.

On veut lire nos auteurs dans le texte original et aussi les traduire; il n'est pas exagéré de dire que tous les éditeurs allemands ont un programme de traduction d'écrivains et de poètes français. En quelques mois ont paru pour le seul Baudelaire au moins cinq volumes : *Le spleen de Paris, Mon cœur mis à nu,* deux choix de poèmes et *Les fleurs du mal;* ne conviendrait-il pas de dresser un programme de traduction, de répartir la tâche entre des éditeurs et des traducteurs choisis et de contrôler leur travail afin d'éviter un gaspillage d'efforts et de papier? On pourrait ainsi orienter le lecteur vers les grandes valeurs françaises.

Enfin ayons bien soin de ne pas négliger le cinéma, car nos alliés eux-mêmes nous demandent des films, et la radio, qui souvent désire organiser des émissions de culture française et ne peut se procurer, même en la payant, la documentation nécessaire. Il conviendrait de la conseiller, de lui fournir gratuitement revues et journaux et d'utiliser le passage d'artistes, d'acteurs ou de conférenciers pour meubler ces émissions; là, plus qu'ailleurs, il faut prévoir, organiser, coordonner.

Des esprits chagrins, qu'obsède le souvenir de la propagande nazie, objecteront peut-être que cette information et formation culturelle risque de se heurter à une résistance « anticollaborationniste » et que nous serons amenés bien vite à des échanges. Nous répéterons que cette expansion française est réclamée par les Allemands eux-mêmes, par les intellectuels, les universitaires, les démocrates, bref par ceux qui, ayant souffert de la propagande de Goebbels, veulent refaire la spiritualité allemande; ils savent que, malgré la guerre, l'occupation, la déportation, la gêne économique ou l'obsession politique, la France reste fidèle à sa vocation culturelle et humaine et ils nous demandent une aide sans contrepartie parce qu'ils n'ignorent pas qu'avant d'exporter il faut produire. L'un des plus actifs nous disait récemment : « Nous savons que pendant des années nous serons les récepteurs (die Empfangenden), mais nous espérons qu'ensuite nous

aurons, à notre tour, quelque chose à vous donner. » Modestie exagérée, si l'on pense que les Allemands ont, sur certains points, des expériences récentes plus fortes que les nôtres, mais modestie sincère et très répandue.

Par contre, cette expansion française ne peut pas se concevoir sans l'admission en France d'Allemands choisis pour l'importance de leurs fonctions ou de leurs travaux, la rectitude de leurs principes et de leur vie. Comme nous l'avons fait dans tout cet article, nous nous abstiendrons de nommer aucun d'eux, mais nous voudrions énumérer ceux qu'il est désirable de faire venir chez nous : hommes politiques, éditeurs, directeurs de théâtres, de revues ou de radio, bibliothécaires, artistes, cinéastes, ecclésiastiques, professeurs, étudiants, normaliens, etc... Nous permettrons ainsi à une élite de se retremper intellectuellement et moralement chez nous; quand elle rentrera en Allemagne, elle sera sans doute notre meilleure interprète.

On pourrait aussi nous reprocher de n'avoir pas mentionné l'Autriche et à peine la zone russe; pour la première, nous répondrons qu'elle nous paraît presque vivre en vase clos; pour la deuxième, que nous sommes tout prêt à nous y rendre, si nous en recevons l'autorisation écrite, car nul plus que nous ne déplore le partage de l'Allemagne et de l'Europe en deux blocs. Il est bien évident que Vienne doit constituer un centre important de la culture française dans le monde germanique et, si l'on veut, son bastion Sud, tandis que Berlin serait, au centre de la zone russe, son bastion Nord.

Il y a un quart de siècle, la France, riche de victoires et de prestige, aurait pu s'offrir le luxe d'une action culturelle étendue à tous les pays; aujourd'hui, appauvrie en hommes, en ressources, en argent, elle est contrainte à limiter son activité et doit la repenser. Il nous semble nécessaire de nous replier sur les positions les plus favorables, celles où le succès sera le plus facile, le moins onéreux, le plus certain; c'est, à notre avis, l'Allemagne. Il est peut-être, dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, des heures où le Destin se révèle; nous pensons qu'une heure décisive a sonné pour l'expansion de la culture française et nous l'avons dit; aux responsables d'oser agir ou de fermer leurs yeux et leurs oreilles à l'évidence.

ANDRÉ GIDE
PRIX NOBEL

par LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

Après avoir, toute sa vie, fui les honneurs, André Gide, à soixante-dix huit ans, reçoit le premier d'entre eux. Certes, nul ne méritait mieux que lui le prix Nobel et l'on peut seulement s'étonner de le voir couronner si tard. Mais c'est peut-être mieux ainsi : on est en droit de soupçonner, dans l'esprit des académiciens suédois, l'intention d'honorer la permanence d'une pensée et d'une œuvre qui ont résisté à la guerre et à la défaite et démenti les outrages qui, durant quatre années, tentèrent de les accabler. De 40 à 44, tous les aboyeurs de vertu s'efforcèrent de faire porter par les « intellectuels » la charge entière des malheurs où s'effondrait la France; et Gide, naturellement, leur apparaissait le plus grand corrupteur, pourrisseur, pervertisseur d'un demi-siècle de jeunesse, le premier responsable des « mauvais maîtres » qui avaient, entre les deux guerres, décomposé « l'âme française ». Tout Vichy, pour lui, avait les yeux de Massis.

A la vérité, ce détournement des responsabilités n'abusait aucun esprit sérieux. Depuis longtemps, justice était faite de la prétendue perfidie gidienne et de son influence démoralisatrice. Et le beau livre de M. Paul Archambault, paru l'an dernier (1), montrait déjà avec quelle lucidité sympathique et quel respect de l'homme autant que de l'auteur (inséparables, à vrai dire) un catholique « non

(1) Paul Archambault : *Humanité d'André Gide*, Bloud et Gay, 1946.

prévenu » peut tracer un portrait profond et juste de cet ancien réprouvé.

Que l'œuvre de Gide ait exercé une profonde, durable et directe influence, on le sait bien. Ce qu'on ne peut admettre, c'est que cette influence ait été pernicieuse. Je veux dire voulue par lui comme telle, concertée, affûtée pour désorienter, égarer, pervertir la jeunesse en l'entraînant, par une dilection maligne, sur les chemins de Lafcadio. Et sans doute, une pensée mal entendue peut devenir la source d'un grand mal, encore que peu répandu. Mais tout écrivain qui s'interroge sur l'homme et ses dépassements se voit exposé à un tel risque. Il arrive que ceux qui l'accusent de ces méfaits volontaires les commettent bien plus que lui. Ils concourent par leur inintelligence — souvent calculée, et ce fut le cas de bien des adversaires de Gide — à dénaturer une pensée, son objet, son intention, à créer, par une fausse interprétation, le mal même qu'ils dénoncent : ils se chargent de verser le venin dans la source qu'ils disent empoisonnée. Ce n'est pas en lisant Gide, c'est en lisant Massis qu'un jeune ingénu pouvait se pervertir.

Mais je crois que, même mal entendue, la pensée de Gide ne peut plus être maléfique. D'abord parce que la voilà toute étalée devant nous, l'œuvre accomplie, dépouillée de l'insidieux mystère que recèle l'inachevé. On sait où il voulait aller, tout ce qu'il voulait exprimer, et pourquoi. Le « Journal » a parachevé cette connaissance, révélé tous les secrets, éclairé tous les recoins. Un demi-siècle de sincérité lucide emporte la conviction, la fonde, la réjouit. Cette œuvre magistrale, l'un des monuments de nos lettres, est avant tout tonique. L'erreur n'est plus permise de voir en Gide le perfide laudateur de l' « acte gratuit », l'insinuant conseiller qui tente d'orienter les esprits, les âmes, les actes pour sa seule délectation. On ne peut guère, bien à l'opposé, imaginer plus craintif respect d'autrui, plus rigoureux scrupule à intervenir, à incliner, à gâter, à gêner l'authenticité de chacun, son intégrité, son mouvement naturel.

On n'a pas fini d'épiloguer sur l'œuvre gidienne. Elle

ne fait que commencer sa seconde vie, celle qui échappe à l'auteur et, peu à peu, perd sa ressemblance. Une œuvre ne dure que si, confrontée à chaque époque, elle garde manifeste sa présence et continue à répondre aux mêmes interrogations que chaque époque pose avec un accent différent : attestant cette part d'éternité qu'elle recèle, ce fonds perpétuellement et universellement valable qui dépasse l'accident qui l'a fait naître sous tel ciel, en tel siècle, et dont elle fut d'abord le reflet, avant de devenir un élément constitutif de l'âge auquel elle survivra. Que l'œuvre de Gide s'élance vers la durée, il est permis de le penser, encore que l'opinion des contemporains sur l'immortalité soit sujette à caution. Mais, dans cette permanence, à travers ses métamorphoses, elle perdra les venins qui pouvaient entrer avec le reste dans sa composition. C'est le sort, je crois, de toutes les œuvres ou de tous les ouvrages qui ont fortement marqué une ou plusieurs générations : leurs venins (il y a des venins toniques) s'éventent plus vite que leurs parfums, et ce qui fit leur premier succès n'a pas de part dans leur gloire établie.

C'est, déjà, bien frappant dans le cas de Gide. Il a eu (sans les avoir cherchés) des disciples fervents (d'autres disent : des victimes) : je veux dire des jeunes gens qui demandaient à ses livres non point des règles d'art mais une règle de vie et qui formaient sur ses leçons leur sensibilité autant que leur morale. Aujourd'hui, il a des lecteurs, moins passionnés que séduits, plus rassis, en quelque façon (et quel que soit leur âge) et qui cherchent dans sa lecture moins et plus à la fois : outre l'agrément que donnent une certaine perfection de langage, un rare ajustement de l'expression, le fidèle portrait d'un homme et, par delà, la quête pressante de l'homme. Ne disons plus, à proprement parler, qu'il a de l'influence (bien moins que Sartre, que Malraux) ; disons qu'il a de l'importance. Il ne forme plus, il enrichit. Il est entré dans l'ère tonique, celle qui peut n'avoir pas de fin; où l'efficacité l'emporte sur la responsabilité; où ceux qui vous lisent savent ce qu'ils cherchent en vous et qui est, à leur gré

et pour leur usage, le meilleur : moins emportés qu'intéressés, dans tous les sens du mot.

Si bien qu'on peut trouver très sot d'accuser Gide d'avoir amolli le combattant de 39 quand c'est le combattant de 14 qui l'emportait dans sa musette.

La sincérité d'André Gide ne fait plus doute pour personne et lui a même valu quelques ennuis. C'est pourtant à cause d'elle, et de son scrupule même de ne rien exprimer que d'authentique, qu'il a longtemps passé, et aux yeux de critiques qui n'étaient pas malveillants ou horrifiés, pour imposteur, perfide ou chancelant, le dernier, enfin, à qui se confier. On ne peut même pas appeler erreur un tel jugement; l'erreur était de juger, avec la certitude préliminaire qu'une telle attitude était avant tout concertée. Il n'y avait pas là objet de jugement, car cet étalage de contradictions, ce balancement constant, ces élans, ces retraits, ces sollicitations contraires, auxquelles il cédait pour ensuite s'en déprendre, sans jamais tout à fait ni les accepter ni les nier, toute cette mise à nu n'était point faite pour entraîner, séduire, incliner, persuader, mais, le plus naturellement du monde, sans songer à autrui, pour exprimer un homme dans la totalité, non seulement de son être, mais de tout ce qui, en lui, autour de lui, formait cette *aura* d'attraits ou de refus où chacun, peu à peu, se débrouille et se compose, choisit, ne choisit pas, mais, de toute façon, en arrive à se définir. Bref, il tentait de nous montrer un homme dans son mouvement naturel — c'est-à-dire en proie à des contradictions perpétuelles — et tel que la nature et sa condition l'offrent à sa conscience, à charge pour elle d'en tirer le parti qui lui convient.

Point de livre qui ne soit suivi de son contraire. Gide ne refusait rien : un choix eût été une mutilation; pire, à son gré : une tricherie. La peur de cet abandon d'une part de soi, et de sa liberté, qu'est le conformisme, sous quelque forme qu'il vous surprenne et vous raidisse, est une de ces dominantes qui définissent un homme mieux encore que son comportement : on ne saurait mieux tracer

les frontières d'un esprit qu'en l'entourant de ses *peurs*. Et, certes, l'origine de cette peur magistrale (doublée de rancune et d'attrait) fut son éducation chrétienne. Je lis, dans son *Journal* de 1929 (2), une page qui, en même temps qu'elle souligne cette évidence, infirme la prétention de Gide d'aimer passionnément la vie :

Cette première éducation chrétienne, irrémédiablement, me décolla *de ce monde, m'inculquant, non point sans doute un dégoût de cette terre, mais bien une incroyance à sa réalité... Je ne suis jamais parvenu à prendre cette vie tout à fait au sérieux; non point que j'aie jamais pu croire (autant qu'il m'en souvient) à la vie éternelle (je veux dire à une survie), mais bien plutôt à une autre face de cette vie, laquelle échapperait à nos sens et dont nous ne pourrions prendre qu'une connaissance très imparfaite... Indéfinissable impression d'être « en tournée » et de jouer, dans des décors de fortune, avec des poignards de carton.*

On pourrait épiloguer longuement sur ce texte capital, et je sens que je ne m'en priverai pas quelque jour. Cette fois, je voudrais seulement retenir que le terme : *décolla*, souligné par Gide lui-même, n'est pas, à mon gré, tout à fait exact; ou plutôt que l'image est trop forte pour l'idée qu'elle exprime. L'éducation chrétienne a, certes, contribué à détacher Gide de la réalité terrestre. Mais elle n'a pas eu grand mal à en *décoller* celui qui y collait si peu. Je vois en lui une curiosité intense de la vie et du monde, un intérêt passionné pour le spectacle qu'ils offrent, beaucoup plus qu'une ardeur à vivre, sur laquelle l'avidité pour les « nourritures terrestres » ne nous doit pas abuser. Il s'agit bien d'un spectacle et d'un spectateur, si bien pris par le jeu qu'il s'imagine avoir envie de dévorer le poulet sur la table servie dans un décor de fortune : mais comme les poignards, le poulet est de carton, et il le sait. Sa réalité est ailleurs; et le « journal » est plus réel que le quotidien qu'il survole.

(2) *Journal* 1889-1939, édition de la Pléiade, p. 929.

POÈMES

par MAURICE FOMBEURE

LA PETITE VIE

Scapulaire et barbiturique,
Combien de jours mal employés
A suivre ton fringant quadrige
O Sténographie Duployé!

A pédaler sur les remparts
Près d'Algyre aux genoux de marbre,
A contempler tous les départs
Des trains hurlant entre les arbres,

A promener, fumer ma vie
Sans espoir et sans horizon,
Ma vie sans haine, sans envie,
Sans amour et sans déraison,

Ma vie enfin, ma vie, ma vie!...
Ah soufflent les vents du ponant!
Claquent les fouets sur les prairies!
Eclatent les canons tonnants!

Tremble la terre, hurle la lune!
Arrive quelque chose enfin!
Que brille le soleil des runes
Sur ce calme monde défunt,

Qu'on pille, qu'on viole, qu'on brûle
Tous ces gens en habits de deuil,
Le maire sur sa chaise curule,
Les conseillers sur leur fauteuil!...

Ainsi se lamente Isidore
En lui-même, au « Café-Tabac »,
— Pourtant il salue les Pandores
Eh oui, il les salue bien bas! —

ATTENTE

Vas-y lourde, happelourde,
Le vol dur des cornenculs,
Les cris rouillés des palourdes,
Les Dominum vobiscus,
La confrérie des cocus
Porteurs de lanternes sourdes.

Des éléphants adultères
Pullulant sous les bambous,
Au galop tremblent les terres,
Au vent claquent les hiboux,
Sur vos tours, gros solitaires,
Baobabs gainés de boue.

O paganisme latent!
C'est la belle que j'attends
Aux flancs polis comme un vase;
O quel merveilleux limon
Pétri des mains du démon
Ou bien de divine vase.

Mais la belle ne vient pas...
Roulent les tambours d'Eros,
Remplis de cris de colère

Les espaces, les sidères,
Les flots intersidéraux.
Soleil des débarcadères.

Bestiaires des abattoirs
Piétinez le sang des soirs,
Les boucs, les serpents immondes,
La fourmilière en émoi...
Je porte le poids d'un monde
Qui mourra bien avant moi.

Je me dresse au seuil debout
Je clame en vain ma détresse
Dessous la lune qui bout,
Le vent qui dénoue ses tresses.
Songe au soir, sang de hibou
Versé sur les terres gresses.

Assez. Je remonte sur
Mon socle de solitude!
Loin des pourceaux, des pour-sûr,
Des doux béliers de l'étude,
Des violents que rien n'élude :
César, Attila, Assur!

UN DOCUMENT INÉDIT SUR LA MALADIE ET LA MORT DE GAMBETTA

par F. BONNET-ROY

Grâce à l'observation minutieuse publiée par Lannelongue (1), on connaît dans ses moindres détails cliniques l'histoire de la maladie à laquelle Gambetta a succombé le 31 décembre 1882. En réalité, Gambetta fut atteint de deux affections successives, l'une purement accidentelle et l'autre pathologique, reliées entre elles par une explication pathogénique discutable.

Fin novembre 1882, il se fit à la main droite une blessure par balle en manipulant un revolver, blessure sur l'origine de laquelle des polémiques se sont élevées et, cette blessure guérie, il eut une crise d'appendicite perforante compliquée d'abcès, puis de péritonite généralisée.

L'immobilisation à laquelle son accident le contraignit fut considérée comme la cause indirecte de la crise d'appendicite. De là à imputer sa mort au coup de revolver il n'y a qu'un pas et, si on attribue ce coup de revolver à un attentat, on en arrive tout naturellement à tenir la mort de Gambetta pour le résultat d'un crime passionnel ou politique, les deux à la fois peut-être. Ce n'est pas sur ce débat que nous reviendrons.



Le 27 novembre 1882, Lannelongue, chirurgien de l'Hôpital Trousseau, arriva en retard dans son service. Il appela l'un de ses internes, Charles Walther (2), et lui dit : « J'ai besoin de

(1) « Gazette Hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie », 19 janvier 1883.

(2) Je tiens à assurer de toute ma gratitude mon regretté collègue et ami Paul Walther, ainsi que Mme Paul Walther qui ont mis avec tant de bonne grâce à ma disposition les notes et souvenirs laissés par le grand chirurgien que fut M. Charles Walther.

vous. Préparez-vous à venir avec moi chez un malade que vous surveillerez pendant quelque temps.

Charles Walther passa rue Tronchet chez ses parents, les prévint de son absence, prépara une valise et rejoignit Lannelongue qui l'emmena dans sa voiture. Comme ils sortaient de Paris, Lannelongue fut plus explicite : « Voilà de quoi il s'agit. Nous allons à Ville-d'Avray, aux Jardies, M. Gambetta s'est blessé à la main en nettoyant un revolver. Je l'ai vu avec Gilles (de Garches) et Guerdat. Je lui ai fait un pansement auquel il ne faudra toucher que si l'indication s'en présentait. »

Et il ajouta : « La balle a touché le nerf cubital sans le couper. Elle a certainement coupé l'arcade palmaire superficielle (qui n'a pas saigné). Mais il faut le maintenir dans une immobilité absolue. Le moindre mouvement pourrait provoquer une hémorragie. Alors vous feriez le nécessaire. Vous le surveillerez donc sévèrement jusqu'à cicatrisation complète. »

On imagine facilement que ces recommandations de Lannelongue ne laissèrent pas d'impressionner celui à qui elles s'adressaient.

« Sans doute, écrit Charles Walther dans ses souvenirs, j'étais à la fin de ma troisième année d'internat, j'étais depuis deux ans aide d'anatomie, mais l'expérience que je pouvais avoir acquise ne faisait à ce moment que me rappeler les difficultés d'une intervention d'urgence dans ces conditions. »

Le jeune interne ne cacha pas ses réflexions à son patron qui précisa ce qu'il attendait de lui :

« Bien entendu, vous me télégraphierez immédiatement, si une hémorragie se produisait, mais si la compression ne suffisait pas ou était mal supportée, comme il ne faudrait pas perdre de temps, vous interviendrez sans m'attendre. »

Or, *intervenir*, en l'espèce, c'était, après avoir demandé l'assistance du Dr Gilles qui habitait à Garches, débrider la plaie et lier les deux bouts de l'arcade palmaire dans la profondeur de la main. La perspective de cette intervention d'urgence, faite dans une chambre éclairée probablement par des lampes à pétrole, sinon à huile, devait, à bon droit, inquiéter Charles Walther. Quant à Lannelongue alerté par le télégraphe — car le téléphone ne fonctionnait pas alors — et se déplaçant dans son coupé, au trot d'un cheval même rapide, il ne fallait pas compter sur son secours avant plusieurs heures.

Tout en poursuivant cet entretien, Lannelongue et Charles Walther arrivaient aux Jardies. Lannelongue présenta son interne que Gambetta accueillit fort aimablement. Le jeune homme constata avec plaisir que le pansement, soigneusement fait, fortement ouaté, ne présentait pas trace de suintement.

L'avant-bras et la main, en plan incliné sur un coussin, étaient maintenus par des compresses épinglées au coussin dans une immobilisation absolue : « Je n'ai pas besoin de dire, écrit Charles Walther, avec quelle sollicitude je m'efforçais de les garantir contre tout mouvement. »

Lannelongue complète ses indications et se retire. Charles Walther remonte auprès de Gambetta et c'est dans ces termes, auxquels nous nous en voudrions de rien changer, qu'il évoque son premier tête à tête avec le tribun :

« J'étais un peu troublé, un peu intimidé de me trouver seul dans cette chambre en tête à tête avec cet homme qui depuis des années avait un si grand prestige, que nous admirions, dont nous lisions passionnément les discours. Je le revoyais là, couché, la chemise ouverte, la face rouge, les cheveux, la barbe grisonnants, presque blancs, presque l'aspect d'un vieillard. Il avait l'air d'un gros méridional. Mais quelle voix! Je ne l'avais jamais vu qu'une fois et de loin. Un de mes camarades m'avait amené au Palais-Bourbon et nous avions assisté à une séance de la Chambre, Gambetta était alors président. De loin on voyait un gros homme en habit, debout et de temps en temps agitant une sonnette. Des discussions, des disputes s'élevèrent à un moment entre députés, des gros mots étaient échangés. Tout à coup, au milieu de ce tumulte, un roulement de tonnerre éclata : le calme se rétablit; c'était le Président qui faisait taire les agités. J'avais gardé le souvenir de cette voix formidable. Ici elle était douce, une belle voix de basse, d'une grande sonorité et qui donnait un charme particulier à l'affabilité de ses paroles. Mais ce qui me frappa tout d'abord et que je constatai ensuite avec plus de précision c'était l'hésitation des premiers mots, comme la difficulté de mise en marche de cette puissante machine qui fonctionnait ensuite avec une facilité, une souplesse admirable. »

Il semble donc que, même dans la conversation, la facilité de parole de Gambetta n'apparaissait pas immédiatement. Tous ceux qui l'ont entendu à la tribune de la Chambre ou dans des réunions publiques s'accordent sur ce point.

Dès la première nuit, l'interne de garde eut une vive émotion. Il couchait au même étage que Gambetta, dans une chambre voisine. « Vers le milieu de la nuit, a-t-il noté, on frappa à ma porte et je vis au seuil de ma chambre une apparition. Une femme très belle en longue robe blanche. Elle me dit : « M. Gambetta vous demande. » C'était Mme Léonie Léon. Je ne l'avais pas encore vue et je n'étais pas prévenu. Je n'étais pas troublé par cette apparition, mais bien par la pensée que l'accident redouté s'était produit et qu'il me faudrait faire le nécessaire. Par bonheur il n'en était rien. Une courbature du bras immobilisé et que, scrupuleux observateur de la con-

signe, le blessé n'osait pas déplacer, le faisait un peu souffrir et l'empêchait de dormir. Je ne trouvai aucune trace de suintement sur le pansement et un léger déplacement de l'avant-bras et de la main suffit à apaiser la douleur. »

La vie s'organisa. Charles Walther avait pour consigne, non seulement de surveiller la blessure de Gambetta, mais aussi d'écarter de lui tous les importuns. A l'exception d'Eugène Etienne, nul ne dépassait le salon du rez-de-chaussée où Walther recevait les visiteurs. C'était les vieux compagnons de Gambetta : Spuller, Challemel-Lacour et, aussi, le groupe des jeunes : Arnaud (de l'Ariège), Paul Strauss. Joseph Reinach qui avait été le condisciple de Walther au lycée Condorcet. L'après-midi, sénateurs et députés venaient en grand nombre et réunis dans le salon s'entretenaient des événements politiques en fumant des cigares dont une boîte restait en permanence à leur disposition.

Chaque soir Eugène Etienne arrivait et faisait à Gambetta le rapport de la journée politique. Gambetta l'aimait beaucoup et l'appelait familièrement le *Lion de l'Atlas*. Etienne laissa à Charles Walther le souvenir d'un homme « fort aimable », « très documenté et de commerce très agréable ». Tous deux dînaient ensemble chaque jour.

Quant à Mme Léonie Léon, elle était présente, mais discrète. Il ne semble pas que Charles Walther, en dehors de la première apparition nocturne, l'ait vue très régulièrement. « Elle parlait peu, s'exprimait fort bien, a-t-il noté dans ses souvenirs. Je n'ai gardé aucun souvenir de sa taille, de son visage. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'elle était très gracieuse et avait beaucoup de charme. Mais ce qui me frappa le plus et dont j'ai gardé le souvenir, c'est la grâce avec laquelle lui parlait Gambetta qui l'appelait toujours : Madame. Sa voix avait alors une douceur, une grâce qui ajoutait un charme particulier aux paroles aimables qu'il lui disait. Il avait là un instrument merveilleux et je ne me lassais pas de l'entendre, il en jouait avec un talent sûr. »

Dans le courant de la journée, Charles Walther vivait dans l'intimité de son malade et il avait gardé de leurs entretiens un souvenir vivace qu'il évoque en ces termes : « Une chose m'étonna dès le début, la mémoire de cet homme. Comme il causait avec moi pour me mettre à l'aise, il me questionna sur ma famille, mon pays et comme je lui parlais de Saint-Germain-sur-Vienne où depuis mon enfance j'allais en vacances, dans une petite propriété qui venait du grand-père de ma mère, il m'interrompit : « c'est de la commune de Couzier, arrondissement de Chinon », et il m'apprit le nombre d'électeurs de l'arrondissement que j'ignorais complètement. Il connaissait ainsi toute la France, les ressources, le nombre

d'électeurs de chaque parti dans chaque arrondissement. Mais cette mémoire prodigieuse n'était pas uniquement appliquée aux questions de politique. Il avait tout lu et il avait tout retenu, et comme souvent nous parlions de Rabelais (je connaissais bien le pays de Rabelais et pouvais le renseigner sur Seuilly, Lerné, Cinais et La Roche-Clermaut, le pays de Grandgousier, de Gangantua), il me récitait des pages entières de *Gargantua* et de *Pantagruel*. En matière d'art et d'histoire, son érudition était fort étendue et j'ai toujours eu regret de n'avoir pas rédigé à ce moment-là les véritables conférences qu'il me faisait sur l'évolution des arts en Italie et en France. J'en garde un souvenir bien confus mais seulement très vivante l'impression d'un admirable enseignement. Mais ce qui me surprit le plus, c'était son érudition en matière de sciences, les connaissances qu'il avait gardées de ses lectures de livres d'anatomie, de physiologie, de pathologie et le jugement sûr qu'il portait sur la valeur des ouvrages et sur les auteurs. »

Les connaissances de Gambetta en physiologie et en pathologie ne l'empêchaient d'ailleurs pas, note Charles Walther, d'avoir dans la vie courante une hygiène lamentable : lisant ou écrivant toute la nuit, donnant ses rendez-vous à 2 heures, 3 heures ou 4 heures du matin, se couchant à l'aube et ne prenant aucun exercice.

A plusieurs reprises, Lannelongue qui suivait régulièrement le blessé, appela en consultation Trélat et Verneuil. Charles Walther, jeune et discret, écoutait en silence discuter les augures. Certain jour, « Verneuil s'était lancé dans une longue dissertation sur les hémorragies secondaires, question qui l'intéressait tout particulièrement, et il était si fort entraîné par son ardeur à exposer ses idées qu'il en était arrivé à dire qu'on ne saignait que parce qu'on avait le foie ou les reins en mauvais état, ou par suite d'une infection générale, ou d'une intoxication d'origine paludique ou autre, etc..... Et Trélat qui écoutait, la tête baissée, tout à coup, après une quinte de toux, dit : « Tout de même les plaies des artères y sont bien pour quelque chose. » Ce qui arrêta net le discours de Verneuil. »

Aussi bien, rappelle Walther, « tout se passa le plus régulièrement, le plus simplement, et cette plaie en séton guérit sans la moindre complication ».

Gambetta pouvant se lever, Charles Walther le quitta et reprit son service à l'hôpital Trousseau. Un autre interne, médecin celui-là, Martinet, élève de Siredey, assura la garde « car il s'agissait maintenant d'une affection médicale, une pérityphlite ».

Aussi bien, avant de s'éloigner des Jardies, Charles Walther avait remis à Lannelongue une note où il mentionnait les troubles intestinaux dont Gambetta lui avait dit souffrir depuis

longtemps et où il signalait la constipation des derniers jours (3).

Le 31 décembre 1882, Lannelongue ramena son interne à Ville-d'Avray. En route il le mit au courant de la situation : « Ce n'est plus qu'une question d'heures, il ne passera certainement pas la nuit. Quand ce sera fini, envoyez-moi un télégramme. » En quelques mots, le grand clinicien que fut Charles Walther résume son impression quand il pénètre dans la chambre du malade :

« M. Gambetta était à la dernière phase de l'évolution d'une septicémie abdominale. Le ventre ballonné, le nez pincé, les extrémités froides, le pouls presque imperceptible, la respiration haletante, il semblait n'avoir plus de connaissance. Mais comme je me rapprochais de son lit et lui prenais la main, il put soulever les paupières et il me dit : « C'est une grande douceur pour moi de vous revoir. » C'est là, je crois, sa dernière parole. Je suis resté jusqu'à la fin auprès de lui ou tout au moins dans la chambre, ne m'absentant que lorsqu'on me demandait. »

Les amis de Gambetta, désemparés, donnaient libre cours à leur détresse. Arnaud (de l'Ariège) fit appeler Walther : « Si on demandait une consultation à Péan ? » lui dit-il, et Walther eut peine à lui faire comprendre que cela ne servirait à rien. Le Dr Fieuzal accusait le matelas d'eau qu'on avait installé d'avoir refroidi le malade, tandis que Paul Bert se promenait de long en large à grands pas en grommelant : « On nous l'a laissé mourir d'inanition. On ne lui a même pas donné de poudre de viande. »

« Cependant, le cœur faiblissait de plus en plus, l'agonie s'accentuait rapidement et à minuit exactement, la vie s'arrêtait. »

« J'allai immédiatement, dit Charles Walther, faire envoyer un télégramme à M. Lannelongue. J'avais dit simplement : « mort minuit », deux mots. Je soumis le télégramme à M. Spuller qui me dit : « Monsieur Walther, vous ne pouvez pas envoyer cela. » Il prit une plume et écrivit : « M. Gambetta décédé minuit. »

Puis à minuit et demi, Charles Walther s'éloigna de la chambre et se retira dans le jardin avec le Dr Gilles, cependant qu'en foule, députés, sénateurs, amis de Gambetta, prévenus dès 9 heures de l'issue fatale et prochaine, arrivaient en voiture et se réunissaient dans le salon.

Nous ne rappellerons pas ici les phases dernières de la

(3) L'observation publiée par Lannelongue mentionne presque chaque jour les purgatifs, laxatifs, lavements qui furent administrés à Gambetta pendant le cours de sa maladie, même après l'apparition des premiers phénomènes abdominaux.

maladie de Gambetta, les nombreuses consultations qui se succédèrent à son chevet et qui toutes conclurent à l'abstention, en dépit de l'avis de Lannelongue. Plus jeune, chirurgien plein d'allant, clinicien très avisé, celui-ci avait préconisé une intervention qui, libérant et drainant à temps la collection péricœcale, eût conjuré sans doute la péritonite généralisée et probablement sauvé le malade. Un autre homme politique, moins célèbre que Gambetta et à qui furent épargnées les pusillanimités médicales dont les grands de la terre ont souvent à pâtir, dut la vie peu de temps après, dans des circonstances analogues, à la décision de Lannelongue.

Charles Walther n'assista pas à l'autopsie de Gambetta, mais il disséqua, chez Lannelongue, la main blessée et cicatrisée. C'est lui qui vérifia la sûreté de diagnostic de son maître : le nerf cubital avait bien été traversé et portait un névrome traumatique, l'arcade palmaire superficielle avait été sectionnée.

L'un des biographes de Gambetta a conté ce que furent l'autopsie et l'embaumement du grand tribun. Si on l'en croit, les restes de Gambetta furent dispersés. Le tableau qu'en a tracé l'embaumeur Baudiau, tel qu'il est reproduit par P.-B. Gheusi, a quelque chose d'hallucinant : « Quelle boucherie!... V... désossait le bras, L..., coupait l'appendice, Bert empaquetait le cœur dans un journal, F... s'en allait avec le crâne. Dans l'intervalle, on m'envoyait chez un pharmacien de Sèvres peser le cerveau... Quand je revins, Gambetta était en lambeaux. Je rajustai, vaille que vaille, les débris qui restaient et mon aide et moi, nous les plaçâmes dans la bière (4)... » D'ailleurs, lorsqu'en 1909 on procéda à l'exhumation du corps, à Nice, on ne retrouva que des restes méconnaissables. La tête elle-même avait disparu!



Des souvenirs de Charles Walther ne se dégage pas seulement une chronique intéressante au point de vue médical. Ils constituent, en outre, un document vivant sur le drame politique que fut cette mort foudroyante.

Dès le jour de son arrivée, Charles Walther avait été frappé de l'autorité que conservait Gambetta, bien qu'il ne fût plus président de la Chambre et que depuis quelques mois il eût abandonné le pouvoir après les brèves semaines du « Grand Ministère ».

« Etienne lui faisait chaque soir le rapport sur ce qui avait été fait dans la journée, et Gambetta lui donnait des indications

(4) P.-B. Gheusi, « La vie et la mort singulières de Gambetta ». Albin Michel, éd., 1938.

précises sur ce qu'il y avait à faire le lendemain. Je me souviens qu'un jour Etienne lui signalait la nomination d'un magistrat important par le ministre de la Justice. Gambetta dit simplement : « Il faut que cette nomination soit rapportée. Dites-le de ma part au ministre. » Le lendemain, Etienne apportait la nouvelle de la nomination d'un autre candidat que Gambetta approuva. »

Mais la scène qui se déroula quelques instants après la mort de Gambetta vaut d'être rapportée dans les termes mêmes où Charles Walther nous l'a conservée.

« Vers 3 ou 4 heures du matin, le vieux François vint m'appeler : « M. Spuller vous demande. » Il me conduisit au salon où je trouvai Spuller entouré de tous les hommes politiques, sénateurs, députés, du parti opportuniste. »

« M. Spuller me dit : « Monsieur Walther, je vous ai fait demander pour vous prier de nous fournir quelques renseignements que vous seul pouvez nous donner. »

« Pendant le temps où M. Gambetta a été confié à vos soins, après sa blessure, il n'était pas malade et vous avez sans doute assez souvent causé avec lui. »

« Oui, répondis-je, je restais chaque jour très longtemps auprès de lui, non pour le soigner, puisqu'il n'avait pas besoin de soins. Il était bien portant, obligé seulement à un repos absolu et j'avoue que souvent je restais, retenu, ce qui ne peut vous étonner, par le charme de sa conversation et par l'intérêt des indications qu'il me donnait sur les questions qui m'intéressaient. »

« — Et de quoi parliez-vous avec lui?

« — Oh! un peu de tout, surtout d'histoire, d'art, de sciences.

« — Mais encore?

« — Il m'est bien difficile de le dire. De tout un peu je vous l'ai dit. Comme il savait que j'allais souvent au pays de Rabelais, que je connaissais Seuilly, Lerné, Cinais, il me récitait des pages entières de *Gargantua* et il semblait prendre grand intérêt aux renseignements que je pouvais lui donner sur chaque point de la guerre avec Pichrocole. Il m'avait fait un jour une véritable conférence à propos du château de Blois, sur les Valois, les Bourbons, la Renaissance. Je n'ai, je crois, jamais entendu de leçon plus belle et plus instructive.

« — Mais vous m'avez dit que vous parliez un peu de tout. Parliez-vous quelquefois de politique?

« — Non, presque jamais, ou tout à fait en passant.

« — Voici pourquoi je vous demande cela, et la question, vous allez le voir, est fort importante. M. Gambetta est mort sans laisser de testament politique, et l'isolement forcé dans lequel l'ont tenu sa blessure d'abord, puis la maladie, l'a sans

doute empêché de donner aucune indication. Peut-être pourriez-vous nous fournir quelques renseignements utiles.

« — Je ne l'espère pas, mais si vous voulez bien me donner quelques points précis, peut-être pourrai-je vous répondre.

« — Voyons, il ne vous a jamais parlé de la conduite qu'il comptait tenir à l'égard de l'Angleterre, de la possibilité d'une alliance?

« — Oh! non, jamais.

« — Mais il était en relations avec le prince de Galles. Vous le saviez?

« — Oui, chaque matin on venait prendre de ses nouvelles de la part du prince de Galles. Je puis d'autant mieux vous l'affirmer que c'est moi qui donnais ces nouvelles.

« — Et c'est tout?

« — Oui, souvent, quand je le lui disais, il laissait paraître l'amitié qui les liait l'un à l'autre. Mais je n'ai jamais rien su de plus et vous conviendrez que j'aurais été mal venu à lui parler de la politique anglaise et à lui demander ses vues sur la conduite à tenir vis-à-vis de l'Angleterre.

« — Et vis-à-vis de l'Allemagne?

« — Je crois qu'il avait gardé de la guerre un sentiment de défiance à l'égard des dirigeants de l'Allemagne, en même temps que peu d'amitié pour les Prussiens. Mais c'est tout. Et pour tous les autres pays je puis vous affirmer que jamais il n'a laissé deviner sa pensée.

« — Ainsi, dit M. Spuller, nous ne savons rien. Je vous remercie d'avoir si franchement répondu à mes questions.

« — Je restai encore quelques minutes au milieu de ces pauvres politiciens et je compris leur désarroi.

« Tous obéissaient aux ordres que donnait Gambetta. Mais lui ne leur livrait jamais ses pensées, et comme il n'avait laissé aucune indication écrite, ils étaient désemparés, sans chef, sans conducteur. Et de ce fait, il paraît que le parti opportuniste pendant un an ou deux ans évolua un peu au hasard. »



Charles Walther devait, par la suite, parcourir une magnifique carrière : chirurgien des hôpitaux, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, membre et président de l'Académie de Médecine, il mourut en 1935. Il ne dut une réputation et un succès considérables qu'à la sûreté de son sens clinique, à son habileté chirurgicale, à la droiture et à la distinction de son caractère, ainsi qu'à l'agrément d'un esprit particulièrement fin. Il laissa une cohorte d'élèves brillants et fidèles. Pendant des années il fut le consultant et le chirurgien appelé dans les circonstances les plus graves par les malades sur lesquels la

curiosité publique avait les yeux fixés. Il était cependant resté simple et d'un abord charmant. Nul doute que les scènes dont il fut, au début de sa carrière, le témoin auprès de Gambetta n'aient éveillé son esprit critique, tant au point de vue médical qu'au point de vue politique, sur la valeur des hommes et la rélativité de leurs certitudes.

On imagine ce que ces semaines d'intimité avec un grand politique, suivies du spectacle donné au moment de sa mort par ses compagnons désemparés, eussent pu faire naître d'ambition chez un jeune homme moins ferme de caractère et moins attaché à la belle profession qu'il avait embrassée. Quelle tentation c'eût été pour beaucoup de se poser en confident suprême de Gambetta et d'édifier, sur la légende d'un testament oral, un bel avenir politique! Gambetta mort n'a-t-il pas continué à soutenir de son prestige des disciples dont quelques-uns — c'est le moins qu'on en puisse dire — ne durent leur renommée qu'à l'éclat emprunté qui s'attachait au souvenir de son amitié?

Charles Walther était trop fin pour n'avoir pas, au cours de cette nuit historique, embrassé d'un coup d'œil les perspectives découvertes devant lui, mais il était de ceux qui s'écartent des voies obliques et cette imposture eût été indigne de lui.

Ses souvenirs fixent les détails d'un événement qui, à l'époque, et depuis plus de soixante ans, a provoqué bien des controverses. Ils nous donnent aussi une sévère leçon en soulignant, en toute simplicité, la fiction sur laquelle peut s'édifier une doctrine politique et ce qu'a d'illusoire le message propagé parmi les foules d'une pensée qui, dans la réalité, ne fut jamais exprimée.

LE CHAT DE MADAME CATALBA

par FRANÇOIS VERNET

Il était une fois une vieille paysanne et cette paysanne avait un chat. C'était tout ce qu'elle possédait avec son petit bien, car la pauvre femme avait eu des malheurs; et comme il ne lui restait personne à qui s'en plaindre, ce chat lui tenait lieu tout à la fois de fils, de mari et de confident. Mme Catalba logeait dans une maison isolée; le facteur ne s'y arrêtait pas; ses plus proches voisins se trouvaient à trois kilomètres; le boucher et le boulanger passaient chaque semaine et le curé venait parfois bavarder quelques instants chez elle, car Mme Catalba aimait Dieu, pensant obscurément qu'un chat ne saurait à tout suffire. Ses jours coulaient lentement sans ennui, sans joie, coulaient lentement sous l'œil de Dieu et sous l'œil de son chat, un énorme matou silencieux, nonchalant, mystérieux, un chat gris aux yeux pistache, le ventre grave, le poil soyeux, les moustaches coquettement retroussées. Il avait cinq ans. Il s'appelait Glouton. Mme Catalba l'avait trouvé une nuit d'hiver, mourant de faim parmi les fougères pourries qui bordaient la route, l'air suppliant, le poil ébouriffé, pelotonné dans la neige, irrésistible comme un petit enfant qui pleure, comme le Diable aussi, pensait Mme Catalba, car ses malheurs dataient du jour où elle l'avait recueilli.

Un an plus tard, son mari mourait brusquement : c'était un homme grand et fort avec des yeux trop bons et des cheveux roux. Il sentait le lait. Il était la dupe de tout le monde. Il ne savait pas faire l'amour. Il ne savait pas faire d'enfant non plus. Alors? Il mourut au milieu de l'hiver et cet hiver-là fut terrible. Il fallut appeler des hommes de Bois-Retors et de Malatray pour creuser dans la neige une sente où le cercueil pût passer. Au milieu de la nuit, Mme Catalba s'éveilla. L'odeur lui manquait, cette odeur douceâtre,

alcaline. Elle descendit à tâtons dans la salle où le cadavre était exposé; elle souleva le suaire, aspira : l'odeur régnait, avec déjà des nuances inconnues, inquiétantes, comme un paysage familier sous la neige; elle aspira trois fois, elle en voulait son compte; à la troisième fois, elle entendit bouger et fit un saut en arrière : c'était Glouton, Glouton qui la regardait avec ses grands yeux luisants dans les ténèbres, qui la regardait soupçonneux comme un juge.

Le lendemain, on emporta le cadavre et Mme Catalba l'accompagna à l'église, puis au cimetière; elle eut très froid pendant l'office; le curé lui prodigua les consolations d'usage. Elle s'en revint à travers champs; sitôt rentrée, elle alluma un grand feu et mit à réchauffer un reste dont le mort avait mangé. Glouton se frotta contre ses jambes, miaula tendrement, fit le gros dos, et, à l'expression de ses yeux, Mme Catalba comprit soudain que son chat n'était pas un chat comme les autres.

Mme Catalba n'aimait pas son mari; elle l'oublia vite; le temps ne lui durait point : dans ces pays de petite montagne, on fait presque tout soi-même et vivent à l'aise ceux qui ne dépendent ni de l'épicier ni des voisins. Mme Catalba filait sa laine, trayait sa vache, étalait ses fruits sur des lattes, portait à l'huilerie ses noix et labourait au brabant tout comme un homme, car elle ne manquait ni de muscles ni de chair : c'était une solide paysanne de cinquante ans, à la charpente massive, fessue, mafflue, poilue, aux grosses mains écailleuses, au visage un peu rougeaud, surtout depuis qu'elle était veuve. Ses cheveux ajustés au moyen de petits peignes de buis tournaient au blanc; elle avait la bouche dure, peu arquée et, au coin de la joue gauche, une aigrette de poils jaunes; avec ses épaules de bûcheron et ses fesses de hottentote, on l'entendait venir de loin et le plancher vibrait puissamment sous la caresse de ses pantoufles.

Un soir de décembre, Mme Catalba rentra fort lasse; elle avait arraché des topinambours et ses mains étaient raides de froid. Elle ranima le feu et posa dans le four ses pieds humides. Noël était proche et pour la première fois, depuis la mort de son mari, elle éprouva de la tristesse. Les gros travaux étaient finis. Jusqu'au printemps il n'y aurait plus pour l'occuper que les bêtes, sa nourriture et sa quenouille; Mme Catalba se mit à rêver et Glouton, sorti d'une cachette mystérieuse, vint se frotter contre les barreaux de sa chaise : Glouton était la légèreté faite chat; il semblait ce soir-là

poreux, de cendre, de liège; il se mouvait avec la lenteur cataleptique des scaphandriers; ses prunelles d'ambre gris étincelaient d'un feu bizarre. Elle l'attira sur ses genoux, lui demanda ce qu'il faisait là polisson, le caressa petit raton, le gratta petit garçon sous le menton, promena ses gros doigts éraillés sur cette nuque d'une douceur végétale, à l'endroit où les vertèbres du cou saillent de chaque côté d'un creux doux et fragile.

Soudain, le chat s'enfuit, laissant Mme Catalba les doigts gourds de tendresse et un peu plus triste qu'auparavant. Elle s'endormit tard et rêva de choses défendues.

Je me demande quand, pour la première fois, Mme Catalba obéit aux voix obscures? Fût-ce après une longue journée solitaire, lorsque, attirée par l'ennui vers son garde-manger, elle se gavait de petits morceaux à chaque heure? Fût-ce après un de ces silences si longs, si compacts que sa propre voix à la fin lui paraissait étrangère? Ou bien encore au retour de l'étable glacée, quand la douceur qui montait du feu ouvrait en elle un chemin aux langueurs dangereuses? Toujours est-il que ce jour-là Mme Catalba saisit Glouton d'un geste furtif et l'enveloppa dans son châle de laine noire, de sorte que seule la tête de l'animal en dépassât; cela lui faisait comme une houppelande; il avait l'air d'un loup déguisé en berger, comme ceux qu'on voit sur les vieilles gravures, et aussi d'un moine ou de ces hommes noirs qu'on rencontre à la nuit sur les chemins de terre, près des maisons où il y a eu des malheurs.

Et quel autre soir osa-t-elle lui nouer autour du cou un ruban? Quel autre s'avisa-t-elle qu'une vieille pièce de velours à côtes ferait de son chat un homme pour peu qu'elle y taillât de petits pantalons? Glouton se prêtait à ces jeux, envoûté par la nouveauté des gestes, par la bizarrerie du culte dont il était l'objet.

A ce dieu, Mme Catalba sacrifia les riches vieilleries que des générations avaient accumulées dans son armoire à linge : lourds brocarts des jours de fête qui suivent avec retard, majestueusement, le rythme de la danse, percale brodée de fleurs, jardin oriental jadis entrevu derrière les grilles d'un corsage lacé, dentelles, réseaux lactés des coiffes ou des robes de mariée, lustrines rudes aux relents de vieille, cretonnes aux ramures effacées par les étés, coutil vaillant, moire aux filigranes marins, lin solennel des naissances, des noces et des morts, mouchoirs à grosse initiale rouge pour le rire et

les larmes faciles de l'enfance, ou le sang étanché à la hâte et dont éclatent les coraux sur les genoux sales, bas troués où la chair sourit, mille fleurs d'étoffe vivantes, roulées en petites boules, maintenues serrées par des épingles de nourrice, boutons de souvenir éclos dans leurs splendeurs estompées, chiffons encore tout chargés de vie, cendres de joies et de désirs que Mme Catalba ranimait pour le dieu de tiède fourrure au piège duquel s'étaient pris ses doigts.

Mme Catalba ne s'ennuyait plus. Débondée, cette fontaine de temps ancien remplissait ses jours. Dehors, c'était le rude hiver aux nuits claires, les pas étouffés par la neige, les cloches martelant l'air de marbre, l'empreinte unique sur le chemin qui menait à la fontaine. Mais au dedans, Glouton naissait en même temps que ce printemps textile.

C'était parfois un petit garçon au nez retroussé, aux yeux lisses qui rentrait de l'école les genoux écarlates avec du vent froid plein sa pèlerine. Il buvait son lait en s'arrêtant parfois pour souffler dessus et quand il avait fini, bâillait devant le feu, sa langue râpeuse encore toute blanche, le souffle court, le regard mort. C'était parfois un bel homme au menton bleu, aux moustaches luisantes, avec des yeux tendres et autoritaires, un bel homme à l'odeur franche, au verbe assuré, qui avait fait la guerre et savait des histoires, un homme qui disait en taillant du pain dans sa soupe qu'il ne faisait pas bon, garce non! couper du bois par ce temps-là dans les Bois Noirs.

Et quelquefois aussi de ces mauvais garçons un peu pâles comme il y en a dans les villes et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. Elle lui donnait à manger et il allait se coucher après l'avoir en passant saisie par la taille, d'un geste indifférent et moqueur qu'ils ne savaient pas faire ici.

A l'école de cet hiver terrible, Mme Catalba apprit l'attente : elle écoutait le vent s'engouffrer sous le toit de la grange, les bêtes remuer dans l'étable, la pendule compter méticuleusement les heures. Une souris parfois traversait le grenier avec un grésillement furtif comme une traînée de poudre. Mme Catalba attendait. Cette attente l'absorbait au point qu'elle en laissait refroidir sa soupe. Et le dimanche, à l'église, après avoir, noire et rouge sur la blancheur de la neige, traversé les champs et le bois qui la séparaient du bourg, elle se redressait en entrant dans la nef, et, pliant le genou, regardait Dieu le front haut. Elle ne parlait plus qu'à confesse, mais pas de Glouton.

Elle rentrait vite pour retrouver son secret plaisir. Elle n'avait plus la patience d'attendre Vêpres et, dans la maison oisive, Mme Catalba se soulageait sur son chat des attentes accumulées de la semaine.

Glouton, prince charmant, réveillé par un lointain désir! prince des longues soirées, troubadour aux pupilles de lapis, bâtard du roi Vérité promenant sous ta robe de soie grise les sortilèges des mages orientaux! Glouton, petite chaleur isolée au cœur de l'hiver comme la lampe d'Aladin dans son palais abandonné. Glouton, rêve des mains oisives! Comédien aux semelles de liège prêt à toutes les métamorphoses, marchand d'orviétan, illusionniste de foire avec tes moustaches retroussées et tes pommettes de tzigane!

Mme Catalba vivait dans l'innocence entre ses rêves et son chat, jusqu'au jour où elle apprit qu'elle se livrait à un jeu coupable. Ce fut un jeudi matin; elle s'était levée plus tôt que de coutume parce que Glouton était puni à l'école; elle l'avait vêtu, venait de lui donner son lait sucré; on entendit des pas sur le chemin : c'était le boucher. Il entra sans frapper parce qu'il ne fallait pas tant de façons avec les vieilles. Sa voiture l'attendait sur la route; il était rasé de près, ses joues ressemblaient à de la viande crue; il tenait son paquet à la main, jaune, taché de sang, avec une addition griffonnée sur un coin. Il portait une veste bleue avec des boutons nacrés; il était bas sur jambes, un peu gros, un peu rouge, mais d'aspect agréable et Mme Catalba le regardait avec plaisir lorsque le chat s'enfuit en jurant, pitoyablement gêné par ses culottes, se frottant pour s'en débarrasser, après le bas des meubles. Le boucher le suivit des yeux sans mot dire. Il ne vit pas l'argent que Mme Catalba lui tendait. Puis il se dirigea vers la porte sans se retourner, en laissant l'argent sur la table. Mme Catalba l'entendit hésiter sur le seuil, faire quelques pas, revenir, repartir. Enfin, le grelot du cheval tinta et le froissement soyeux de ses sabots sur la neige s'éteignit.

Mme Catalba resta quelque temps stupéfaite à recompter l'argent dans sa main; elle se regarda dans le miroir, alla ouvrir la porte, scruta la campagne avec anxiété; elle laissa le feu s'éteindre. Glouton avait disparu. Il revint le soir, crotté, tremblant, une patte délivrée, l'autre traînant un morceau de velours informe. Elle le gronda, méchant garçon, lui donna de petites tapes sur les moustaches, le sécha, le nettoya et le mit au lit; elle lui en voulait d'avoir trompé sa confiance. Au milieu de la nuit, le remords l'éveilla. Elle se leva, ses

cheveux déroulés sur sa chemise de lin écru, et s'en fut à la recherche de Glouton; il n'était pas dans son lit : toujours à courir! Elle alluma une lampe à pétrole et, sans se vêtir davantage, parcourut le potager; elle n'avait pas froid; le vent d'hiver faisait se dandiner les arbres; on entendait les poules glousser sourdement; une buée légère montait du fumier chaud. La vache se retourna sur sa litière et marmonna quelque chose dans ses naseaux. Il lui sembla que ses poules l'appelaient : « Cat-cat-catalba. Cat-cat-catalba. » Elle rentra toute grelottante et se glissa entre ses draps. Elle ne put dormir. Dehors, le vent hurlait; elle crut entendre, parmi la plainte des arbres, la petite voix de Glouton mourant qui lui faisait des reproches.

Dès l'aube, elle mit ses vêtements du dimanche, ses sabots neufs et, après avoir fermé sa porte à clé, prit le chemin de Malatray, le village le plus proche. Elle avait le visage très rouge, les yeux brillants. Elle entra chez Tachon le métayer. Il mangeait sa soupe, au haut bout de la table, les jambes étendues, les coudes à l'aise, entouré de ses enfants. Sa femme servait. En la voyant entrer, tout le monde se tut et une bonne minute s'écoula avant que le père Tachon lui demandât où elle allait si matin. Elle resta court et se rapprocha simplement du feu. La femme lui tendit un bol de soupe qu'elle lampa. Les enfants la regardaient d'un air sournois. Soudain, elle se mit à parler, trop et trop vite : elle était venue, bonnes gens, en voisine; le temps était sec et froid, bon pour le blé. Elle ne resterait qu'un instant, conscience, pour se chauffer; elle descendait au bourg voir le notaire. Puis, debout sur le seuil, les yeux fixes, jouant maladroitement avec son parapluie : « Est-ce que vous n'auriez pas vu Glouton, mon chat? » questionna-t-elle. Non, personne n'avait vu Glouton. Leur chatte était pleine; on lui donnerait un petit.

Ses sabots résonnèrent sur la route glissante; la neige était dure, le froid extrême. Le village s'éveillait; on jetait des cendres sur les seuils. « Bonjour, madame Catalba! » Elle ne pouvait pas demander à tout le monde. Mais si l'un d'eux l'avait vu? Elle resta quelque temps devant la boucherie sans oser entrer; sur le sol jaunâtre fumaient de fraîches bouses; les vaches revenaient de l'abreuvoir, glissant sur la neige. De l'autre côté de la vitre, le boucher découpait un quart de bœuf; il essuyait parfois son couteau sur son grand tablier taché de brun; ses joues avaient la couleur des entrailles du bœuf; un apprenti tenait la pièce de viande au bord. Deux

chiens étiques se jetaient sur les restes et les happaient avant même qu'ils n'eussent touché le sol. Mme Catalba poussa la porte; la sonnette tinta : « Je suis venue pour payer », dit-elle. Le boucher posa son grand couteau; il avait envie de rire. Il avait eu peur chez elle mais à présent il avait envie de rire; il la regarda d'un air goguenard : « Vingt-sept francs cinquante », dit-il. Il enveloppa un morceau de mou : « Pour Glouton », ajouta-t-il avec un clin d'œil en direction du commis. Elle prit la viande, sentit la chaleur à travers ses gants de laine; elle n'osa rien répondre et ramassa sa monnaie; en sortant, elle les entendit qui riaient, l'homme et le gars.

Elle traversa entièrement le village sans s'arrêter nulle part, puis revint sur ses pas. Elle entra dans l'église; le bedeau venait de sonner l'angélus du matin : « Bonjour, madame Catalba, quel bon vent vous amène? » Elle s'agenouilla. L'église était froide et déserte. Le curé survint, précédé d'un enfant de chœur au nez violet; elle eut peine à rester jusqu'à la fin de la messe; en remontant, il lui sembla que tout le monde la dévisageait d'un air étrange. Elle croisa des enfants qui allaient à l'école. L'un d'eux ôta sa casquette, mais un autre lui glissa quelques mots à l'oreille et ils s'éloignèrent en criant des choses qu'elle ne comprit pas. Mme Catalba remonta pesamment chez elle, son paquet de mou à la main. A mesure qu'elle approchait, son cœur battait plus fort : Glouton allait-il apparaître? Elle ralentit au dernier tournant et se mit à l'appeler : Glouton! Glouton! Elle défit le paquet de mou pour que l'odeur l'attirât. Peine perdue. Alors, désespérée, Mme Catalba ouvrit la porte de sa demeure et se coucha tout habillée, laissant glisser ses sabots sur le plancher. Ce fut le silence, ponctué par le tic-tac de la vieille pendule en forme de cercueil. Mme Catalba ne bougeait plus, toute vie semblait l'avoir quittée; elle ne déjeuna point, ne dîna point; le soir la surprit dans la même position. Elle avait un peu de fièvre; tout contre la cloison, les poules qu'elle n'avait pas nourries s'affolaient avec des gloussements hystériques et des battements d'ailes.

CHŒUR DES POULES. — Cat-cat-catalba. Cat-cat-catalba. Ne nous oublie pas. Ne nous oublie pas.

LE GRAND ARBRE. — Silence. Silence. Un grand éventail de silence berce le chat mort au fond du puits. Il avait le nez retroussé. Il boitait de la patte gauche. Le voyez-vous? Vous ne m'entendez pas? Sous moi c'est tout silence.

LA VACHE. — Oui, oui, bougez, cherchez, remuez-vous. Moi, je reste au chaud dans ma paille. On n'a jamais vu de lumière à cette heure. Je ne l'ai pas écrasé. Je n'ai fait de mal à personne. Je suis bonne, grosse, utile. J'ai le droit de dormir tranquille. Bougez, cherchez, remuez-vous. Tout ça pour une bête si petite, si fière!

CHŒUR DES POULES. — Cat-cat-catalba. Cat-cat-catalba. A perdu son chat. A perdu son chat. Dix grains de mil à qui le trouvera. Cherchons, cherchons, le chat Catalba.

L'HOMME BEAU. — Où donc est-il ton chat, la belle? Où donc est-il ton chat, la belle? Moi, j'ai des chats plein mes habits. Viens-t'en les voir au mai joli. Viens-t'en les voir dans mon pays.

Mme CATALBA. — Mon ange doré, mon beau capitaine, mon petit Jésus, mon croquemitaine? Où te caches-tu? Je te porte peine. Où te caches-tu, mon petit garçon, mon petit dodu, mon gros polisson? Saints du paradis et vous, bon saint Pierre, n'avez-vous pas vu, n'avez-vous pas vu? Et vous, Dieu du Ciel, et vous, Sainte Vierge, retrouvez Glouton, vous aurez des cierges et de bons gâteaux, du sucre candi, de la farinade, des odeurs de dimanche et mille communiantes blanches enfournées vivantes dans votre four de pierre.

LE GRAND ARBRE. — Silence! Silence! Les morts ont le droit de dormir tranquilles, et c'est tout plein de morts là-dessous et ils se retournent et ils se plaignent, et ils geignent, parce qu'on n'a aucun respect pour eux. Silence! Silence! Que veut cette folle avec son chat?

CHŒUR DES POULES. — Entends-tu ce beau sabbat? C'est le cœur du chat qui bat. Cat-cat-catalba. Cat-cat-catalba!

LA VACHE. — Taisez-vous, écervelées, têtes crêtées, culs pennés. Taisez-vous, ménagères d'enfer, caqueteuses de fin du monde. Bouclez vos becs. Rentrez vos ailes. Assez. Taisez-vous.

L'HOMME BEAU. — Si j'étais ton homme, ton-taine, si j'étais ton homme, lon-la, je jetterais ce chat dans la fontaine. Les chats ne sont pas faits, pas faits pour ces jeux-là.

Mme CATALBA. — Mon doux orphelin, ma boule de laine, mon ange gardien. Rendez-moi mon bien. Mon garçon, mon fils, mon homme, mon maître. Déposez Glouton dans ma pèlerine. Et vous, Dieu du Ciel, de votre balcon, vous qui voyez tout,

rendez-moi Glouton. J'irai à genoux du Bois de Naufrange au Col d'Homme Mort chantant vos louanges.

CHŒUR DES POULES. — Cat-cat-catalba. Cat-cat-catalba!

LE GRAND ARBRE. — Silence, gent criarde! Quel bruit font ces gésiers qui veulent se remplir! Mangez ce dont les hommes ne savent que faire, mangez des morts, mangez des fleuves, mangez des ciels et des soleils.

LE CHAT. — Je reviens des royaumes sombres. J'ai vu le feu, j'ai vu les lacs de soufre. Je n'ai plus d'ombre. Le soleil me tue. Je suis désir, songe et statue. Je glisse dans la nuit. Je donne la fièvre. Je suis mensonge, éponge et liège. Je suis scaphandre et plomb des sondes. Je suis l'agitateur des eaux profondes. Je suis le Roi Glouton.

CHŒUR DES POULES. — Vive le roi! Vive le roi Glouton! Sire le roi, quand mange-t-on? Nous caquetons, caquetons, caquetons pour réveiller Catalba, roi Glouton.

Mme CATALBA. — Mon roi, mon Sauveur, c'est vous seul que j'aime. Reprenez mon cœur, redonnez-moi vie. Mon roi, mon Sauveur, j'ai soif de vos lèvres et de votre odeur. Au cœur de l'été, dormirons ensemble dans le même lit de chaume et de mousse. Et je serai morte et tu seras mort. L'un à l'autre unis, la mort sera douce.

LE BOUCHER. — Pas si vite! Il faut d'abord payer. Payer, payer, payer cher pour tes fautes. Vingt-sept francs, vingt-sept mille francs, deux cent soixante-dix mille pour la honte de ta vie, sue, connue de tous! Paye, paye, paye, madame Catalba, ou mon grand couteau te coupera les oreilles. Paye, paye, paye, madame Catalba, ou tout le monde saura ce que tu faisais avec ton chat.

CHŒUR DES POULES. — Que pour fêter votre amour, millet, panade et colza coulent à flot dans la cour. Vive la mariée! Vive le roi!

Les poules s'affolaient avec des gloussements hystériques et des battements d'ailes. Soudain, un vol de pierres s'abattit contre la fenêtre qui donnait sur le chemin. Le froid du dehors pénétra dans la pièce. Mme Catalba frissonna, cria de peur et s'endormit.

Elle s'éveilla calmée et les événements de la veille lui apparurent comme un obscur cauchemar. Elle se prit à douter si réellement elle était descendue au village. Hélas! celui-ci ne

lui laissa bientôt plus le moindre doute et l'isola. Mme Catalba se replia sur elle-même, ne sortit plus de son champ, de son potager. Les enfants, en passant, l'insultaient; elle haussait les épaules, les regardait défiler sur la route et tristement reprenait son travail.

L'hiver s'en fut, le printemps vint; la ferme ne lui laissa plus le temps de rêver; elle allait toujours à l'église mais par des chemins détournés. Elle avait parlé de Glouton à confesse. Avec un haussement d'épaules, le curé lui avait infligé dix *pater*. Pauvre Mme Catalba! Elle avait bien changé depuis un an et elle n'aurait plus labouré toute seule. Elle n'avait pourtant pas d'insomnies, mais son travail solitaire la fatiguait extrêmement. Certains jours, elle aurait donné tout ce qu'elle possédait pour une parole humaine. Par bonheur, elle s'était accoutumée à parler à ses bêtes et celles-ci lui répondaient toujours depuis *la nuit*.

Toujours depuis *la nuit*, un calme étrange s'était emparé d'elle. Elle attendait avec sécurité, certitude. Parfois elle croyait entendre des pas résonner sur le chemin; elle écoutait quelques instants en hochant la tête, puis elle se disait que ce n'étaient pas encore ceux-là.

Les primevères fanèrent. Les premiers lilas firent éclater leurs grappes. Les genêts fleurirent et l'on put de nouveau mener les vaches aux champs. Mme Catalba eut des visions toutes neuves comme le printemps; l'air tiède déposait en elle des germes immémoriaux. Elle rêva d'Arabie heureuse, de fleuves interminables au bord desquels s'arrêtaient les caravanes, de chefs vêtus de gandourahs bleues, silencieux à l'entrée de grottes pleines de trésors. Elle rêva des temps écoulés depuis plusieurs millénaires, alors que la terre était bonne pour l'homme et que son corps ressemblait à celui de Dieu. Elle rêva de la forêt de Brocéliande et de prêtres druides, jetant le gui dans des étoffes précieuses. Elle rêva de démons et d'enchanteurs, du monde clair des contes et des fables. Sur les pentes violettes, au pied même de son champ, elle voyait, à l'heure indécise, descendre de la montagne des cortèges cendreux, dansant au son d'un bourdonnement circulatoire. Confusément, elle sentait que sa place un jour serait là.

Au plus fort de l'été, par un soir de chaleur lourde et d'air immobile, Mme Catalba entendit les pas sur le sentier qui menait de la route à sa demeure. Triomphante, elle ouvrit sa porte. Il entra, métamorphosé, Glouton-Roi. Il portait à

la main une petite valise contenant du fil et des lacets. Il avait le teint sombre et duveteux, des moustaches retroussées, des pommettes de tzigane. Il se déplaçait sans bruit sur ses deux pattes de derrière, mais un feu étrange couvait sous ses pupilles pistache. Mme Catalba marcha vers lui comme à l'autel. Elle l'attendait. Il venait la prendre. Sa joie était profonde et grave, sans manifestations extérieures. Elle le fit asseoir et ouvrit une bouteille de vin. Puis elle alla tuer une poule qu'elle pluma devant lui sans mot dire. Quand elle eut mis la bête à rôtir, alors seulement elle s'approcha de l'homme et le toucha. Surpris, il releva la tête. Il avait fini la bouteille. Il était jeune, un peu timide. Il rougit sous sa peau hâlée et porta son verre vide à sa bouche.

Mais comme (à ce qu'il croyait du moins) il était venu pour la voler, aussitôt le repas fini, il voulut lui faire peur afin qu'elle avouât où elle cachait son argent. Il était jeune, maladroit mais résolu, (si maladroit qu'il la tua. Mais Mme Catalba mourut heureuse.

Au Littre, 5 mai 1943.

LA MORT A DACHAU DE FRANÇOIS VERNET

par YÉFIME

Seigneur, que les morts pardonnent
Puisqu'ils sont près de vous.
Mais bien que Sa loi vous l'ordonne,
Mortels, n'oubliez jamais.

F. V.

François Vernet, dit Gabriel, dit Santerre, dit Henry Bernard, mourut avant l'âge de vingt-sept ans, d'une mort qui ne fut ni brève ni héroïque, mais d'une mort par saccades, une lente dissolution jusqu'à l'anonymat de ses cendres, mélangées à celles des cent mille qui perpétuent la malédiction sur Dachau. La mort de François Vernet, si elle étonne encore si fort aujourd'hui ceux qui l'ont connu, c'est à cause du contraste avec sa courte vie qui fut une suite de révoltes victorieuses contre les servitudes imposées et les rigueurs du destin.

Arrêté le 10 février 1944, il fait un séjour de quatre mois et demi à Fresnes, au secret. Il déjoue les affres de la solitude, la peur et les tortures en composant des poèmes qu'il grave sur les murs de sa cellule. De Compiègne à Dachau, il voyage dans un convoi qui voit périr d'asphyxie la moitié de son effectif. Arrivé au camp, son ignorance de l'allemand, son inaptitude à toute discipline, son insolence auraient dû provoquer son bannissement vers quelque kommando dix fois pire. Les anciens prétendent en effet que, par comparaison avec les autres, Dachau est une manière de « sanatorium ». Pour y demeurer, François Vernet déjoue les chasses au recrutement pour les transports, se cache sous les lits, se déguise. Au vrai, il se distingue facilement, à cause de sa haute taille, sa démarche distraite, au milieu des épaules rentrées et des rangs alignés sévèrement. Son costume même, au milieu de la mascarade générale, le rend singulier. Ses pantalons gris qui lui viennent aux mollets, le blouson bleu et

court, et cette toque de velours noir dont il se coiffe par défi, au lieu de la casquette anonyme et du meilleur ton polonais, le font ressembler à une espèce de toreador. Sa pétulance, ses saillies continuelles, son refus de s'adapter jamais aux conditions inhumaines du bagne, le mettent en conflit avec les autorités les plus redoutables du camp. Voulant un jour prendre une douche illégalement, il se heurta au kapo *et entra en bagarre avec lui. Ce qui lui valut un « Rapportbrief » et dix coups de schlague. Il en revint en plaisantant, ce qui accrut son prestige parmi les Russes, et celui de ses compatriotes par le même effet.*

Nous étions avec François Vernet une dizaine qui nous connaissions de longue date, ou plus récemment, mais qui formions un groupe indéfectiblement lié; ayant réussi les premier mois, grâce à une solidarité étroite, à consolider les précieux avantages d'un assez bon et stable kommando dans le camp même, nous croyions avoir peu à redouter des dangers qui menaçaient les isolés. Le plus grave était la famine. Nous nous efforcions d'y échapper par le partage des moindres suppléments que tel ou tel poste nous valait. François Vernet, lui, qui se faisait une sorte d'orgueil de n'en accepter aucun qui fût officiel, resta veilleur de nuit dans son block. On pensait qu'il s'acquittait mal de sa tâche pendant la nuit, qui était de défendre les colis des riches Polonais contre les incursions des Russes; pendant la journée, en effet, au lieu de dormir, il lisait — car nous avions même des livres — et élevait des tapirs, *ces mêmes Polonais à colis auxquels il donnait des leçons de français en échange de leur ration.*

Jusqu'à l'hiver, l'existence fut acceptable. Nous avions recréé un monde à nous, qui niait celui du camp, et nous avions même fini par croire que Dachau, dans l'horreur de sa légende, n'était qu'une menace qu'il suffisait d'ignorer pour être immunisé contre elle. Exubérant et nostalgique, François Vernet évoquait quelquefois la liberté, souvent l'avenir. Il parlait de Paris où nous allions bientôt revenir, pour nous y promener, respirer son odeur et chercher notre fortune. Nous savions pourtant que la mort, dont l'aspect nous était devenu familier et dont le pire visage désormais nous laissait indifférents, la pensée n'avait cessé d'en hanter François Vernet. A Fresnes, il avait composé une cinquantaine de strophes :

La loi secrète de mes rêves
Est une terre de douleur
Où l'avenir puise sa sève.
Voilà pourquoi, Prince, à mes heures
J'irai défendre mes couleurs
Au noble jeu de qui perd crève.

Puis à Dachau :

Le chant du coq, le chant du cygne
Bornent ici les jeux humains,
Mais les dieux verts savent d'un signe
Tordre les lignes de nos mains.

Décembre gâta tout. L'épidémie de typhus se déclara dans le camp, et, la baisse des rations aidant, fit aussitôt des ravages effroyables. Moi-même, je dus aller à l'infirmerie, tandis qu'on établissait autour des baraques les plus contaminées une quarantaine absolue, et les séparait des autres par un réseau de barbelés. Tous ceux du block 30, *pour la plupart invalides et sans kommando, y étaient désormais enfermés.*

J'appris par un mot reçu à l'infirmerie que François Vernet y était entré à son tour, mais lui me rassurait en disant que c'était pour échapper aux conditions de la quarantaine; il s'y passait, écrivait-il, des choses si étranges *qu'il avait préféré se faire porter malade. De fait, il l'était. Pas encore du typhus, mais de la dysenterie qui sévissait concurremment. Au block* 30, *il avait assisté aux premiers tableaux, étranges, de la métamorphose qui fit de milliers d'hommes la vermine amoncelée qui épouvanta, à leur arrivée, nos libérateurs. A l'infirmerie, la tragédie se précipitait. C'était devenu une gare pour cadavres : bleuis de froid, les malades stationnaient à la porte, et sitôt qu'il y avait un lit disponible, se couchaient pour mourir au plus vite. Les médecins, devant l'afflux, se contentaient, le plus souvent, en guise de soins, de transporter les malades d'un lit à l'autre, d'un service au service voisin, jusqu'à la Totenkammer, antichambre du crématoire.*

Au bout d'un mois, François Vernet se crut guéri et revint dans le camp, non plus cette fois parmi la quarantaine, mais au milieu de ses camarades qui avaient réussi à lui improviser un kommando qui le mettrait à l'abri. Mais trois jours après il eut de nouveau la fièvre. On crut à la grippe, mais, la fièvre persistant, il retourna à l'infirmerie, où il se confirma qu'il avait le typhus.

Tout d'abord nous ne fûmes pas trop effrayés. On assurait qu'après une période de quinze jours suivant les premiers symptômes — température élevée, marques exanthématiques, — les organismes jeunes, grâce au sérum que les médecins transfusaient à partir des convalescents, dépassaient le cap dangereux de la maladie. Comme il y avait maintenant des médecins français à l'infirmerie, les soins ne manquèrent pas pour notre camarade. On nous faisait parvenir des bulletins de santé quotidiens. Un soir, par un mot adressé au général Delestraint, nous reçûmes des nouvelles alarmantes. A la suite de l'infection, une encéphalite s'était déclarée. François

Vernet était dans le coma. Le lendemain, il reprit connaissance. Nous fûmes sûrs, encore une fois, qu'il guérirait.

Cependant, terriblement affaibli, il se nourrissait à peine. C'était normal. Mais ce qui l'était moins, c'était la fièvre qu'il gardait en permanence élevée. Et les profondes escarres qu'il avait aux reins. Afin qu'on pût lui rendre visite, il fut transporté dans un service de chirurgie, chez le docteur Suire. Si seulement on avait pu le coucher sur un matelas : dure comme bois, la paillasse rabotait ses plaies, le mettant sans répit au supplice. Il ne dormait pas, continuait à ne pas manger, ou alors vomissait.

— Quelque chose n'est pas normal, répétait-il. J'ai faim, et pourtant je ne peux rien manger. Non, ça n'est pas normal.

Il ne parlait guère que pour se plaindre, d'une façon étonnée, qu'on ne pût pas l'aider à guérir. On lui racontait alors les dernières nouvelles, chaque jour meilleures. La grande offensive commençait. La libération, notre libération était proche.

Mais en même temps, venant d'Auschwitz, de Bergen-Belsen, de Vahingen, de tous les bagnes, se repliaient sur Dachau des milliers d'évacués. Précédant la liberté, la mort :

... les morts de la dernière heure
Tombent au dernier carrefour.
Encore un heure, encore un jour...

Jour par jour, heure par heure, François Vernet disputait à la mort son corps qu'elle investissait place par place.

Pourtant le groupe continuait d'espérer. On attendait les Alliés, pensant qu'ils iraient plus vite que la mort. Pour François, on souhaitait bientôt pouvoir lui faire une surprise : son dernier livre, paru depuis son arrestation, et qui avait été introduit dans le camp par un Français des derniers convois, se trouvait à l'atelier de reliure. Le 25 mars, nous l'eûmes enfin entre les mains. Le relieur, un Allemand qui avait entendu dire que l'auteur était dans le camp, en signe d'hommage avait recouvert le livre en bleu-blanc-rouge. Le titre en était prophétique : Vous ne mourrez nullement.

Le lendemain matin, lorsque Edmond Michelet le lui apporta à son chevet, François Vernet avait à nouveau perdu connaissance. Les médecins refusaient de tenter une nouvelle transfusion. On se succéda auprès de lui. Vers le milieu de l'après-midi, quand Joseph et Igor vinrent à leur tour, il avait cessé de respirer. Joseph lui ferma les yeux, rabattit le drap sur son corps qui s'était entièrement découvert, et pria. Igor, qui rapporte la scène, ajoute que le voisin de lit, qui assistait depuis une semaine au défilé des amis et des docteurs, se mit alors à pleurer sur ce mort qui lui était étranger. Sur un autre lit, en face, le coiffeur tondait un malade. Il était quatre heures environ, l'heure de la sieste. Une demi-heure

plus tard arriveraient les stubendienst, *pour libérer la place.*

« ...Quant aux corps qui souffrent, ils se ressemblent tous, ils sont douleur, leur existence est affaire entre eux et la torture. Le reste s'est évanoui depuis longtemps. Au cas où je devrais beaucoup souffrir, mon seul vœu serait que les souvenirs dont je peux être fier trouvent dans la douleur la force d'émigrer chez ceux que j'aime; je voudrais que mon corps rendu inhabitable me donnât la force de les habiter. »

Ces lignes, François Vernet les écrivait le 16 *août* 1940. *Elles furent prophétiques. Sa mort précéda d'un mois la libération de Dachau. Notre délivrance nous parut aussi incroyable que sa mort. C'est aujourd'hui, au milieu des vivants, que nous ressentons la véritable absence de François Vernet. Mais son souvenir continue de nous habiter.*

MAX PLANCK
ET LA PHYSIQUE DES QUANTA

par ALBERT RANC

L'illustre physicien allemand Max Planck est mort au cours de l'automne dernier, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Sa découverte en 1899 du quantum d'action a été « un des moments les plus essentiels de l'évolution de la science contemporaine ». Ses résonances se sont propagées jusqu'au cœur des questions qui sont le fond même de la vie intellectuelle de l'humanité, et c'est à ce titre que son sens mérite d'être examiné dans le profil de l'étonnante histoire de la physique moderne.



Pour les théoriciens de la mécanique classique, l'*action*, le long d'une trajectoire, par exemple, est le produit de la quantité de mouvement par le déplacement, c'est-à-dire par une longueur, ou le produit d'une énergie par un temps. Elle dépend donc à la fois de la configuration d'un système et de son état dynamique, mais c'est une grandeur abstraite qui n'offre pas d'interprétation mécanique simple et immédiate. On connaissait la définition mathématique de l'action, mais on n'en avait jamais mesuré directement la valeur concrète jusqu'au jour où Max Planck, étudiant l'émission du rayonnement par la matière, fut amené à considérer que l'action se comporte comme si elle était formée de parties indivisibles dont la grandeur infiniment petite, toujours la même, est exprimée par le *quantum d'action*, par la *constante de Planck*. De la sorte fut créée une atomicité de l'action mécanique et la *théorie des quanta* qui en découla ne tarda pas à pénétrer les chapitres les plus divers de la physique

contemporaine. Unité naturelle d'action, la constante de Planck s'est imposée en micro-physique. Notre prospection de la structure intime de l'infiniment petit est sous sa dépendance et, comme disait Langevin, elle représente la finesse limite du tranchant de notre scalpel à disséquer la nature.

L'extrême petitesse du quantum d'action le rend complètement négligeable dans l'étude ou l'utilisation des phénomènes qui se passent à l'échelle humaine, et dans notre physique usuelle l'action mécanique est continue, non discontinue, non divisée en grains élémentaires d'action. On conçoit qu'il en soit tout autrement en microphysique, la physique des phénomènes qui se jouent sur des distances infimes et avec des périodes d'écoulement prodigieusement petites. Aussi bien, pour pénétrer dans ses arcanes, la nécessité de tenir compte de la constance de Planck s'est impérieusement affirmée. On y a, en effet, constaté une impossibilité capitale, celle de pouvoir attribuer simultanément à une entité physique quelconque un mouvement strictement défini dans le temps et une place strictement déterminée dans l'espace. Autrement dit, plus une expérience ou une observation permet d'y préciser la localisation d'un système, plus elle nous laisse dans le doute au sujet de son état exact de mouvement, et inversement. La pénétration dans le domaine de la micro-physique a révélé ainsi l'existence d'*incertitudes* fondamentales et Heisenberg, les étudiant, a repéré dans leur expression précise l'intervention essentielle du quantum d'action. Celui-ci exprime, somme toute, les limites entre lesquelles sont compatibles les conceptions de localisation et de mouvement évolutif, et cela marque peut-être, selon Louis de Broglie, le sens profond de cette notion à tous égards si mystérieuse. D'ores et déjà, l'impossibilité qu'elle traduit de séparer en microphysique l'aspect géométrique de l'aspect dynamique trouble nos constructions mentales puisque celles-ci découlent des indications de nos sens relativement aux phénomènes qui se passent à notre échelle où précisément son influence est nulle. Il en résulte un certain désarroi de la pensée scientifique se trouvant brusquement devant une réalité subtile à laquelle ne s'appliquent plus nos conceptions intuitives les plus invétérées mais qui féconde les expériences et les théories les plus raffinées.

★

La découverte du quantum d'action et celle du double aspect corpusculaire et ondulatoire des entités physiques élémentaires sont intimement liées. Le corpuscule est le symbole de la localisation exacte dans l'espace et le temps. L'onde est le symbole du mouvement conçu dans toute sa pureté, sans aucune préoccupation de localisation. Or, le quantum d'action, exprimant l'existence d'une relation profonde entre ces deux aspects géométrique et dynamique des choses, devait tout naturellement se manifester dans les équations reliant les grandeurs définissant les unes le corpuscule, les autres l'onde qui lui est associée. Il intervient donc nécessairement dans la liaison que la mécanique ondulatoire (1) cherche à réaliser entre ces deux aspects des entités physiques élémentaires. L'existence du quantum d'action crée dans cette mécanique la limitation réciproque des images corpusculaires et ondulatoires et réduit à néant toute tentative de perfectionner un procédé de mesure afin de lui faire donner, par exemple, une valeur plus exacte d'une grandeur géométrique, sans avoir comme contre-partie obligatoire l'obtention d'une valeur moins exacte de la grandeur dynamique correspondante, contrairement à ce qui est admis par la mécanique classique. Une différence aussi capitale s'explique par le fait que toujours une expérience de mesure comporte une perturbation en partie incontrôlable de ce que l'on veut mesurer, à l'inverse de ce qui se passe en physique classique. La limite minimum de cette perturbation, totalement négligeable dans les mesures macroscopiques mais qui prend au contraire une importance essentielle à l'échelle microscopique, est précisément fixée par le quantum d'action.

Dès lors apparaît une conception inattendue de la relation qui existe entre le physicien et la réalité qu'il cherche à connaître avec précision. Dans la physique classique et dans la physique relativiste qui la couronne, le chercheur était conçu comme extérieur à l'univers objet de ses études. Il lui était loisible d'y effectuer toutes les mesures pour en décrire les états successifs sans pour cela les perturber. Tout

(1) Voir Louis de Broglie, chez Flammarion : *La Physique nouvelle et les quanta* (1936); chez Albin-Michel : *Matière et Lumière* (1937), *Continu et discontinu en physique moderne* (1941), *Ondes, corpuscules, mécanique ondulatoire* (1945), *Physique et microphysique* (1947).

autre est la position du microphysicien qui se trouve en présence de réalités physiques qu'il ne peut saisir sans altération. Il ne peut connaître qu'avec une certaine imprécision les grandeurs géométriques et les grandeurs dynamiques et doit combiner les images corpusculaires et les images ondulatoires suivant un principe de *complémentarité* reconnu par Bohr.

Dans tous les cas, les résultats des mesures constituant la connaissance du physicien décrivent l'univers physique tel qu'il se dévoile au cours des expériences comportant des perturbations inconnues et incontrôlables.



La physique quantique, dans le domaine de la microphysique qui lui est propre, n'aboutit donc pas à une description purement objective du monde extérieur, idéal pour ainsi dire instinctif des physiques classique et relativiste. Elle ne fournit qu'une relation entre l'état du monde extérieur et les connaissances des observateurs, relation ne dépendant pas seulement du monde extérieur lui-même, mais aussi de leurs observations et expériences. La réalité serait donc, de façon générale, le résultat des interactions qui se produisent dans le complexe organisme-milieu. Dès lors, la science n'est plus une contemplation passive et quelque peu condescendante. Elle devient une « lutte corps à corps » où le savant parvient à arracher au monde physique quelques renseignements toujours partiels lui permettant de faire des prévisions incomplètes et seulement probables. Là où la physique classique permettait de dire avec superbe : « Tel événement se produira nécessairement à tel instant », avec la physique des phénomènes infiniment petits on ne peut que modestement annoncer que diverses éventualités plus ou moins probables. Dans son état actuel, il lui est impossible de croire au déterminisme rigoureux, c'est-à-dire à la prévisibilité parfaite des phénomènes observables. Les seules prévisions qu'elle peut faire ne sont que des probabilités. Elle ne peut pas dire selon les notions de la physique classique : « A tel instant, tel corpuscule se trouvera à tel endroit », mais seulement : « A tel instant, il y aura telle probabilité pour qu'un corpuscule se trouve à tel ou tel endroit. » C'est seulement devant les phénomènes à grande échelle que nous observons avec une

précision nécessairement limitée que nous pouvons avoir l'illusion qu'il existe des lois mécaniques rigoureuses impliquant un déterminisme absolu. Les anciennes perspectives de la science sont bouleversées. Ce n'est plus le rigide déterminisme et les lois inéluctables de la mécanique classique qui, s'appliquant aux entités élémentaires, sont à la base de nos explications physiques. Le déterminisme apparent des échelles macroscopiques doit aux échelles microscopiques s'incliner devant un probabilisme qui se contente de supputer les événements possibles et leurs respectives probabilités.



Ainsi, après la découverte du quantum d'action par Planck en 1899, et l'admirable série des travaux d'une pléiade de savants éminents qui ont établi en moins de cinquante ans la physique quantique, nous savons que la réalité continue décrite par les théories de la physique classique est sous-tendue par une réalité discontinue beaucoup plus profonde. Nous y avons, d'autre part, découvert des incertitudes fondamentales et reconnu l'influence pernicieuse des moyens d'observation et d'expérimentation, ce qui conduit les microphysiciens à admettre l'existence de certaines indéterminations et à reconnaître que les conceptions de notre esprit, quand on veut les préciser à l'extrême, deviennent des formes idéales dont le contenu réel est évanouissant. Nous sommes loin, désormais, de la certitude inébranlable et de la légalité absolue, apanages de la physique du XIXe siècle. Devant cette constatation décevante, faut-il se réfugier dans l'agnosticisme ou l'idéalisme? Faut-il, au contraire, reconnaître le mouvement dialectique et le caractère éphémère de la réalité, avoir la certitude que par leurs progrès nos connaissances témoignent successivement des lois et des structures que nous découvrons et que l'aménagement de la raison par les nécessités de la connaissance n'est pas frappé d'irrévocabilité? Le corpuscule de la microphysique notamment, qui est l'extrapolation poussée à la limite de la notion d'objet, sera-t-il toujours efficient pour interpréter le réel? C'est ce que se demandait Langevin. Cette notion d'objet isolable est devenue abstraite, disait-il, par une synthèse accomplie au cours des millénaires par nos ancêtres entre un grand nombre d'apparences, de sensations diverses et même parfois contradictoires, tactiles et visuelles,

individuelles et collectives. Est-il légitime de l'adopter comme explication des faits relevés par l'expérience dans le domaine nouvellement exploré de l'infiniment petit? A bien sonder les choses, nous travaillons aujourd'hui dans les régions neuves avec de vieux outils et l'équipement intellectuel qui s'est lentement constitué tout au long de l'histoire des sciences. Il faudrait, semble-t-il, en toute logique, forger des instruments nouveaux adéquats au but à atteindre, tout comme nos prédécesseurs les plus lointains ont établi des notions, comme celle de corpuscule individualisable, dont nous avons l'habitude de nous servir et qui nous paraissent concrètes et simples parce qu'elles nous sont familières. Pour sortir de l'impasse où l'a conduite la découverte du quantum d'action par M. Max Planck, la physique moderne va peut-être se trouver dans l'obligation de faire un détour pour échapper à l'épuisement stérile. Une des plus hautes spéculations de la pensée humaine serait ainsi revigorée par un de ces actes dont l'origine se trouve dans les humbles manifestations de l'intelligence élémentaire dont Pierre Janet parlait avec tant d'émouvante pénétration.

NEDJMA OU LE POÈME OU LE COUTEAU

par KATEB YACINE

Nous avions préparé deux verres de sang Nedjma ouvrait ses yeux parmi les arbres
Un luth faisait mousser les plaines et les transformait en jardins
Noirs comme du sang qui aurait absorbé le soleil
J'avais Nedjma sous le cœur frais fumais des bancs de chair précieuse
— Nedjma depuis que nous rêvons bien des astres nous ont suivis...
Je t'avais prévue immortelle ainsi que l'air et l'inconnu
Et voilà que tu meurs et que je me perds et que tu ne peux me demander de pleurer...
Où sont Nedjma les nuits sèches nous les portions sur notre dos pour abriter d'autres sommeils!
La fontaine où les saints galvanisaient les « bendirs »
La mosquée pour penser la blanche lisse comme un chiffon de soie
La mer sifflée sur les visages grâce à des lunes suspendues dans l'eau telles des boules de peau de givre...
C'était ce poème d'Arabie Nedjma qu'il fallait conserver!



Nedjma je t'ai appris un diwan tout-puissant mais ma voix s'éboule je suis dans une musique déserte j'ai beau jeter ton cœur il me revient décomposé

Pourtant nous avions nom dans l'épopée nous avons parcouru le pays de complainte nous avons suivi les pleureuses quand elles riaient derrière le Nil...

Maintenant Alger nous sépare une sirène nous a rendus sourds un treuil sournois déracine ta beauté

Peut-être Nedjma que le charme est passé mais ton eau gicle sous mes yeux déférents!



Et les mosquées croulaient sous les lances du soleil

Comme si Constantine avait surgi du feu par de plus subtils incendies

Nedjma mangeait des fruits malsains à l'ombre des broussailles

Un poète désolait la ville suivi par un chien sournois

Je suivis les murailles pour oublier les mosquées

Nedjma fit un sourire trempa les fruits dans sa poitrine

Le poète nous jetait des cailloux devant le chien et la noble ville...



Et les émirs firent des présents aux peuples c'était la fin du Ramadhan

Les matins s'élevaient du plus chaud des collines une pluie odorante ouvrait le ventre des cactus

Nedjma tenait mon coursier par la bride greffait des cristaux sur le sable

Je dis Nedjma le sable est plein de nos empreintes gorgées d'or!

Les nomades nous guettent leurs cris crèvent nos mots ainsi que des bulles

Nous ne verrons plus les palmiers poussés vers la grêle tendre des étoiles

Nedjma les chameliers sont loin et la dernière étape est au Nord!

Nedjma tira sur la bride je sellai un dromadaire musclé comme un ancêtre.



Lorsque je perdis l'andalouse je ne pus rien dire j'agonisais sous son souffle il me fallut le temps de la nommer

Les palmiers pleuraient sur ma tête j'aurais pu oublier l'enfant pour le feuillage

Mais Nedjma dormait restait immortelle et je pouvais toucher ses seins déconcertants...

C'était à Bône au temps léger des jujubes Nedjma m'avait ouvert d'immenses palmeraies

Nedjma dormait comme un navire l'amour saignait sous son cœur immobile

Nedjma ouvre tes yeux fameux le temps passe je mourrai dans sept et sept ans ne sois pas inhumaine!

Fouillez les plus profonds bassins c'est là qu'elle coule quand ses yeux ferment les nuits comme des trappes

Coupez mes rêves tels des serpents ou bien portez-moi dans le sommeil de Nedjma je ne puis supporter cette solitude!

REMONTRANCES
ET
SUGGESTIONS
AUX ÉDITEURS DES *PENSÉES* DE PASCAL
(*fin*)*

par LOUIS LAFUMA

Maintenant que nous savons que la confection du *Recueil Original* a été exécutée par les soins de Louis Périer nous pouvons nous demander s'il l'a fait suivant certaines directives et si l'on peut y déceler quelques indications au sujet de l'état de classement des papiers laissés par Pascal.

Voyons d'abord ce qu'en pensent les experts. Nous constaterons qu'ils sont littéralement déchaînés contre celui (ils ne l'ont pas identifié) qui est responsable de cette œuvre.

Ont-ils raison? c'est ce que nous examinerons après leur avoir laissé la parole.

(L. Brunschvicg.) (30)

[Le Recueil Original] *semble avoir été transformé en un volume relié, soit par l'abbé Périer qui le déposait, soit par la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés qui le reçut. Or cette transformation a son importance, car elle fut, semble-t-il, l'occasion d'un travail singulier, dont la photographie seule pourrait donner une idée suffisante. On a découpé, au ras de l'écriture, des feuilles volantes en une infinité de petits morceaux; puis on s'est livré à un jeu de patience qui consistait à en coller le plus grand nombre possible sur une même page du recueil. Telle page devient ainsi une véritable mosaïque où on relève huit, neuf, dix et jusqu'à onze tronçons.* (*Cf.* p. 23, 39, 79, 83, 427, 63.) *A ce jeu combien avons-nous perdu de lignes inachevées ou barrées? nous ne pouvons que le soupçonner, à voir celles qui nous sont parvenues uniquement parce qu'elles étaient écrites au verso d'un fragment qu'on a bien voulu respecter. Ainsi page* 146 *le fragment* 370; *ainsi page* 94 *on a découpé le fragment qui débute par ces mots :* Il est vrai qu'il y a de la peine en entrant dans la piété, *brouillon probable d'une lettre à Mlle de Roannez (fr.* 498), *mais au verso on a mutilé le fragment* 905 : Sur les confessions et absolutions sans marques de

* Voir *Mercure de France*, 1er décembre 1947.
(30) Cf. éd. des Grands écrivains... *Pensées*, T. I, pp. XLII et suiv.

regret; *de même, page* 90, *pour le fragment :* Le juste agit par la *foi (fr.* 504). *Quelquefois même le papier lui-même n'est pas intact : tel est le cas pour le fragment* 668, *p.* 97.

Même en présence d'un long fragment, le relieur ne se soucie pas toujours de respecter la suite des pages, il ne tient pas compte des signes de renvoi; le fragment sur le Divertissement *court de la page* 139 *à la page* 210, *puis* 209, 217, 133 *et* 217; *le* 722 (prophéties de Daniel) *va de la page* 309 *à la page* 315 *pour se terminer à la page* 289; *le fragment* 430 (la conférence préparée pour Port-Royal) *occupe les pages de* 317 *à* 326, *puis il faut en chercher la fin à la page* 57. *On a seulement pris la précaution de laisser une feuille de blanc entre chaque page écrite, de telle sorte qu'aux* 253 *pages écrites par Pascal correspondent* 492 *pages numérotées dans le recueil...*

..... *Mais même après la photographie, l'édition reste à faire; le « beau désordre » où un relieur malencontreux a mis les papiers de Pascal a son charme pour les familiers...*

(F. Strowski,) (31.)

Dans l'ensemble le MS est une mosaïque de fragments, de longueurs très diverses; il en est qui ne contiennent que deux ou trois mots!

Ces fragments ont été collés presque exclusivement sur le recto des folios de l'album. Mais quand le texte se continuait au verso du papier utilisé par Pascal, le folio a été découpé de telle façon que ce verso apparaisse.

La méthode suivant laquelle les fragments ont été classés et collés est vraiment déconcertante, et peu s'en faut que je ne dise « folle ». L'ouvrier chargé de ce travail était un illettré, comme tous les ouvriers relieurs du temps; les règlements de leur corporation l'ordonnaient. Mais de plus il était inattentif aux signes de renvoi et à toutes les indications que pouvaient porter les fragments manuscrits.

De là vient le désordre où se perdent les grands développements, par exemple le morceau (j'allais écrire l'essai) sur le divertissement (voir page 71); *il faut en chercher le début au folio* 139, *courir pour le suivre au folio* 210, *revenir au folio* 209, *puis au* 217, *puis au* 133; *enfin au* 217.

Quant aux menus fragments, ils ont été classés selon la loi du moindre espace. Le relieur a disposé les bouts de papier qu'il avait à coller, en tel ordre que chaque page en contient le plus possible; on en peut compter jusqu'à onze côte à côte sur le même folio (32) *et qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre.*

A ce jeu, car c'est un jeu véritable, l'ouvrier a pris d'étranges libertés. Pascal avait l'habitude dans ses méditations (et nous aurons bientôt à reparler de cette particularité), de noter par formules courtes, semblables à des titres de chapitres, les grandes idées que successivement sa pensée, en travail autour d'un problème, évoquait et développait les unes après les autres. Il les séparait par des traits. Ces formules étaient toujours entraînées dans un même mouvement de pensée, quoique leur rapport ne fût pas toujours

(31) Cf. Pascal, *Œuvres complètes*. Ed. Ollendorff, 1931. T. III, pp. XI et suiv.

(32) Cette fameuse page aux onze tronçons dont nous a déjà parlé Brunschvicg est sans doute la page 63. Elle contient en fait douze fragments dont neuf se suivent sur *la Copie* de la page 77 à la page 80, deux se retrouvent aux pages 100 et 101, et un à la page 361. Nous ne voulons pas savoir s'ils n'ont aucun rapport l'un avec l'autre : nous constatons seulement que neuf sont groupés comme sur *la Copie*.

Nous nous permettons de remarquer aussi que Strowski emploie à tort le terme folio pour page. Un folio renferme deux pages : le recto et le verso.

apparent. Or il est arrivé souvent qu'un coup de ciseau a détaché telle ou telle de ces formules, et l'a jetée, c'est-à-dire dépouillée de sa signification d'ensemble ou de sa spécification, sur une page qui offrait encore un blanc vide à occuper! D'ailleurs, les éditeurs ne se sont pas privés des mêmes libertés!

L'album 9202 a eu l'avantage, grâce à la ténacité de la colle, à l'épaisseur du papier, à la solidité de la reliure, de mettre les reliques qui lui étaient confiées à l'abri de la destruction; mais il égare le lecteur. Comme l'effet d'un coup de vent sur des feuilles de papier couvrant une table...

(Z. Tourneur.) (33.)

Sous le rapport de l'ordre où sont rangés les textes, on peut remarquer entre la Copie *et* le Recueil *un mélange d'accords et de désaccords.*

... Il est visible que les opérateurs ont eu le souci de coller, d'abord, sur chaque feuille, les fragments les plus considérables par leur étendue : ce qui amène la dispersion des plus petits, répartis aux places qui restaient libres à côté ou au-dessous des plus grands et convenaient à leur figure et dimension, réduite à coups de ciseaux.

... Les fragments et feuillets conservés dans le Recueil *sont marqués, à gauche, d'une note au crayon portant la lettre P suivie d'un numéro. De P 1 à P 7, cette indication qui rappelle l'écriture de Louis Périer, a été mise sur le fragment lui-même. Pour les autres il est visible qu'elles ont été mises plus tard, mais avant la reliure...*

... Enfin le cahier 39 se termine par trois feuillets en blanc; ce qui laisserait supposer qu'il était primitivement le dernier.

... On pourrait sans doute multiplier les exemples de « tripatouillage » dont ce recueil a été victime; aussi ne saurait-il représenter en aucune façon l'ordre dans lequel ont été trouvés les papiers de Pascal...

Cette fois les experts ont été plus loquaces, s'estimant sans doute sur un terrain solide. Mais ils n'ont pas de chance, exception faite de Tourneur plus avisé, car, chaque fois qu'ils ont voulu étayer une affirmation par un exemple précis, celui-ci, en définitive, n'engage pas la responsabilité de Louis Périer et du colleur.

Il faut envisager toutes les éventualités avant d'affirmer quelque chose : un jour, un document inattendu sort de l'ombre et vient contredire ce que l'on a péniblement imaginé.

Le cas est ici trop flagrant pour que nous ne soyons pas tenté d'insister quelque peu. Quitte à être assez long, avec l'espoir que, sur les prétendues malfaçons relevées dans la confection du *Recueil Original,* les éditeurs éviteront désormais de se répéter les uns les autres sans esprit critique, nous allons reprendre un par un les reproches formulés par Brunschvicg et Strowski et nous verrons qu'il n'en reste, en fin de compte, que fort peu de chose.

1° Au sujet du nombre de tronçons collés sur certaines pages (cf. p. 23-39-79-83-427-63) nous reconnaîtrons volon-

(33) Ed. de Cluny. 2 vol. Paris, 1938; Ed. Vrin. Paris, 1942. Introduction.

tiers que la surface disponible a été utilisée au maximum et qu'aucun souci de mise en page n'est venu effleurer l'esprit de l'opérateur.

Mais laisser entendre que les fragments n'ont aucun rapport de l'un à l'autre et qu'ils proviennent du tronçonnage de nombreuses feuilles, laisser croire que, de ce fait, une quantité de lignes inachevées ou barrées ont été perdues n'est pas conforme à la réalité.

Les six pages, choisies pour les besoins de la cause, présentent cinquante-six fragments; or cinquante se retrouvent groupés comme sur *la Copie.* C'est donc qu'ils se suivaient encore dans les paquets, comme à l'origine (34), et que le colleur les a placés au fur et à mesure qu'ils se présentaient, à quelques exceptions près.

2° Le fragment 370 qui a été barré par Pascal se trouve au verso de textes non barrés. Ce n'est pas une raison pour dire qu'il n'aurait pas été respecté par le colleur si le bout de papier n'avait porté que le texte barré. Les exemples de textes barrés et conservés dans ces conditions ne manquent pas. Remarquons, en outre, que le fragment 370 barré a été enregistré par *la Copie* (p. 353) et par *le MS. Périer* (f° 173 verso).

3° Un bout de papier nous présente au recto le fragment 498 complet et au verso le fragment 905 mutilé. Qui est responsable de cette mutilation? Assurément pas l'abbé Périer puisque dans son MS, à la suite du fragment 905 pris sur l'original il mentionne : « le surplus est déchiré ».

Ces fragments font partie des pensées retranchées sous le n° 10 K, et c'est au moment où a été constituée leur liasse, c'est-à-dire au moment où se faisait *la Copie* (1662-1663) que cette déchirure a été faite. Elle n'a, du reste, en rien entamé le fragment 498 que l'on voulait soustraire aux copistes.

La partie mutilée du fragment 905, disparue en tant qu'original, n'a pas été perdue pour autant, puisque *la Copie* donne ce § 3 (p. 352), mais naturellement sans les § 1 et 2.

4° Il en est exactement de même pour le fragment 504 qui a été collé tel qu'il se présentait à ce moment-là. Le fait que Tourneur ait découvert en 1935, au verso et en haut, le n° 25 Bb, correspondant au numéro d'ordre de cette pensée retranchée, montre que, s'il y a eu coup de ciseaux, ce n'est pas l'œuvre du colleur.

5° Le fragment 668 n'est pas intact. Manque de soins de l'opérateur? Non. *Le MS Périer* reproduit ce texte sous le n° 26 CC et laisse en blanc certains passages. C'est donc qu'ils étaient déjà illisibles avant l'opération de collage.

(34) Ainsi les dix fragments de la page 83 du *Recueil Original* se retrouvent sur *la Copie* entre les pages 5 et 9; les neuf fragments de la page 427 se retrouvent entre les pages 370 et 373, et un fragment n'avait pas été copié.

6° Le fragment 430 (*la conférence préparée pour Port-Royal*) occupe les pages 317 à 326 et la fin se trouve à la page 57. Nous constaterons que sur *la Copie* il en est absolument de même, que ce fragment débute à la page 69 et que la fin est isolée à la page 121. La fin n'était donc pas placée dans la même liasse que le début : le colleur n'y peut rien.

7° Le fragment sur *le Divertissement* se trouve dispersé dans les cahiers 13 et 18. Nous ne serions pas éloigné de penser que cette malfaçon est l'œuvre du relieur, car dans chacun de ces cahiers (et ce sont les seuls dans ce cas) on rencontre un onglet. Il ne serait pas surprenant qu'il y ait eu mélange de feuilles entre ces deux cahiers pour qu'il y ait toujours une face blanche face aux textes.

Si l'on essaye en effet, en intervertissant les feuilles de replacer *le Divertissement* dans sa suite logique on constate que les textes n'ont plus régulièrement de face blanche vis-à-vis d'eux. Il reste cependant qu'un feuillet n'a pas été collé sur sa bonne face.

8° Le fragment 722 (*prophéties de Daniel*) avec d'autres qui l'accompagnent ne se suivent pas logiquement. C'est que le relieur a tout simplement interverti l'ordre des cahiers. Si au lieu de les prendre comme ils sont 25-26-27-28-29 on les remet dans l'ordre 28-26-25-29 (35) on constate que tout se suit parfaitement et que le colleur a fait son travail avec conscience.

Que reste-t-il donc de toute cette avalanche de reproches adressés à l'opérateur et par ricochet à l'abbé Périer? A peu près rien.



Evidemment le bon chanoine Louis Périer n'avait ni les goûts, ni la formation d'un chartiste. Mais il avait, à n'en pas douter, un profond respect pour les reliques laissées par son oncle.

Aussi en faisant composer son album, aidé par sa sœur Marguerite, n'avait-il que la préoccupation d'éviter la perte des petits bouts de papier et des feuilles volantes, qu'il allait confier à d'autres mains.

Voyons donc comment cela a pu se faire.

Lorsque *la Copie*, dont parle la préface de l'*édition de Port-Royal* eut été faite, c'est-à-dire dans le cours de l'année

(35) Le cahier 27 doit être placé ailleurs : vraisemblablement après le cahier 8. Les autres fragments de la liasse *A Port-Royal*, dont font partie les textes du cahier 27, se retrouvent dans les cahiers 4 et 7. — Cette liasse *A Port-Royal* n'est sans doute pas autre chose qu'un dossier que Pascal avait constitué en vue de sa conférence de 1658 dont Filleau de la Chaise nous a donné un résumé.

1663, et qu'elle eut ainsi enregistré l'état originel des papiers laissés par Pascal, les originaux furent repris par Gilberte Périer et conservés dans la bibliothèque du château de Bienassis, proche de Clermont.

A la mort de Gilberte (1687) les documents passèrent sous la garde de Louis Périer et continuèrent à moisir (on constate des traces de moisissure sur quelques feuillets) au fond de tiroirs plus ou moins humides.

Ils n'en furent extraits que lorsque Louis Périer décida de faire composer son manuscrit et *le Recueil Original* qu'il destinait à Saint-Germain-des-Prés, c'est-à-dire au cours de l'hiver 1710-1711.

Quel était alors leur état de classement? Certainement pas exactement celui dans lequel on les avait trouvés en août 1662.

D'abord ceux qui les ont copiés (après déchiffrement) ne les ont pas restitués dans le même ordre. Ensuite on peut bien penser qu'au cours des cinquante ans qui ont suivi, si l'on a extrait de tel ou tel paquet ou de telle ou telle liasse un certain nombre de bouts de papier ou de feuillets, on ne s'est pas donné la peine de les replacer exactement à leur place.

Louis Périer les a donc remis à son colleur dans l'état où il les sortait des tiroirs de la bibliothèque (36).

Il en résulte que lorsque le colleur tombait sur une liasse ou sur un paquet resté dans son état originel, *le Recueil Original* rassemble les fragments comme *la Copie.*

On le constate très fréquemment lorsqu'on compare les classements du *Recueil Original* et de *la Copie*, et ainsi se trouve confirmée l'existence des liasses dont parle Etienne Périer.

Assurément tout cela n'est pas d'une précision mathématique et l'on a bien l'impression que le colleur choisit d'abord dans les liasses les textes les plus longs et qu'il place ensuite les petits fragments aux emplacements libres.

Quelques exemples le montrent. Ainsi la liasse de *la fausseté des autres religions* étale sur les cahiers 27-28 et 31; celle des *fondements de la religion* sur les cahiers 4-5 et 6; celle de *la loi figurative* sur les cahiers 2-3-4-5 et 21; celle des *preuves de J.-C.* sur les cahiers 5-6-7 et 40.

On constate aussi que certains paquets de manuscrits se

(36) S'il avait eu l'intention de les classer, il les aurait sans doute remis dans l'ordre suivi par *la Copie.* Les références P 1 à P 7, que Tourneur a signalées en les attribuant à Louis Périer, montrent qu'il considérait le classement de *la Copie* comme classement de base, puisqu'il avait commencé à référencer les textes par rapport à elle.

Si les références P 1 à P 7 (voir sur le *Recueil* aux pages 79-81-83) sont de Louis Périer, cela confirmerait que la confection de l'album est son œuvre : les références se retrouvent, en effet, soit sur les fragments eux-mêmes, soit à côté sur les feuilles de l'album.

Ce commencement de travail qui porte sur le cahier 4 permet de penser qu'il était en réalité le premier cahier.

sont retrouvés, à cinquante ans d'intervalle, tels qu'ils étaient à l'origine. Ainsi les fragments enregistrés sur *la Copie* de la page 325 à la page 346 (73 fragments) se retrouvent dans les cahiers 11-12-13; les fragments qui vont de la page 365 à la page 384 (88 fragments) se retrouvent dans les cahiers 34-35-36.

Enfin un classement remarquable est celui des pensées retranchées, rassemblées, à l'exclusion de tout autre fragment, dans les cahiers 9 et 10; mais là nous ne pouvons faire de comparaison avec *la Copie* puisqu'elles n'y figurent pas.

Mais lorsqu'on procède à des comparaisons entre les classements de *la Copie* et du *Recueil Original* il ne faut pas oublier en outre que l'ordre des cahiers n'est certainement pas celui qu'il avait à l'origine. Y avait-il même un ordre prévu pour les cahiers? Les blancs laissés par Louis Périer dans son certificat de dépôt semblent indiquer qu'il n'était pas arrêté.

Tout ce que l'on peut constater c'est que des groupes de cahiers se suivant existent; il en est ainsi pour : 4.5.6.7.8 — 9.10.12 — 15.15b.16.17 — 28.26.25.29 — 34.35.36 — 37.38.39.

Le cahier 1 n'est vraisemblablement pas le véritable premier et le cahier 39 est le dernier (37).

III

ESSAI DE CLASSEMENT.

Dans son *Rapport à l'Académie,* V. Cousin écrit (38) :

Nous entendons par les Pensées *de Pascal, les fragments de l'ouvrage auquel il consacra les dernières années de sa vie. Si ce principe est incontestable, il nous fournit deux règles à peu près infaillibles :*

1° *Comme les* Pensées *de Pascal, mises toutes ensemble par lui-même, ont été fidèlement recueillies par sa famille dans le manuscrit in-folio déposé par M. l'abbé Périer à Saint-Germain-des-Prés, et qui est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Paris, il s'ensuit que toutes les pensées qui se trouvent dans ce manuscrit autographe sont certainement des pensées authentiques de Pascal;*

2° *Réciproquement, toute pensée qui ne se trouve pas dans ce manuscrit est par cela même suspecte et ne doit être considérée comme authentique qu'après un sérieux examen. Il est possible qu'elle soit de Pascal, mais il est possible qu'elle n'ait pas été destinée par lui à faire partie de son grand ouvrage. Dans ce cas elle doit être encore religieusement conservée, mais mise à part pour avoir sa valeur propre, et non pas perdue au milieu des fragments déjà si mal liés d'un ouvrage tout différent.*

(37) L'ordre des cahiers semble avoir été à l'origine le suivant : **4. 5. 6. 7. 8. 1. 2. 3. 30. 27. 40. 9. 10. 12. 13. 11. 14. 15. 15 *b*. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 28. 26. 25. 29. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39.**

(38) Cf. *Des Pensées...* pp. 23-24. — Lorsque V. Cousin parle des dernières années de la vie de Pascal († 19 août 1662), entend-il les quatre ou les six dernières années? Car il est incontestable qu'au moins la moitié, sinon les trois quarts des *Pensées* ont été rédigées avant janvier 1659.

Ces règles ne sont pas aussi infaillibles que Cousin veut bien le dire, car il se trompe en laissant entendre que tous les textes contenus dans *le Recueil Original* étaient destinés au grand ouvrage de Pascal (39). La documentation que nous avons donnée sur les conditions dans lesquelles d'abord *la Copie* (en 1662-1663) et ensuite *le Recueil Original* (1711) ont été faits, montre que les choses ne sont pas aussi simples.

Quoi qu'il en soit les éditeurs sont maintenant d'accord pour mettre sous le titre de *Pensées* tous les textes qui nous sont parvenus par *le Recueil Original* (MS. 9202), les deux *Copies* (MSS. 9203-12449), *le MS Périer*, les trois *Recueils manuscrits Guerrier* (MSS. 12988-13913-15281), que ces notes prises par Pascal l'aient été :

> *soit pour composer l'*Apologie, *soit pour défendre le jansénisme et Port-Royal contre leurs ennemis, soit pour conserver à son propre usage les réflexions personnelles que lui avaient inspirées ses lectures, ses conversations, ou les divers événements de sa vie* (40).

Mais comment les présenter, aussi bien les fragments destinés à *l'Apologie* que les autres? Il faut de toute évidence les séparer et aussitôt les difficultés commencent.

Sans doute des éditeurs comme Michaut et Tourneur ont supprimé d'une manière élégante ces difficultés, l'un en suivant l'ordre du *Recueil Original*, l'autre en suivant celui de *la Copie*.

Mais ces solutions ne nous paraissent pas satisfaisantes. Ainsi que nous l'avons vu, *le Recueil Original* ne donne pas les fragments de Pascal dans leur confusion originale, mais tels qu'ils étaient cinquante ans après sa mort. Quant à *la Copie* si, dans sa première partie, elle présente des chapitres (liasses) selon un classement fait par Pascal, dans sa seconde partie elle donne une quantité plus importante de textes non classés, que le copiste aurait pu nous présenter tout autrement; il n'y a, par conséquent, aucune obligation majeure à suivre servilement le désordre de cette seconde partie.

Compte tenu de tout ce que nous avons pu observer en examinant les origines des sources manuscrites (et certains fragments pris en eux-mêmes), nous allons donc essayer d'établir un classement aussi impersonnel que possible.



Nous commencerons par les fragments que l'on peut se permettre de rattacher à *l'Apologie*.

L'ossature du classement nous la prendrons dans la pre-

(39) V. Cousin confond *le Recueil Original* avec *la Copie* lorsqu'il affirme : « L'édition de 1669 a été faite sur le manuscrit autographe. » (Rapport... p. 15.)
(40) G. Michaut. *Pensées*. Fribourg, 1896, p. LXXV.

mière partie de *la Copie* (jusqu'à la page 188), où figurent vingt-six chapitres ou dossiers commencés par Pascal : tous les fragments qu'ils rassemblent ont été rédigés en vue de l'*Apologie*, à deux ou trois exceptions près. Nous respecterons l'ordre de ces chapitres, tel que le copiste l'a consigné, tout en sachant que l'auteur ne l'avait certainement pas indiqué.

Nous rechercherons ensuite, dans la seconde partie de *la Copie* et dans les autres sources, les fragments que l'on peut incorporer dans ces divers chapitres. Il est évident que pour tel ou tel fragment on pourra hésiter sur le choix du chapitre qui lui convient le mieux : mais ce ne seront là que des cas exceptionnels.

Ce premier tri une fois réalisé, nous remarquerons qu'il reste des fragments qui ont été visiblement rédigés en vue de l'introduction. D'autres, comme l'*argument du pari*, dont la conclusion nous fait connaître les dispositions qu'il faut avoir pour aborder dans les meilleures conditions l'étude de la religion, ont leur place tout indiquée « au seuil de l'*Apologie* » (41), ou plus exactement au seuil de la partie apologétique.

Ensuite un nombre imposant de notes montre que Pascal avait réfléchi aux meilleurs procédés de logique et de rhétorique, propres à persuader (42). Les réservait-il pour sa préface? C'est fort possible et ce n'aurait pas été la première fois qu'un apologiste aurait consacré sa « leçon d'ouverture » à des problèmes de dialectique (43).

De nombreux fragments enfin traitent de la question du miracle. Beaucoup d'éditeurs les dissocient très nettement de l'*Apologie*, mais nous estimons qu'ils ont tort.

Cette question du miracle constituait, selon Gilberte Périer (44), la clef de voûte de l'ouvrage projeté par son frère.

(41) Pour les textes qui touchent à l'argument du pari, L. Brunschvicg conjecture leur place « en marge ou au seuil de *l'Apologie.* » (*Descartes et Pascal, lecteurs de Montaigne*. 12. Ed. de la Baconnière, Neuchâtel, 1945, p. 171).

F. Strowski écrit de son côté : « Bon tout au plus à servir de préface ou de préparation, l'argument du pari... » (*Pascal et son temps*. T. III, p. 281).

(42) Dans la préface de l'*Edition de Port-Royal*, Etienne Périer rapportant ce que Pascal avait révélé de son dessein « à plusieurs personnes très considérables de ses amis », commence ainsi : « Après qu'il eût fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes et qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer... »

(43) Cf. M. Souriau, *Pensées catholiques de Pascal*, Spes, Paris, 1935, p. 119.

(44) Voici comment l'abbé Besoigne rapporte dans *l'Histoire de l'abbaye de Port-Royal* (T. IV, p. 469), ce que disait Gilberte Périer :

« S'il y a des miracles, il y a donc quelque chose au-dessus de ce que nous appelons nature. La conséquence est de bon sens : il n'y a qu'à s'assurer de la certitude de la vérité des miracles. Or il y a des règles pour cela... j'ajoute seulement, ce qu'il est important de rapporter ici,

Le chapitre des *Fondements de la religion* semble, du reste, tout indiqué pour l'accueillir. Ne lit-on pas dans certains fragments ces indications très nettes :

Fondement de la religion. C'est les miracles... (Mi. 510. § 4.)
(les miracles) ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondement... (Mi. 508. § 2.)

Cependant, si l'on en croit dom Clémencet, beaucoup de ces notes ont été jetées sur le papier en vue d' « un petit écrit sur le miracle opéré sur Mlle Périer », écrit malheureusement perdu.

Il y a donc une discrimination à faire dans le dossier que Pascal avait certainement commencé à constituer sur la question des miracles; de nombreux textes qui se suivent sur *la Copie* et *le Recueil Original* nous l'indiquent.

A notre avis, il faut de préférence rattacher à l'*Apologie* les fragments dont la rédaction est postérieure à janvier 1659. L'absence d'allusions polémiques doit faciliter leur identification. Cela ne veut pas dire toutefois que nous estimons que Pascal n'aurait pas utilisé pour son ouvrage les fragments rédigés antérieurement, mais il en aurait certainement exclu tout ce qui aurait pu diviser les catholiques (45).

Les textes rattachés à l'Apologie se présenteront donc ainsi :

Dialectique (*Art de persuader*).
Introduction.
1° *Ordre.*
2° *Vanité* (46).

que toutes les différentes réflexions que mon frère fit sur les miracles lui donnèrent beaucoup de nouvelles lumières sur la religion. Comme toutes les vérités sont tirées les unes des autres, c'était assez qu'il fût appliqué à une, les autres lui venaient comme en foule... »

(45) Voici à ce sujet le témoignage du Père Beurrier qui assista Pascal au cours de sa dernière maladie et à son lit de mort (juillet-août 1662) :

« (Il) me dit qu'il gémissait avec douleur de voir cette division entre les fidèles qui s'échauffaient si fort dans leurs disputes, soit de vive voix, soit par écrit, qu'ils se décriaient mutuellement avec tant de chaleur que cela préjudiciait à l'union et à la charité qui les devait porter plutôt à joindre leurs armes spirituelles contre les véritables infidèles et hérétiques, que de se battre ainsi les uns les autres... » (E. Jovy, *Pascal inédit*. T. II, p. 490.)

(46) On retrouve sur le *Recueil Original* quelques titres qui sont de la main de Pascal : p. 15. *Figures particulières;* p. 21. *Misère de l'homme;* p. 79. *Vanité de l'homme...* etc. Ces titres devaient figurer sur des feuilles enveloppant les liasses. — D'autres titres au crayon rouge ne sont pas de la main de Pascal : p. 467. *Fausseté des autres religions;* p. 483. *Connaissance de Dieu;* p. 491. *Preuves de Moïse...* etc.

L'ordre des chapitres (liasses) donné par le copiste ne préjuge en rien de l'ordre qu'aurait suivi Pascal. A notre avis, nous avons seulement là un état des dossiers qu'il avait commencé à constituer, avant janvier 1659, en vue de *l'Apologie;* à partir de cette date, son état de santé ne lui a pas permis de poursuivre un classement plus approfondi. C'est sans doute pour cela que nous trouvons dans la seconde partie de *la Copie* tant de textes non classés.

Il est remarquable de constater que parmi les fragments classés dont on peut fixer la date de rédaction, aucun n'est postérieur à fin 1658, tandis que parmi les non classés il en est de 1659 et 1660.

3° *Misère.*
4° *Ennui.*
5° *Raison des effets.*
6° *Grandeur.*
7° *Contrariétés.*
8° *Divertissements.*
9° *Philosophes.*
10° *Le souverain Bien.*
11° *A Port-Royal.*

Argument du pari.

12° *Soumission et usage de la raison.*
13° *Excellence de cette manière de prouver Dieu.*
14° *Transition de la connaissance de l'homme à Dieu.*
15° *Fausseté des autres religions.*
16° *Religion aimable.*
17° *Fondements de la religion et réponse aux objections.*
18° *Loi figurative.*
19° *Rabbinage.*
20° *Perpétuité.*
21° *Preuves de Moïse.*
22° *Preuves de Jésus-Christ.*
23° *Prophéties.*
24° *Figures particulières.*
25° *Morale chrétienne.*
26° *Conclusion.*



Les fragments étrangers (47) à l'*Apologie* pourront, eux, être classés en autant de chapitres qu'il aura été possible de déterminer leur destination. Nous aurons ainsi des notes pour :

— Les Provinciales, *les* écrits, *les* factums, *la* lettre d'un avocat, *le* projet de mandement...
— Les écrits sur la grâce.
— Une préface d'un traité de géométrie.
— Les trois discours sur la condition des Grands.
— L'écrit sur le miracle *opéré sur Mlle Périer.*

Il y en a ensuite qui intéressent :

— L'Eglise et le pape.
— Les casuistes et les jésuites.

Ce sont vraisemblablement des notes — non utilisées — en vue d'alimenter les polémiques qui ont suivi *les Provinciales.*

(47) J. Calvet, dans ses *Notes sur les Pensées de Pascal à propos de l'édition de M. Brunschvicg* (Bulletin de littérature ecclésiastique publié par l'Institut catholique de Toulouse, Paris, Lecoffre, 1905, p. 174), remarque :

« Une des causes de la difficulté qu'on éprouve à expliquer *les Pensées* de Pascal, c'est qu'on les aborde avec cette idée qu'elles constituent une apologie de la religion chrétienne. Ce ne sont, en réalité, que des notes prises pendant plusieurs années par un homme qui avait cette apologie pour but, mais qui ne s'était pas interdit de réfléchir sur d'autres sujets, ni d'écrire ses réflexions...

« De plus, il faut considérer *les Pensées* en quelque sorte comme des fragments d'autobiographie... »

Il reste enfin quelques fragments que l'on peut réunir comme :

— notes personnelles (*méditations, résolutions, actions de grâces, brouillons de lettres...*).
— notes diverses *(réflexions sur des lectures, des événements, sur les contradictions apparentes...).*



Nous n'avons encore rien dit de la numérotation des fragments qui a cependant une certaine importance, car il peut être intéressant de connaître immédiatement d'après son chiffre la source manuscrite qui nous a conservé tel ou tel texte.

Seule la numérotation de l'édition Michaut le permet, car elle suit rigoureusement l'ordre présenté par *le Recueil Original,* tandis qu'à partir du n° 882 elle donne les fragments qui nous sont connus par d'autres sources.

Cette numérotation a en outre l'avantage de conserver un caractère impersonnel, de n'être pas sujette à des modifications et de permettre de faire facilement, sans transposition, toutes les comparaisons utiles entre *la Copie* et *le Recueil Original.*



C'est assurément un cas unique dans les annales de l'histoire littéraire, que celui des conditions dans lesquelles se sont faites les diverses éditions des *Pensées.* Il n'y a pas beaucoup d'auteurs avec lesquels on ait pris successivement autant de libertés (48).

Port-Royal, en faisant un choix dans les papiers laissés par Pascal, a réussi du premier coup à présenter un chef-d'œuvre, dont l'armature n'a pas été modifiée de 1670 à 1779.

Ensuite l'abbé Bossut change le classement initial et son édition, complétée par Havet qui utilise les travaux de Faugère, demeure indiscutée jusqu'en 1897. A partir de cette

(48) Nous n'irons cependant pas jusqu'à dire, comme E. Jovy (*Pascal inédit*, t. II, pp. 217 et suiv.), que l'entourage de Pascal a fait disparaître certains écrits qui ne lui plaisaient pas. Nous croyons que les originaux *non copiés* qui ont disparu ont dû être peu nombreux, les écrits mathématiques mis à part.

On peut signaler à ce sujet qu'un in-folio dans lequel le Père Pierre Guerrier avait copié « plusieurs écrits sur les matières de la grâce, quelques lettres de piété et plusieurs écrits de mathématiques imparfaits », a dû être détruit, avec beaucoup d'originaux, en 1792, au cours du pillage de l'Oratoire de Clermont.

Le même sort a failli être réservé au *Recueil Original* et à *la Copie*, lors de l'incendie de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés du 19 août 1794 ; c'est dom Poirier qui les sauva, avec beaucoup d'autres manuscrits, au péril de sa vie et de sa liberté.

date l'édition Brunschvicg conquiert progressivement la place qu'elle occupe aujourd'hui.

Et nous passons sous silence les quelques dizaines de réalisations qui se sont succédé dans le sillage des « trois grands » depuis 1776 et qui naturellement sont toutes différentes les unes des autres.

Il est curieux de constater qu'aucun de ces éditeurs, parmi ceux qui ont eu la possibilité de consulter *le Recueil Original* et *la Copie* (à part Michaut et Tourneur), ne se soient souciés de respecter les indications données par ces sources manuscrites sur l'état dans lequel se trouvaient les papiers de Pascal, à sa mort.

Nous avons simplement essayé de montrer qu'ils ont eu tort de les négliger et qu'il serait souhaitable que l'on en tînt compte désormais.

LES DÉBUTS DE JEAN MORÉAS

par ALEXANDRE EMBIRICOS

Jean Papadiamantopoulos naquit à Athènes (1) en 1856 d'une des meilleures familles du pays. Son grand-père paternel, qui comptait parmi les principaux notables du Péloponèse à l'époque de la domination ottomane, fut un de ceux qui donnèrent le signal de la rébellion contre le Sultan, en hissant, avec l'évêque Germanos, la bannière de l'indépendance au monastère de Sainte Lavra. La lutte contre les Turcs battant son plein, il traversa, malgré son grand âge, la flotte du Capitan Pacha et vint mourir héroïquement dans Missolonghi assiégé. Son aïeul maternel d'autre part, l'amiral Tombazis, était de ces valeureux marins qui terrorisèrent sur leurs petits voiliers les vaisseaux à trois ponts de l'Armada ottomane, et ses hauts faits furent célébrés par la Muse populaire. Des deux côtés donc le poète descendait de familles possédant des traditions d'héroïsme encore récentes, ayant l'habitude du commandement, fières du rôle qu'elles avaient joué dans la libération du pays, et qui, dans le nouveau royaume, obtinrent d'emblée des situations en vue, constituant ainsi une sorte d'aristocratie.

Moréas, par conséquent, qui avait dans ses veines du sang de guerriers et de chefs, n'était ni un décadent ni un pâle esthète mais un aventurier hardi, plein de ressort comme ses ancêtres, et qui garda toute sa vie la fierté ombrageuse et l'allure indépendante et virile des Pallikares. Même au physique ses moustaches noires et touffues, ses épais sourcils, sa prestance martiale lui donnaient une allure d'officier, chose dont il s'amusait fort, prétendant que c'était elle qui le

(1) Il ne faut pas perdre de vue que, né et éduqué dans la capitale hellénique, le poète tire ses origines du péloponèse, ou Morée, ainsi que l'indique son pseudonyme de Moréas. La population de cette presqu'île est, avec celle de la Crète, la plus madrée, la plus remuante, la plus batailleuse de Grèce, contrairement aux insulaires de l'Egée, doux et pacifiques, et aux Grecs du nord, d'une intelligence plus sérieuse mais moins alerte. Cette chaleur du sang, cette vivacité de l'esprit, qu'il tenait du berceau de sa famille, ne se sont jamais démenties chez notre écrivain.

protégeait dans ses promenades nocturnes, parmi les quartiers mal famés de Paris, des mauvais coups des apaches.

L'Athènes de la prime jeunesse de Moréas était bien différente de celle que nous connaissons actuellement. La cité de Minerve, vers le milieu du siècle dernier, se présentait sous l'aspect d'une petite ville pleine de charme provincial, bâtie de villas à deux étages dont le fronton triangulaire, se dressant parmi les jardins de cyprès et de palmiers, semblait comme une modeste réplique de celui du Parthénon. Enserrée entre les contreforts âpres et pierreux du Lycabette, qui n'avait pas encore été reboisé, et l'Acropole, qui conservait toujours son haut donjon rouge de l'époque franque et ses murailles crénelées, démolis plus tard pour dégager les édifices antiques, sa vie se déroulait autour de ses deux grandes artères, la rue d'Eole et la rue du Stade, bordées de poivriers et aboutissant aux places Omonia et Syntagma, centres débordants d'activité aujourd'hui et marquant alors les limites de la capitale. De cette Athènes que la nature harmonieuse et éclatante de l'Attique pénètre de toutes parts et qui — encore plus à cette époque — ne pouvait se concevoir sans son contexte de monts dénudés et dorés de soleil, et le sourire argenté du golf Saronique à l'horizon, Moréas a conservé, dans les grisailles d'Occident, un souvenir qui semble encore vif dans les *Syrtes*, pour s'estomper plus tard et qui réapparaîtra, ennobli et épuré, paré de grave méditation, dans les *Stances*. De ce souvenir qui hantera ses rêves, et qu'il mêlera complaisamment à la vision, si chère pour lui, des marronniers du boulevard parisien, Moréas tirera quelques-uns de ses accents les plus vrais, telle cette réminiscence athénienne, dans les *Syrtes*, qui possède déjà une netteté lumineuse, une pureté de contour qui préfigure l'allure classique des *Stances* :

Là-bas, où, sous les ciels attiques
Les crépuscules radieux
Teignent d'améthyste les Dieux
Sculptés aux frises des portiques;

Où, dans le feuillage argenté
Des peupliers aux torses maigres,
Crépitent les cigales aigres
Ivres des coupes de l'Eté;

Là-bas, où d'or fin sont les sables
Et d'azur rythmique les mers,
Où pendent les citrons amers
Dans les bosquets impérissables...

En ces temps à Athènes, — avant la révolution populariste qui vivifia la littérature néo-grecque — la mode poétique était au romantisme larmoyant, et tout étudiant épris se sentait

des accointances avec les Muses. La formation puriste du jeune Jean, le goût de l'époque pour la *catharévoussa*, à l'élégance froide et guindée, de même que son « archéolatrie », expliquent beaucoup de choses dans l'évolution ultérieure du poète devenu écrivain français, et surtout sa passion des archaïsmes et la manière qu'il conserva longtemps « de traiter le français comme une langue morte ». Sa forte culture française, son éducation intellectuelle soignée et les habitudes de chef qu'il avait contractées parmi ses condisciples, sa propension à régenter, à dominer, tant par la séduction que par l'autorité, rôle pour lequel il semblait né, apparaissent dès ses années adolescentes, alors que, d'autre part, son premier recueil grec, *Tourterelles et Vipères* (avec cinq pièces en français), publié à Athènes en 1878, trahit son engouement pour Baudelaire et — déjà — pour Verlaine.



Cependant, le père de Moréas, procureur à la Cour de Cassation, tout en tolérant d'un œil indulgent ce goût pour la poésie, destinait son fils à la magistrature. Il ne se doutait guère de la passion dévorante de gloire littéraire que cachait ce qu'il prenait pour des jeux inoffensifs avec les Muses. Jean est donc envoyé en Allemagne pour y étudier le droit. Il en profite pour vagabonder à travers l'Europe et donner libre carrière à son penchant pour la dissipation et les plaisirs qui était très prononcé chez lui et qu'il ne parvint à surmonter que par un tenace effort de volonté. Certains vers du poète portent le reflet de cette lutte :

...Viens par ici : voici les fériques décors,
Dans du Sèvres les mets exquis dont tu te sèvres,
Les coupes de Samos pour y tremper tes lèvres
Et les divans profonds pour reposer ton corps.

Viens par ici : voici l'ardente érubescence
Des cheveux roux piqués de fleurs et de béryls,
Les étangs des yeux pers, et les roses avrils
Des croupes, et les lis des seins frottés d'essence.

Viens humer le fumet — et mordre à pleines dents
A la banalité suave de la vie,
Et dormir le sommeil de la bête assouvie
Dédaigneux des splendeurs des songes transcendants (2).

Son court séjour en Allemagne, où ce méridional entra en contact avec le Nord, semble avoir fait quelque impression sur sa sensibilité, impression dont l'influence est visible dans les *Syrtes* et les *Cantilènes*. La disposition romanesque qu'il

(2) *Les Syrtes : Sensualité.*

avait cultivée pendant ses années d'adolescence athénienne rencontra, sur les bords du Rhin, un romantisme plus authentique. Néanmoins, la veine romantique de notre auteur — car un romantisme extérieur et superficiel doubla longtemps le classicisme foncier de ce tempérament — conserva son caractère essentiellement méditerranéen, témoin ce goût de la bigarrure pittoresque et de la couleur locale qui se fait jour dans *Agha Veli, la Vieille de Berkeley* et *le Ruffian* des *Cantilènes* et qui l'apparente au chantre des *Orientales;* de même, la sentimentalité nostalgique et triste des premiers recueils du poète et son inclination à la mélancolie dérivent du « mal du siècle » de la génération de 1830. Mais l'abdication de la raison devant les puissances instinctives et irrationnelles, l'idéalisme mystique, l'exaltante communion avec les forces de la nature, qui sont le lot du romantisme nordique, demeureront toujours étrangers à celui de Moréas.

Papadiamantopoulos, à l'ombre des vieilles cités rhénanes, pratiqua, plutôt que le droit civil, Heine, Schopenhauer, et surtout Gœthe et Nietzsche qui resteront pour lui des maîtres auxquels sa pensée de référera souvent.

Cependant, notre étudiant ne pouvait se décider à se partager entre une science, pour laquelle il n'avait aucun goût, et la poésie qui seule, à ses yeux, rendait la vie digne d'être vécue. Aussi abandonna-t-il bientôt ses *Pandectes* et son *alma mater* germanique pour venir s'installer en ce Paris vers lequel il se sentait irrésistiblement attiré. Il était fermement résolu à s'y consacrer au métier de poète, car il s'était juré, dès son jeune âge, « de chanter sur une lyre française ». La façon brusque et hardie dont il brava l'autorité paternelle, brisa net avec les servitudes sociales de sa classe et rompit tous les ponts derrière lui nous en dit long sur l'indépendance de son caractère, son courage moral et la force avec laquelle la vocation poétique se faisait sentir chez lui.



Quel était donc le Paris littéraire de 1882, date de l'installation définitive de l'écrivain en cette ville? Les lettres françaises traversaient à ce moment-là une incomparable période de gestation et de fermentation, à travers laquelle, — en réaction contre les effusions déclamatoires du romantisme, le matérialisme de l'école naturaliste et le verbalisme sonore, mais creux, des successeurs du grand Leconte de Lisle, — une esthétique nouvelle luttait pour prendre place au soleil. Les doctrines et les procédés d'art qui avaient cours jusque-là paraissent désormais insuffisants; on se désaffectionne des poètes dont l'œuvre et l'enseignement faisaient encore loi

quelques années auparavant. On s'éprend de maîtres jusqu'alors méconnus et dont l'inspiration apparaît neuve, révolutionnaire ou d'une excentricité séduisante. « Les idées de Baudelaire et, grâce à lui, de Wagner, celles aussi de Verlaine, de Mallarmé, de Villiers de l'Isle-Adam, constate M. Niklaus dans son essai sur Moréas (3), commençaient à porter leurs fruits et à se répandre parmi les lettrés sinon encore dans le gros public ».

En 1882, Verlaine, Mallarmé et Rimbaud avaient publié la majeure partie de leur œuvre; ils allaient devenir, avec Villiers de l'Isle-Adam, les maîtres de ce mouvement, qui en était alors à ses prémices, et qui devait, plus tard, être connu sous le nom de *symbolisme*. Dominant les influences conjuguées de ces quatre auteurs, le prestige de Baudelaire resplendissait à l'horizon; Baudelaire, précurseur et source primitive du symbolisme. Enfin en 1883 paraissait le fameux *A rebours* de Huysmans, dont le héros, des Esseintes, exerce une influence considérable sur l'esprit de cette jeune génération issue de la défaite de 1870, « génération d'impulsifs, de sensitifs, d'impressionnistes tout en nerfs aigus, vibrants » (4). Des Esseintes, le blasé, le raffiné, le prospecteur de sensations rares et inédites, était le modèle de l'époque, et toute une jeunesse essayait de se mettre à cet idéal humain. Avoir l'illusion d'être l'expression suprême d'une culture qui commence à prendre les teintes magnifiques de l'automne, qui connaît les blétissements violacés, les marbrures suspectes des fruits trop mûrs, c'était la chimère grisante dont se bercèrent un moment ceux qui, en réalité, étaient la manifestation d'un mouvement de renouvellement et de vie.

Enfin, brochant sur le tout, des influences étrangères nouvelles se faisaient sentir et orientaient la poésie vers des voies inédites. C'était, outre Wagner que nous avons déjà nommé et Edgar Poe, le pessimisme de Schopenhauer et le dynamisme nietzschéen. Les préraphaélites anglais, — qui fourniront avec Gustave Moreau une nouvelle imagerie au symbolisme, — sont mis à la mode par Emile Blémont. Simultanément, divers écrivains, tels Léon Cladel, inaugurent le style « artiste » impressionniste et tourmenté, épris de néologismes, d'archaïsmes et de tropes téméraires, poursuivant la sensation et la surprise au détriment de la logique et de la clarté, écriture qu'adopta une jeunesse avide de se créer un moyen d'expression nouveau. Cependant, le vers libre n'avait pas encore été inventé et les poètes respectaient scrupuleusement, sauf Verlaine qui en usa plus souplement, la prosodie tradi-

(3) R. Niklaus : *Jean Moréas, poète lyrique* (Les Presses Universitaires de France, Paris).

(4) Ernest Raynaud : *La mêlée symboliste* (La Renaissance du Livre, Paris).

tionnelle la plus stricte. Notons d'ailleurs que les maîtres du mouvement, ceux dont la génération montante se réclamait, étaient sortis du Parnasse et avaient hérité de cette école le goût du métier probe et scrupuleux, Aussi les premiers « décadents » font-ils figure de Parnassiens dissidents, ouverts au rêve, abandonnant le pittoresque historique, la description paysagiste et surtout la fameuse objectivité parnassienne pour un subjectivisme avide d'explorer les mystères de la sensation, pour la poursuite de l'étrange, de l'insolite, de la correspondance subtile, de l'analogie révélatrice. Le symbolisme, qui cristallisera plus nettement ces tendances encore incertaines, se proposera, en définitive, de « suggérer des impressions par la musique des mots et la transparence des symboles ».

Pour caractériser brièvement cette époque, disons qu'elle fut idéaliste dans son esprit général, mais anarchiste dans le détail de ses aspirations et dans l'essai de réalisation des formules qu'elle lançait. Pêle-mêle d'influences et d'orientations, chaos gros de promesses, d'où émerge le désir de faire du neuf, et surtout de balayer toutes les conventions, les préjugés, les entraves qui empêchaient les réalités les plus intimes, les plus fuyantes, les plus difficilement saisissables de l'être de trouver leur expression adéquate dans un langage assoupli et libéré.

Le tableau ne serait pas complet si nous ne parlions de l'humeur batailleuse de cette jeunesse, ardemment convaincue de son bon droit, irritée de l'incompréhension gouailleuse du public et des excommunications de la littérature officielle et ne dédaignant pas les avantages publicitaires du tapage. Aussi les « décadents » prenaient-ils violemment à partie leurs adversaires. Leurs attaques étaient sans aménité et leurs invectives forcenées. Baudelaire leur avait d'ailleurs, comme le constate E. Raynaud, insufflé ses préjugés 1830, sa « haine du bourgeois ». Ils prenaient un malin plaisir à scandaliser ce bourgeois par leurs outrances, à le berner, à le mystifier. Enfin, pour bien comprendre combien ces disputes littéraires passionnaient les esprits, il faut se replacer dans cette atmosphère 1880 où la vie semblait stable, la société assurée. Les angoisses pressantes qui nous absorbent aujourd'hui n'enténébraient pas l'horizon et laissaient au public la quiétude d'âme qui lui permettait de reporter son attention sur des conflits plus désintéressés.

Ainsi, agitation, effervescence, désaffection à l'égard des anciennes idoles et des évangiles désuets, révolte contre tout ce qui est classé, codifié, pêle-mêle d'influences étrangères, remise en honneur d'écrivains inconnus ou négligés, prémices d'une sensibilité nouvelle, gestation confuse d'un art inédit et d'un langage neuf — d'où devait sortir le symbolisme —, anarchie complète où flottait l'inspiration des poètes déso-

rientés par tant de nouveautés, — en même temps qu'une aspiration vers plus d'idéal soulevait une élite désireuse de sortir de la platitude d'une civilisation matérielle, — tel était le climat intellectuel et moral dans lequel le jeune Moréas, issu d'un milieu encore patriarcal à plusieurs égards, apporte son sang bouillant de Péloponésien, son hérédité fière et rude, le rayonnement de sa personnalité affirmative, son verbe péremptoire, fruit de convictions arrêtées et vigoureuses et son outrecuidance un peu naïve — qui n'excluait pas d'ailleurs, ainsi que d'indéfectibles amitiés et maint témoignage nous le prouvent, la bonté et la délicatesse.



Il apporte surtout, dans un milieu qui, sous l'influx de tant de courants sensationnels, semblait pris de griserie et de vertige et qui avait, du moins momentanément, perdu la notion, cependant si française, de juste mesure, sa santé native et sa mentalité équilibrée, puisque, dès sa prime jeunesse, la leçon du Parthénon s'était ineffaçablement imprimée dans son âme sensible.

Comme nous l'avons dit, Moréas était né classique. Le fond de son tempérament fut toujours à base de mesure et de raison; son évolution est là pour nous le prouver. Il n'est que d'élaguer son inspiration de toutes les floraisons adventices greffées sur elle par l'attrait de la nouveauté et l'imitation, pour se rendre compte que l'idéal d'art qu'il porte en lui à ses débuts, et auquel il revient, riche d'expérience et de sagesse, à sa maturité, est classique. Quelle allait donc être la réaction de ce tempérament, épris de fini et de proportions, devant cette invasion du désordre, cette ouverture de toutes les écluses de l'inconscient, cette randonnée de l'inspiration à travers les régions les plus vagues et les plus indéfinies de l'être? Le jeune auteur à cette période de sa carrière était, avant tout, désireux de percer, de se faire admettre. D'un coup d'œil, — car il était prodigieusement intelligent — il jugea son monde et comprit par où il devait le prendre. Il fallait lui en imposer. Condition préalable : se mettre à la page et notre poète y arriva par son adaptation immédiate au climat poétique de l'époque. Il se rendit compte qu'il devait faire litière de certains préjugés, de certaines habitudes. Sa malléabilité de Grec, son pouvoir d'assimilation le servirent à merveille. Il fit figure de jeune parmi les jeunes. Il s'en remettait à sa vaste culture littéraire, supérieure à celle de la plupart de ses concurrents, — ne proclamait-on pas dans les cénacles des Zutistes, des Hydropathes, des Hirsutes, où il aborda dès son arrivée dans la Ville-Lumière, que le génie supplée à tout, qu'à trop voyager dans les vieux bouquins on

risque de perdre son originalité — il s'en remettait, dis-je, également à son ton tranchant et catégorique qui faisait effet et imposait ses convictions, à son élégance voyante dans le milieu bohème où il évoluait, à ses duels, ses aventures, ses manières excentriques, ses manifestes littéraires bruyants, et au rôle d'arbitre en matière poétique qu'il soutint brillamment dans les cafés littéraires pendant vingt-huit ans d'existence parisienne, pour faire le reste et préparer le succès des chefs-d'œuvre dont il sentait latente en lui la possibilité.

Il ne faut donc pas nous étonner, quand nous considérons cette personnalité vigoureuse, cet homme hautement doué, sûr de son fait, de le voir se tailler d'emblée une place de premier plan, parmi tant d'esprits inquiets, indécis, ballottés entre leur neurasthénie, leur spleen, leur aspiration vague vers le nouveau. Certes, ces écrivains, avaient souvent un tempérament artistique et une sensibilité pour le moins aussi intéressants que ceux de Moréas, mais n'étaient que des artistes, — avec tout ce que le mot comporte de sensibilité souffrante, de vague à l'âme — alors que notre poète, lui, possédait, avec un sens héréditaire de l'action, une énergie de chef et de conquérant.

Il serait, néanmoins, erroné d'attribuer à son seul désir d'arriver les déviations que subit son inspiration d'essence classique, les multiples modalités que son art affectionna pendant les premières années de sa carrière littéraire. En réalité, Moréas se cherche. Il n'a pas encore trouvé sa voie. Malgré sa suffisance il sait qu'il lui reste beaucoup à apprendre pour être sacré poète français. Sa nature est trop accueillante et ouverte aux influences de l'extérieur pour ne pas se sentir momentanément attirée par toutes les séduisantes nouveautés que l'on propose. Et puis, n'y a-t-il pas pour un jeune quelque satisfaction d'amour-propre à manier avec pertinence un instrument si subtil, une langue si abstruse, faite de tant de néologismes coruscants? Un monde de trésors insoupçonnés s'ouvre aux écrivains : il y a positivement de quoi perdre la tête. Moréas ne la perd pas cependant : il reste toujours maître de ses facultés, il sait garder de la mesure dans l'aventure merveilleuse que vivent les poètes à cette époque. En outre, et ceci est important, on a souvent l'impression — d'après la date de publication de ses ouvrages — qu'il devance ses émules et qu'il ne les imite pas. En réalité, ce chef de file n'est pas le cerveau créateur qui enfante toutes ces nouveautés. Mais, grâce à son intelligence supérieure il sait donner de la cohésion aux multiples tendances qui « sont dans l'air » et formuler avec netteté, souvent mieux que les autres, l'idéal passablement confus de l'avant-garde littéraire. Ainsi les *Syrtes,* publiées en septembre 1884, furent accueillies avec ferveur par les adeptes de la rénovation poétique qui retrou-

vaient en elles, exprimées avec bonheur, leurs propres aspirations. Moréas avait l'avantage de précéder dans l'illustration de la nouvelle sensibilité en voie de formation la plupart de ceux qui devaient ultérieurement constituer l'équipe symboliste. Les « nouvelletés » du jeune auteur pouvaient donc sembler à l'époque bien hardies, quoiqu'on ne vît rien en elles — à part certains archaïsmes inédits — qui ne se fût déjà trouvé chez l'un des précurseurs, Baudelaire, Verlaine ou Mallarmé.



Cette plaquette, où le poète essaie encore son instrument, tout en témoignant chez cet étranger d'une virtuosité achevée et d'une parfaite maîtrise de la langue, est extrêmement disparate de facture, à telle enseigne qu'on a pu qualifier les *Syrtes* d'échantillonnage des différentes manières ayant cours à l'époque et louer leur auteur de son entente... du pastiche. Ce sont tantôt des vers qui relèvent nettement du Parnasse et font songer à l'art étincelant et précis *d'Emaux et Camées :*

Hautes sierras aux gorges nues,
Lacs d'émeraude, lacs glacés,
Isards sur les crêtes dressés,
Aigles qui planez par les nues;

Sapins sombres aux larges troncs,
Fondrières de l'Entécade
Où chante la fraîche cascade
Derrière les rhododendrons;

Et vous, talus plantés d'yeuses,
Irai-je encor par les sentiers
Mêlant les rouges églantiers
A la pâleur des scabieuses?

Dans les massifs emplis de geais
Mènerai-je encore à la brune
La jeune belle à la peau brune,
Au pied mignon, à l'œil de jais? (5)

à moins que ce ne soit aux fantaisies funambulesques d'un Banville :

Avec une audace espagnole
Ma gourmande caresse n'a-
T-elle aux genoux de Rosina
Moqué les verrous de Barthole? (6)

(5) (6) *Remembrances.*

Plus fréquents cependant sont les échos verlainiens :

Je me souviens, je me souviens;
Ce sont les défuntes années,
Ce sont des guirlandes fanées
Et ce sont des rêves anciens! (7)

C'est le Passé, c'est le Passé
Qui pleure la tendresse morte;
C'est le bonheur que l'heure emporte
Qui chante sur un ton lassé. (8)

ou les réminiscences baudelairiennes :

Ma bouche a les venins des fauves belladones;
Mes sombres yeux sont pleins des haines des maudits.
— Ta bouche est une fleur éclose au Paradis,
Tes chastes yeux sont bons comme ceux des madones. (9)

...Triste, je rêverai, pendant mes nuits moroses,
De baisers alanguis et de caresses brusques,
De nids capitonnés où des croupes étrusques
S'exhalent les ennuis des chlorotiques roses... (10)

Le tour de sensibilité particulier à cette période de transition ne se marque pas seulement par l'influence dominante des « poètes maudits ». Elle se révèle aussi, dans le cadre de la métrique régulière, à certains détails de technique ou de vocabulaire : recours aux rythmes impairs prônés par Verlaine; goût des néologismes (11), des archaïsmes (12), des termes « abscons » ou rares (13), dont abuseront tellement décadents et symbolistes; utilisation fréquente de l'allitération et de l'assonance; enfin, en matière d'évocation visuelle, à la dilection des maîtres du Parnasse pour les effets picturaux proprement dits, les décadents — et Moréas avec eux — substituent un goût plus mièvre, une manière plus orfévrée, une préférence marquée pour les arts mineurs, tapisserie, enluminure, joaillerie :

...Assez de chrysolithe terne :
Que l'on me montre la caverne
Des kohinors-soleils,
Et des saphirs plus bleus que l'onde,
Et des clairs rubis de Golconde
Au sang des dieux pareils... (14)

(7) (8) *Remembrances.*
(9) (10) *Conte d'amour.*
(11) Bacchide; érubescence, etc.
(12) Alme, nonchaloirs, palustres, pleige, pérégrins, oisels, etc.
(13) Smalt, etc.
(14) *Assez d'abstinences...*

...Tes mains semblant sortir d'une tapisserie
Très ancienne où l'argent à l'or brun se marie,
Où parmi les fouillis bizarres des ramages
Se bossue en relief le contour des images,
Me parlent de beaux rapts et de royale orgie,
Et de tournois de preux, dont j'ai la nostalgie.

Tes mains à l'ongle rose et tranchant comme un bec
Durent pincer jadis la harpe et le rebec,
Sous le dais incrusté du portique ogival,
Ouvrant ses treillis d'or à la fraîcheur du val,
Et, pleines d'onction, rougir leurs fins anneaux
De chrysoprase, dans le sang des huguenots... (15)

En même temps, et à le comparer avec la facture parnassienne, le style de ce recueil est souple, elliptique, faisant appel à la suggestion plus qu'au développement oratoire et logique de l'idée, quoique le poète se montre encore soucieux de cohérence et d'intelligibilité. Il y a mieux : la recherche d'une certaine incantation musicale, — et c'est par là surtout que les *Syrtes* s'engagent dans les voies de l'avenir — semble, déjà, dans plusieurs pièces, primer toute autre préoccupation : coloris, dessin, signification cessent de concourir à la reconstitution d'un aspect visuel nettement défini, d'un « *tableau* », pour se subordonner à la modulation mélodique brouillant lignes et couleurs et susceptible de nous envoûter poétiquement :

La lune se mirait dans le lac taciturne,
Pâle comme un grand lis, pleine de nonchaloirs.
— Quel Lutin nous versait les philtres de son urne? —
La brise sanglotait parmi les arbres noirs... (16)

...Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Un amour qui serait comme un bois planté d'ifs
Où dans la nuit le cor mélancolique sonne;
Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Fait de remords très lents et de baisers furtifs. (17)

En somme, si les ingéniosités du métier, si les bons et même les excellents vers ne sont pas rares dans ce livre, tout cela n'est que d'une originalité de « seconde main »; le spleen au goût du jour que le poète affiche n'est pas exprimé sur un ton très convaincu, ni convaincant; ainsi que le remarque M. Jourda, ce sont là des exercices, habiles certes, « mais qui sentent un peu l'école ». Pouvait-on exiger davantage d'un recueil de début? Ce surcroît existe cependant, et c'est lorsque se font entendre, — rarement il est vrai — des accents qui dans leur sobriété racée semblent bien personnels. Et ces vers,

(15) *Tes mains.*
(16) (17) *Conte d'amour.*

dont presque toujours l'inspiration est grecque, portent en eux la netteté, la franchise de ton et la noble simplicité de la terre natale. Songeons aux strophes déjà citées :

Là-bas où sous les ciels attiques

Je relève la même note dans *Accalmie :*

Il fait bon sur le sable et le varech amer
S'endormir doucement au pied des roches creuses,
Bercé par les chansons plaintives des macreuses,
A l'heure où le soleil se couche dans la mer. (18)

...O Mer immense, mer aux rumeurs monotones,
Tu berças doucement mes rêves printaniers;
O Mer immense, mer perfide aux mariniers,
Sois clémente aux douleurs sages de mes automnes.

Vague qui viens avec des murmures câlins
Te coucher sur la dune où pousse l'herbe amère,
Berce, berce mon cœur comme un enfant sa mère,
Fais-le repu d'azur et d'effluves salins.

Loin des villes, je veux sur les falaises mornes
Secouer la torpeur de mes obsessions,
— Et mes pensers, pareils aux calmes alcyons,
Monteront à travers l'immensité sans bornes. (19)

Cette disposition — déjà classique — est, parmi la complexité des tendances que le poète portait en lui, la plus profondément enracinée dans son âme, celle qui devait finir par l'emporter sur les autres, et par se les soumettre toutes, afin qu'elles la servissent.

(18) *Accalmie*, I.
(19) *Accalmie*, VI.

L'HOMME QUI MARCHAIT DEVANT MOI

(*suite*) (1)

par ANDRÉ CHAMSON

Quand nous essayons de nous souvenir de notre enfance, il nous semble d'abord qu'il nous faut chercher à distinguer les diverses périodes qui l'ont composée. Nous voudrions pouvoir retrouver la chronologie de nos douze ou quinze premières années. Nous nous disons :

— Quand je n'avais pas plus de cinq ans... C'est à ce moment-là... Je devais avoir neuf ans quand nous sommes venus habiter...

Mais tout cela n'est qu'une illusion. Il n'y a pas plusieurs périodes dans une enfance. Il n'y a qu'un ensemble de souvenirs qui nous mènent jusqu'à l'âge d'homme et qui donnent sa signification à notre vie tout entière.

Une enfance ne peut pas avoir d'histoire. Ses grands événements ne sont pas ceux dont on parle dans les journaux. Ses grandes dates ne sont pas celles dont les grandes personnes se souviennent... Ce qui m'intéresse dans la mienne, c'est avant tout de retrouver les rapports que j'avais avec les êtres et les choses au moment où je les ai découverts. C'est de revenir à cette vision du monde généreuse et confiante...

Avez-vous passé votre enfance à la ville ou à la campagne? Pour ma part, j'étais à la fois citadin et campagnard, et si j'avais le droit de faire un plan pour assurer le bonheur de l'humanité, je voudrais que tous les enfants grandissent de cette manière. Ce n'est pas trop de la ville et de la campagne pour établir nos premiers contacts avec le monde, mais c'est peut-être assez pour ne jamais devenir un étranger dans notre univers.

Mon père et ma mère habitaient en ville. Je ne vous parlerai pas de notre maison de famille. Nous n'étions pas assez riches

(1) Voir *Mercure de France*, 1er décembre 1947.

pour en avoir une. Mais cette ville était notre ville de famille. Nous étions fiers de l'habiter et nous la trouvions plus belle que les autres villes de la région. Sans doute, est-ce un sentiment absurde? Mais par quoi le remplacer? Je le prolongeais pour ma part en pensant que j'étais aussi un garçon de la campagne, parce que nous avions, à 20 kilomètres de la ville, un petit domaine que mes arrière-grands-parents avaient acheté.

Mon grand-père paternel habitait ce domaine avec une de ses sœurs qui était restée vieille fille. C'est lui qui commandait dans cette maison où je venais beaucoup plus souvent que mes parents ne pouvaient le faire eux-mêmes. J'y passais toutes les vacances et j'y retournais souvent, en fin de semaine, le samedi soir ou le dimanche matin, si quelque voisin m'offrait une place dans sa voiture. Mes parents m'y renvoyaient même quelquefois, pendant le cours de l'année, pour huit ou dix jours, quand ils me trouvaient un peu pâle ou quand je n'avais plus d'appétit.

Vous connaissez sûrement ces sortes de maisons de campagne qui ne sont pas des fermes, mais qui ont leur verger et leur potager, leur écurie et leur basse-cour, avec leur jardin d'agrément. Elles ne ressemblent guère aux maisons de paysans qui les entourent. Elles ont leur salon et leur salle à manger et même, parfois, leur bibliothèque. On y cultive des fleurs et des gazons, mais aussi des arbres fruitiers et des légumes.

Chez mon grand-père, le jardin d'agrément n'était qu'une longue allée de buis qui séparait le potager du verger et de la vigne. Elle conduisait de la grande porte d'entrée jusqu'au seuil de la maison et s'ouvrait en demi-cercle sur un parterre de fleurs. Ces buis étaient hauts et touffus. Mes parents prétendaient qu'ils étaient plusieurs fois centenaires. Dans l'entrecroisement de leurs troncs et de leurs branches, il y avait des espèces de logettes où j'allais me coucher pendant les jours d'été. Je m'y trouvais pris dans une pénombre verte et grise, dans une sorte de jour glauque, plein de puissantes odeurs. Ces feuillages persistants donnent une impression d'éternité. Il y a quelque chose de rassurant dans ces arbres toujours verts. Ils ont joué un grand rôle dans mon existence. Je vous en reparlerai sans doute plus d'une fois. J'ai peut-être découvert quelques-uns des secrets de la nature au milieu de cette forêt vierge et peut-être aussi...

Mais je ne vais pas vous faire un discours sur la nature.

Ce serait ridicule, à l'endroit où nous nous trouvons... Il y a pourtant chez elle quelque chose d'indestructible ou, du moins, quelque chose qui renaît toujours de sa propre destruction. Comment un enfant pourrait-il ne pas le remarquer, quand il vit au milieu des vignes, des carrés de légumes et des arbres fruitiers et quand il passe des heures dans le creux des branches des buis?

La maison de mon grand-père n'était pourtant pas le domaine de la jeunesse. Tout y était vieux. Mon grand-père avait beau être encore très alerte quand j'avais dix à douze ans, il n'en semblait pas moins avoir toujours été un vieillard. C'était un homme très grand, un peu voûté, dont le visage s'était creusé sur ses lignes de moindre résistance, comme se creusent la pierre et le bois. Je n'aimais pas ses longues moustaches que l'abus du tabac imprégnait d'une teinte jaune, mais j'admirais ses cheveux blancs qui faisaient des boucles des deux côtés de sa tête et qui bouffaient un peu, sous les bords de son chapeau.

Ma tante Eva, sa sœur, était encore plus vieille que lui. Elle ne s'était pas mariée parce qu'elle était un peu infirme, mais je n'ai jamais très bien su ce qu'était son infirmité. Peut-être boitait-elle légèrement, mais ses robes descendaient jusqu'à ses chevilles et cachaient presque complètement sa claudication. Elle ne sortait du reste jamais de la maison et descendait de sa chambre jusqu'à la cuisine en s'appuyant d'une main tout le long des murs. Son passage quotidien les avait couverts d'une trace noire qui semblait être le fil conducteur de son existence de recluse.

Ma tante Eva ne s'ennuyait pourtant jamais. Elle savait tout ce qui se passait dans le domaine. Elle tenait une comptabilité des légumes et des fruits, sans jamais descendre dans le jardin. Elle vivait en imagination avec la nature.

- D'ici deux ou trois jours, les œillades vont être mûres, disait-elle, ou bien : « Il faudrait arroser les tomates, elles sont en train de se dessécher. »

Dans sa jeunesse, il paraît qu'elle avait eu une belle voix. La fin de sa vie ressemblait aux romances qu'elle avait chantées et qu'elle fredonnait encore quelquefois. C'était une espèce de rêverie agréable et sentimentale. Cette vieille fille a dû croire qu'elle avait passé son existence avec l'époux de son choix, avec un fiancé qui n'a jamais existé que dans son imagination. Elle avait l'air d'avoir été comblée par la vie et

ne disait jamais rien qui puisse faire penser qu'elle avait eu à se plaindre de son sort.

Le jardinier qui entretenait la propriété était un voisin qui me paraissait aussi très vieux. Il avait pourtant près de quatorze ans de moins que grand-père. Pendant les mois d'été, sa chemise ouverte laissait voir une toison blanche, mais son crâne était chauve et son visage rasé. Il avait l'air d'un vieux soldat qui n'avait pas encore tout à fait atteint l'âge de la retraite. Il y avait ainsi toute une communauté de vieilles gens dans notre coin de campagne. Tous ceux qui étaient encore dans la force de l'âge allaient travailler à la ville et ne revenaient que de temps en temps.

Mais toutes ces vieilles gens, malgré leurs cheveux blancs ou leurs crânes chauves, leurs bouches édentées et leurs douleurs, ne donnaient pas une impression de tristesse. La présence des vieillards répond trop profondément à l'ordre des choses... Ce sont les pays sans vieillards qui sont tristes...

S'il y avait mon grand-père, ma tante Eva, le vieux Rastel et sa femme, nous étions toute une bande de jeunes garçons et de petites filles, et le plus grand privilège de notre jeunesse a peut-être été de se dérouler sous la surveillance de ces vieillards... C'était comme devant la maison où il y avait un jeune tilleul à côté d'un vieux laurier dont on disait chaque année qu'il serait sans doute mort l'année prochaine. Rien ne s'accorde mieux ensemble que les vieillards et les enfants...

C'est pourtant quelque chose de terrifiant qu'une vieille personne pour un enfant! Je me souviens de la terreur que me donnait le double ratelier de mon grand-père, quand il le mettait à tremper, le soir, dans un verre d'eau. C'était un ratelier de l'ancien temps avec une monture formidable. Le dentiste s'était appliqué à lui donner la couleur de la chair, mais jamais chair humaine n'avait eu cette teinte rose. Dans son verre d'eau, il ressemblait à quelque monstre marin, à l'un de ces poissons des grandes profondeurs dont la bouche est énorme et qu'on ne peut voir que sur les planches en couleurs des dictionnaires...

Toutes les fonctions de la vie semblent, du reste, avoir pris quelque chose de plus lent et de plus puissant chez les vieillards, comme chez certaines espèces animales. De ma petit chambre, j'entendais ma tante Eva qui allait à son pot trois ou quatre fois par nuit, et le bruit de ces cataractes m'emplissait aussi de frayeur.

C'était quelque chose d'un peu semblable à ce que je

ressentais quand Rastel regardait le vieux laurier en disant : « Il faudra le couper, l'année prochaine... » Mais, un an après, on ne coupait pas encore le vieux laurier, parce qu'il avait toujours des feuilles vertes.

Comment imaginer un monde véritablement humain sans la présence de vieillards tranquilles et de vieux lauriers mourant lentement sur le seuil d'une maison? Il faut que les enfants grandissent dans la compagnie des gens très âgés. C'est très important. C'est peut-être même une des choses les plus importantes de la vie...

Est-ce que je me fais bien comprendre? Les vieillards peuvent mettre leur ratelier dans leur verre d'eau, ils peuvent se relever la nuit, avoir une odeur d'armoire fermée ou de bois moisi, ils peuvent même s'enfoncer plus avant dans la décrépitude, ne presque plus parler, aller péniblement de leur lit à leur fauteuil, pourvu que subsiste autour d'eux une certaine dignité de l'existence.

Il ne peut pas y avoir d'enfance sans cette présence des vieillards. Quand j'étais tout petit, je me souviens d'avoir dit souvent et sans éprouver aucune espèce de crainte :

— Quand je serai très vieux... comme mon grand-père...

Vous l'avez dit peut-être aussi? Je suis sûr que vous l'avez dit... C'est un mot magnifique... C'est un mot que ne diront jamais les morts vivants.

Quelle étrange puissance que celle de ces vieillards! Sans eux, le monde est vide et comme décapité de l'avenir. Car ce sont eux qui permettent de penser au lendemain... Pendant ces dernières années, j'ai vu de grandes villes où l'on ne rencontre que des gens jeunes. Il n'y a rien de plus morne et de plus mélancolique.

Mais des vieillards solitaires, dans des villes sans enfants où l'on sent que la vie ne circule plus, c'est encore plus terrible à voir. Ne touchez pas à l'équilibre du monde. Il devient inhabitable en quelques instants.

C'est une des premières pensées que je suis arrivé à me formuler, dans cette chambre d'hôtel d'où je regardais la foudre illuminer les toits des maisons. Elle me fit comprendre une des raisons de mon désarroi... En revenant dans ma ville natale, j'avais bien retrouvé mon grand-père et ma tante Eva, mais je n'avais pas pu me retrouver moi-même. Il y avait bien encore des vieillards, mais il n'y avait plus d'enfants. Quelque chose s'était rompu dans le déroulement de la vie... C'est après m'être rendu compte de cela que je me suis mis à penser

vraiment à mon enfance... à chercher à me la raconter à moi-même, comme je vous la raconte maintenant.

Mon grand-père était un drôle de personnage. Vous ai-je déjà dit que c'était mon grand-père paternel? Il était veuf bien avant ma naissance et retourné depuis longtemps à l'état de vieux garçon. Personne ne pénétrait jamais dans sa chambre qu'il faisait lui-même et qui tenait à la fois de la cellule du moine et du débarras du brocanteur. Quand ma mère venait passer quelque temps à la campagne, elle ne se serait pas permis d'aller s'installer à la cuisine. C'était le domaine de grand-père et de tante Eva. Pour justifier cette interdiction, on disait que grand-père se suffisait.

— Je me suffis, aimait-il à dire lui-même sans que cette phrase fut une réponse à ce qu'on venait de lui dire.

C'était un grand homme maigre. Mais je vous ai déjà ébauché son portrait... Il avait cette vertu que les gens importants ont souvent tant de peine à acquérir et qu'on ne peut pas appeler autrement que l'autorité. Quand il disait : « Il fait beau », il semblait que le temps était plus sûr. Je ne peux pas dire s'il savait beaucoup de choses ou s'il n'en connaissait que quelques-unes, mais il ne donnait jamais l'impression d'être pris de court. Je l'aurais sans doute craint, s'il n'y avait eu entre nous des complicités qui nous unissaient mieux que les liens du sang ne pouvaient le faire.

La plus forte de ces complicités, c'était la rivière qui coulait au fond de notre verger. La rivière, c'était la pêche, le bain, la barque et le gué. C'était aussi la puissance de l'endroit, l'élément contre lequel on ne pouvait rien. Elle s'étalait entre les prairies, peu profonde par endroits et creusant brusquement des sortes d'abîmes dont le tracé changeait après chaque crue. Quand on allait à la pêche en bateau plat, le grand-père me criait en plongeant sa longue perche dans les eaux :

— Plus de quatre mètres de fond... Il n'y en avait pas trente centimètres, la semaine dernière!

On aurait cru que c'était lui qui avait déchaîné toutes les forces de la nature et creusé ce chenal dans le sable jusqu'aux assises du rocher.

Le 1er juillet, on prenait le premier bain de l'année, même s'il venait à pleuvoir ce jour-là. Mon grand-père me jetait à l'eau de la berge et le souffle me manquait d'un coup, comme si la toute-puissance de la rivière m'avait brusquement étouffé.

En automne, les grandes crues poussaient leurs eaux jaunes jusqu'au pied des troncs des pommiers.

— Elle va venir jusqu'à la maison comme en 82, disait le grand-père d'un air soucieux et triomphant.

Il était fier de ces grandes crues qui ravageaient parfois tout son domaine. Quant à la tante Eva, elle parlait de la rivière comme d'un lointain océan.

— Ce petit se noiera, disait-elle d'un air sombre en me regardant, ce n'est pourtant pas à moi de l'enterrer.

Elle est morte bien avant moi et son petit corps ratatiné doit être le premier cadavre que j'ai vu. Le grand-père m'avait pris par la main et m'avait fait monter dans sa chambre. Tout le long des murs, il y avait les traces noires de ses doigts. Les persiennes étaient tirées. La pièce était pleine de raies d'ombre et de lumière. Il y avait une serviette sur la glace et la pendule était arrêtée. « Regarde ma pauvre sœur », disait le grand-père en me poussant vers le lit. J'étais pétrifié de terreur et tout ébloui quand mes yeux qui s'étaient habitués à la pénombre distinguèrent brusquement le visage de tante Eva. La peur s'envola. Un grand calme se fit dans ma poitrine. La veille au soir, tante Eva m'avait encore parlé. Elle était vivante à ce moment-là. Maintenant, elle était morte. Il y avait donc les vivants et les morts. Deux mondes fermés qui ne se pénétraient pas.

— Tu vois! disait le grand-père.

Pendant quelques années, quand je revenais à la campagne, je vivais tout seul avec lui. Dans les derniers temps, il avait acheté un cheval et une voiture et notre grande joie était de passer la rivière à gué. Le cheval tâtait du sabot les bancs de sable et flairait des naseaux les bulles d'écume du courant. Le grand-père m'expliquait :

— Quand j'étais jeune, j'ai toujours eu un cheval... ça me manquait, surtout depuis que j'ai mes douleurs dans les jambes... Tu vas voir comment on traverse une rivière...

C'était toujours une aventure, avec des incidents imprévus. Mais le moment le plus beau était quand on arrivait devant l'autre berge. Le cheval tirait de toute sa force et poussait des hennissements. Les roues de la voiture s'enfonçaient dans le sable et mordaient tout d'un coup dans le terrain dur. Les brancards se dressaient vers le ciel comme l'avant d'une barque, puis ils basculaient en avant et nous partions au trot dans le chemin creux.

La rivière, le cheval, le grand-père... Ne croyez pas que mes souvenirs d'enfance se réduisent à cette légende édifiante. Il serait facile d'écrire une vie des saints avec tous les vieillards

des familles disparues. Tout n'était pourtant pas d'une telle pureté, pendant nos premières années. Mais je n'ai pas besoin de croire à la pureté. Il n'y a de pureté qu'en dehors de la matière vivante. Un métal peut être pur ou l'eau d'une source ou le vin d'une vigne, mais la pureté d'un être vivant c'est de vivre. L'impureté, c'est la destruction de la vie, mais ce n'est pas nécessairement le contact avec les choses impures.

Quand nous sommes enfants, nous vivons au milieu d'elles sans en être pollués, parce que nous sommes dans toute la force de la vie. Un des premiers mots que nous savons dire désigne les excréments... et après? Aucun de ces mots du langage familier ne peut être impur. Pas plus caca que papa. Ce qui serait effrayant, c'est que l'enfant n'ose pas les dire... On n'est jamais trop en paix avec la nature des choses. Connaissez-vous l'Espagne et l'Italie ou les pays d'Orient? Toutes les grandes civilisations ont une sorte d'indifférence à l'égard des excréments et vivent au milieu d'eux sans y prendre garde... C'est même une sorte de signe de l'antiquité de ces civilisations.

Dans la propriété de mon grand-père, il y avait un long mur contre lequel s'étalaient quatre ou cinq figuiers. C'est là que j'allais poser culotte avec les enfants du voisinage, les deux petites filles de Rastel, Maria, mon aînée de quelques mois et Germaine, ma cadette d'une année. Il y avait aussi le fils de Siren qui habitait le Moulin du Pont...

Si je vous donne tous ces détails, c'est pour vous prouver que je ne revois pas mon enfance à travers des récits de patronage. Je crois bien n'en avoir rien oublié, pas même les petits incidents sordides... Nous allions donc nous accroupir, tous ensemble, sous les figuiers et ce n'est pas très beau, trois ou quatre petits enfants penchés, la tête en avant, les mains aux genoux. Mais de pareilles habitudes doivent devenir très vite de véritables cérémonies d'exorcisme. Je suis certain qu'elles nous ont appris à vivre en paix avec les plus basses de nos fonctions. Une certaine grossièreté est peut-être nécessaire à notre première enfance... Je me méfie de celui qui ne s'est jamais soulagé en plein air.

Je sais bien qu'il y avait aussi Germaine et Maria. Mais les enfants peuvent tout apprendre. Tout leur sert à faire la découverte de la vie, même les cérémonies sous les figuiers, même les conversations secrètes avec une Maria dans les logettes des buis...

Je me souviens qu'elle avait une odeur de farine. Elle

ressemblait à un petit pain qui vient de sortir du four. Elle m'apprenait des choses terribles. J'étais très ignorant, à côté d'elle. Je ne savais rien et je ne comprenais pas très bien tout ce qu'elle me disait. Je devenais rouge et je haletais à perdre le souffle.

— Ce n'est pas vrai... Qui t'a raconté tout ça? Je te dis que ce sont des mensonges...

Mais elle avait une patience angélique et recommençait à tout expliquer en cherchant des comparaisons pour me convaincre. Elle ne devenait jamais rouge et son souffle restait toujours égal.

Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps avec le récit de mes amours enfantines. N'importe qui peut être poète en parlant de ses Maria. C'est même un sujet sur lequel chacun peut mentir à sa guise. On peut tout aussi bien s'y représenter comme un ange de pureté ou comme un petit monstre de luxure. C'est toujours vrai, c'est toujours faux. Pourvu que la vie soit plus forte, tout cela n'a pas d'importance. Nous pouvons tout apprendre et tout essayer, à condition que rien ne devienne pour nous une hantise...

Mais ce que je voudrais, c'est pouvoir vous montrer le pays que nous habitions. C'est très facile, au fond. Je pourrais vous le dessiner sur cette table. Imaginez une rivière au milieu de la campagne, un pays riche et vert, avec des collines toutes proches. Des vallonnements s'enfonçaient entre ces collines qui semblaient se réunir les unes aux autres pour former un plateau sur la ligne d'horizon. Il en descendait des ruisseaux et des chemins. Les ruisseaux venaient se jeter dans la rivière et les chemins convergeaient tous vers le même pont, à côté duquel était construit un moulin.

C'était une grande bâtisse rectangulaire dont un des petits côtés s'élevait au-dessus des deux premières arches du pont. Les étages supérieurs ne semblaient pas être de construction très ancienne, mais les soubassements, qui baignaient à moitié dans les eaux, étaient faits d'énormes pierres de taille qui leur donnaient un air de monument romain. Le pont lui-même était chaîné de gros blocs. Sous ses deux premières arches noires, au-dessous du moulin, le courant d'un canal bouillonnait contre des grilles de fer, scellées dans d'autres blocs recouverts de mousse.

On ne savait plus qui avait édifié ces assises cyclopéennes. Les Romains? Les Moines? Les Seigneurs? Chacun concluait à sa guise, mais personne n'aurait admis qu'elles aient moins

de six ou sept cents ans. Il est certain qu'on venait depuis très longtemps faire moudre le blé de toute la région à la meule de ce moulin. Il est sûr que ce pont était le plus ancien point de passage de tout le pays. C'était le carrefour de toutes les routes. Tout semblait s'ordonner par rapport à lui, comme s'il avait été à l'origine de la vie civilisée et comme s'il avait suffi à la maintenir, dans ce coin de vallée qui formait à lui seul tout un petit monde. Vous voyez bien ce que je veux dire? La rivière est comme un grand axe capricieux et le moulin du pont comme le point central de ces campagnes de mon enfance.

Pendant la nuit d'orage, j'ai pensé plusieurs fois à ce pont et à ce moulin. Quand un éclair découvrait l'horizon le plus lointain, il me semblait les revoir, au-dessus de la rivière. Ce n'était pas seulement parce que j'y retrouvais quelques-uns de mes souvenirs, mais parce que j'y avais peut-être appris ce que c'est que l'Histoire, mieux que dans les livres du lycée...

Il ne peut pas y avoir d'enfance sans ce sentiment. Un vieux moulin, un vieux pont, une ancienne demeure, nous le donnent aussi bien que des palais ou des cathédrales. Surtout quand un homme est là pour vous l'expliquer!

Cet homme, c'était le meunier, le père de mon ami Siren. Nous allions le voir dans les grandes salles où tournaient les meules, au second étage du moulin. Une poussière blanche recouvrait les planchers de bois sur lesquels nous avancions avec un peu de frayeur. Au-dessous de nous, les grands arbres verticaux et les transmissions horizontales faisaient un bruit infernal. On se serait cru sur un navire en pleine tempête.

— Qui a bâti le moulin? demandions-nous au père Siren. Il fallait crier à pleine voix pour se faire entendre.

— Il a toujours existé! répondait-il d'une voix tonnante.

Un monde merveilleux semblait s'ouvrir devant moi. Tout ce que je voyais était donc aussi vieux que le monde? Mais le père Siren continuait :

— Comment on aurait pu vivre, si tout ça n'existait pas? Ce sont les moines qui ont fait les murs qu'il y a en dessous de nous. Mais le moulin lui-même a déjà brûlé plusieurs fois... Tu vois bien que c'est tout en planches, là dedans?

C'était aussi un drôle de personnage, que ce père Siren. A ses moments perdus, il faisait de la peinture, de grands tableaux où les arbres avaient toutes leurs feuilles et où il ne

manquait pas une seule ride à la surface des étangs. Il s'était fait une telle réputation, dans le pays, que c'est lui qui peignait toutes les salles de cafés ou de restaurants. A quinze lieues à la ronde, si l'on entrait boire un verre de bière dans un débit, on était sûr de s'asseoir au milieu d'une forêt et devant un grand étang mélancolique.

« Je suis fort pour les arbres, les rochers et les plans d'eau, disait le père Siren, mais je ne sais pas bien réussir le personnage.

Il en faisait pourtant quelquefois, à la demande, et pour faire plaisir à quelque patron de café. « Dans l'ancien temps, disait-il pour s'excuser, les paysagistes se faisaient toujours faire les figures... Mais qui voulez-vous que je trouve par ici? » Les gens disaient : « Tu n'as pas fait assez de boutons... » ou bien : « c'est le nez qui ne se ressemble pas ». Le père Siren répondait : « La ressemblance! La ressemblance! Il y a autre chose que la ressemblance! » Il voulait que son fils soit architecte... Mais mon ami Siren a été tué en 18, à l'attaque de la Malmaison... Revenons à notre moulin... Dans son petit bureau de planches, aménagé au milieu dès poulies et des courroies, le père Siren conservait quelques livres sur les peintres anciens et nous permettait quelquefois de les regarder. C'est là que j'ai vu pour la première fois les *Quatre saisons* du Poussin dont les paysages ressemblaient un peu à ceux de notre pays. Pendant que nous regardions les images, le père Siren se tenait debout derrière nous, pour être sûr que nous ne les abîmerions pas. Il était très grand et très fort et, dès qu'il restait immobile, il se mettait à souffler entre ses narines. Nous regardions la grappe de raisin et le champ de blé.

— Il a pris ça d'ici? demandait le petit Siren.

Son père lui répondait « non » de la tête et son souffle devenait moins fort pendant un moment.

— Ça ressemble à l'autre côté de la rivière...

Le père Siren nous prenait le livre et le refermait. Il le remettait à sa place, sur l'étagère, et nous regardait du haut de sa taille.

— Ça! disait-il simplement. Puis il ajoutait quelquefois : « Celui-là, il savait aussi faire les figures! »

Je ne sais pas si le moulin du Pont marche toujours. Quand j'ai quitté le pays, le père Siren était très vieux. Il n'avait pas eu d'autre enfant que mon camarade... Il aurait, du reste, voulu qu'il fasse un autre métier. Je crois pourtant que Siren aurait

été meunier comme son père... Je me souviens qu'il lui demandait souvent, quand nous étions encore tout petits :

— Combien de fois il a déjà brûlé, le moulin?

— Au moins trois ou quatre fois... Mais on l'a toujours rebâti.

— Et s'il brûlait encore une fois, tu le ferais rebâtir?

— Tu voudrais peut-être que nous allions mendier?

— Eh bien, je le ferai refaire tout en ciment, moi.

C'est avec ce petit Siren que j'ai fait mon apprentissage de tous les sentiments, des pires et des meilleurs. Car ce n'était pas seulement les cérémonies sous les figuiers et les conversations secrètes dans le creux des buis qui nous mettaient en contact avec les choses impures... Comme tous les enfants, nous étions attirés par le spectacle de la souffrance...

Rien n'est plus facile, à un certain âge, que de prendre l'habitude de la cruauté... Vous n'avez jamais organisé des combats d'insectes? Il y faut une grande dextérité manuelle et la connaissance précise de tout ce qui se passe dans les herbes et les rochers. Nous savions provoquer des batailles de fourmis, nous avions des jeux avec les hannetons et les scarabées. Germaine et Maria nous regardaient faire, épouvantées. Nous perdions le sentiment de tout ce qui pouvait se passer autour de nous.

Mais notre excitation dépassait toute mesure quand nous arrivions à trouver une sorte de mante religieuse, un insecte assez rare dans notre région. C'était un long chevalier, bardé de cuirasses vertes, formidablement armé pour la bataille. Une fois découvert, il n'était pas très difficile à capturer. Quand nous le tenions entre nos doigts, nous engagions un rapide colloque :

— A l'araignée?

— A l'araignée!

Nous allions au mur des figuiers. Des toiles d'araignées y brillaient au soleil. Il y en avait d'énormes, tissées par des araignées de grande taille. C'étaient des araignées noires avec une croix jaune sur leur corselet. Pas un insecte ne leur échappait. A peine avait-il fait vibrer un cordage de la toile que l'araignée fondait sur lui et tissait son suaire avec une effrayante vélocité.

Nous connaissions très bien toutes ces ogresses que nous allions regarder pendant des heures. Mais nous faisions le simulacre de choisir la plus grosse de toutes.

— Celle-là?

— Celle-là!

Nous savions bien qu'elle était la plus longue et la plus velue. Au-dessus de sa tête, on voyait bouger les petites pinces de ses suçoirs. Nous discutions encore un bon moment pour savoir à quel endroit de la toile il fallait jeter notre mante pour qu'elle ne puisse pas se dégager. Le petit Siren la tenait par le dos, juste au-dessous de ses deux formidables pinces. Germaine et Maria se mettaient les doigts dans la bouche, pour ne pas crier. Siren lançait la mante sur la toile. La toile vibrait La mante s'embarrassait dans les fils de soie. L'araignée jaillissait de son repaire.

Nous regardions cette scène avec une telle intensité que la mante et l'araignée nous semblaient devenir énormes. Nous perdions le sentiment de leurs dimensions. C'était deux monstres fantastiques, aussi grands que nous.

Ronde, noire, velue, l'araignée arrêtait d'un coup son élan. Elle avait reconnu son adversaire. Elle restait en dehors de l'atteinte des deux pinces vertes qui pivotaient dans sa direction.

Siren haletait. J'essuyais les gouttes de sueur qui perlaient entre mon nez et ma lèvre supérieure.

— Ça nous portera malheur, disait Maria.

Nous étions emportés par les forces les plus obscures qui peuvent s'emparer de notre cœur. Cette bataille de monstres nous enivrait. Nous n'étions pas meilleurs que n'importe quels petits hommes.

Il y a en nous une terrible attirance pour toutes les batailles à mort, que ce soit des combats d'insectes, de coqs ou de chiens, des courses de taureaux ou toutes les formes de meurtres que sait inventer notre espèce. Vous voulez peut-être savoir comment le duel de la mante et de l'araignée se terminait? Et si je ne vous le disais pas...

Eh bien, je vais vous le dire tout de même... La mante gagnait toujours, soit qu'elle se détachât de la toile sans que l'araignée ait osé l'attaquer, soit qu'elle ait d'abord attrapé son adversaire entre ses pinces et broyé son corps velu d'où sortaient quelques gouttes de liqueur jaune. Je n'ai vu qu'une seule fois une araignée arriver à triompher d'une mante... Mais quel intérêt peut avoir la victoire d'un monstre sur un autre? Ce qu'il faut savoir, c'est si nos instincts de cruauté ont été plus forts que la répulsion qui les accompagne. Car

la cruauté et la compassion oscillent en nous comme une balance... Si nous n'avions été que des enfants livrés à eux-mêmes, la première l'aurait sans doute emporté. Mais je vous ai déjà dit que nous avions eu le bonheur d'avoir une enfance. Chaque fois que nous nous laissions entraîner par nos instincts, la réprobation de tous ceux qui nous entouraient avait vite fait de nous faire honte de nous-mêmes.

— Ça nous portera malheur! répétait Maria.

— Si vous jouez encore à l'araignée, je ne viendrai plus avec vous, ajoutait Germaine.

Mais c'était le jugement de Rastel et de mon grand-père qui l'emportaient. Rastel avait toujours un œil sur nous. Tout en sarclant ses légumes, il tâchait de voir ce que nous étions en train de faire. A plusieurs reprises, il nous avait délogés du creux des buis.

— Sacré bon sang! Voulez-vous sortir de là dedans?

Mais il m'avait semblé qu'il avait alors l'air à la fois goguenard et fâché, un mélange de colère et d'amusement.

Quand nous étions du côté du mur des figuiers, il semblait au contraire redoubler sa surveillance. Il venait nous surprendre au milieu de nos jeux et restait un moment derrière nous, sans rien dire. Puis, tout d'un coup, il disait d'une voix profonde qui semblait sortir des nuages :

— Qui fait du mal aux bêtes peut tuer un homme!

Il appelait le grand-père. Les deux vieillards se dressaient au-dessus de nous. Ils nous dominaient de toute leur taille. Pendant un petit moment, ils parlaient entre eux, sans faire attention à nos chétives personnes. Puis ils se penchaient vers nous et c'était comme un jugement dernier :

— Les couillonnades, disait Rastel, ça ne fait rien... Mais la méchanceté!

— Les mauvaises bêtes, on les tue sans les faire souffrir, ajoutait le grand-père.

Ce n'étaient pas des sentimentaux. A soixante-dix ans, le grand-père allait encore à la chasse et personne ne tuait mieux que lui les vipères, d'un coup de faux, quand on faisait les prés, tout le long de la rivière. Mais je crois que ces vieillards des campagnes ont une aversion profonde de la cruauté. Sans doute, on dit bien : « Un vieillard cruel! » Mais on dit bien aussi : « Une fille laide! » Il en faut de tous pour faire un monde. Il peut y avoir des vieillards cruels, mais les vieillards n'aiment pas qu'on fasse injure à la vie. C'est peut-être

pour cela qu'il est bon que nous vivions auprès d'eux, pendant notre enfance.

Ce dont je suis sûr, c'est que, malgré les impulsions de l'instinct nous ne sommes pas devenus cruels. Le goût de la vie ne s'est jamais mélangé, pour nous, à celui de la souffrance.

Voyez comme tout se tient... Un monde où les vieilles gens ont leur place est un monde qui réprouve la cruauté... C'est une idée qui donne le vertige, parce qu'un monde qui ne fait plus de place aux vieillards ne peut être qu'un monde cruel... Un monde où les batailles des insectes et des monstres peuvent se donner libre cours... Vous n'avez pas l'impression de connaître ce monde-là?

Revenons au temps passé... Je n'avais pas quinze ans, quand le grand-père attela un jour la voiture.

— Je ne fais qu'aller et revenir... Tu viens avec moi?

Mais, ce jour-là, j'avais envie de rester avec Rastel.

— Une autre fois...

Mon grand-père descendit du côté de la rivière. C'était en automne. Il y avait déjà eu plusieurs semaines de grandes pluies. La rivière était venue pendant quelques jours, puis elle était rentrée dans son lit et coulait comme à l'habitude, à peine un peu plus jaune sur ses bords. Rastel avait crié à grand-père, comme il s'engageait sous les pommiers :

— Vous feriez mieux de faire le détour par le pont.

— Tu crois que je ne connais pas la rivière?

— C'est peut-être une autre rivière, ce matin...

Ce jour-là, Rastel travaillait dans la cave à vin. Nous n'avons même pas suivi des yeux la voiture. Nous tirions la première piquette de l'année. J'en buvais un verre de temps en temps. J'étais très gai. Quand on boit le vin à la cave, on est presque un homme. Je parlais avec Rastel, d'égal à égal. Le temps passe vite dans le cellier.

Tout d'un coup je vois le cheval et la charrette qui arrivaient par la route qu'il fallait prendre pour faire le détour par le pont, à l'opposé du chemin du gué.

— Il a eu bien vite fait, dit Rastel, d'un air soucieux.

Nous montons les trois petites marches de la cave. Le cheval retournait tout seul à l'écurie. Grand-père n'était pas sur la voiture.

— Il a dû descendre à la porte de la propriété, pour marcher un peu.

Mais grand-père n'arrivait pas. Le cheval s'était arrêté

devant l'écurie. Il attendait qu'on le détèlle en tirant quelques feuilles de la treille, du bout de ses naseaux.

— Ils ont pourtant passé la rivière, mâchonnait Rastel en regardant les traits et la peinture de la roue gauche.

— Il a versé! ajouta-t-il au bout d'un moment, mais il va sans doute revenir à pied.

Le grand-père n'est pas revenu. Pendant trois jours, on a fouillé toute la rivière. Il y a eu de grandes pluies. Les eaux sont venues. Elles sont montées jusqu'au pied des pommiers de notre prairie. On n'a jamais retrouvé le corps de mon aïeul paternel... Et les gens d'aujourd'hui s'imagineraient volontiers qu'ils ont le privilège de vivre une existence héroïque, parce qu'ils ont eu quelque chance de ne pas mourir dans leur lit...

Je n'étais pourtant pas un petit paysan. Je passais plus de temps en ville qu'à la campagne, et ce temps me semblait encore plus long qu'il n'était réellement. Ce n'était pas seulement parce qu'il tenait plus de place sur le calendrier où je le marquais en traits noirs, mais parce qu'il ne s'écoulait pas de la même manière, comme dans une horloge dont on aurait allongé le balancier. Il aurait facilement laissé place à l'ennui.

Il me fallait donc chercher des amusements, ce que je ne faisais jamais chez mon grand-père. Car si les enfants des campagnes ne s'amusent guère, ils ne s'ennuient jamais, tandis que les citadins doivent apprendre à imaginer des distractions... Ce qui ne doit pas être une mauvaise école.

Dans notre maison de la ville, c'est le grenier qui fut mon premier domaine. C'était une grande salle où le jour ne pénétrait que par des lucarnes. Les conduits des cheminées la recoupaient en plusieurs parties. Depuis des années, on y entassait tous les objets hors d'usage ou dont on ne voulait plus dans les appartements. Tout ce que les grand-mères avaient aimé et que l'on n'aimait plus, toutes les bricoles fragiles qui ne peuvent durer qu'un temps, y composaient une foire aux puces ensevelie sous la poussière. On se serait cru chez un brocanteur qu'aucun client n'aurait jamais visité.

Mon plus grand plaisir était de partir à la découverte au milieu de ce fouillis. Dès que je pouvais échapper à la surveillance de ma mère, je montais en courant jusqu'en haut de la maison. Le dernier étage n'avait plus que des escaliers en bois. Leurs planches étaient vermoulues. Elles pliaient sous mon poids. J'entendais leur bruit sonore sur le vide. J'avais

l'impression de courir de grands dangers. Je poussais enfin la porte. Des faisceaux de rayons traversaient la pénombre, juste devant moi. Ils ressemblaient à ces pinceaux lumineux qui passaient au-dessus de ma tête, quand mes parents m'emmenaient au cinéma, le samedi soir, au café de la gare. Mais aucune image ne se formait à l'endroit où ils rencontraient le plancher ou la muraille. La grande pièce semblait vide et ce n'est que peu à peu que je distinguais les objets, les uns après les autres.

Plus je vous parle, et plus j'ai l'impression que votre enfance a dû ressembler à la mienne... Il y a toujours une maison de campagne, des grands-parents, une vieille tante, une rivière avec un pont, un moulin et quelque grenier plein de choses hétéroclites. Vous ne vous êtes jamais demandé ce que peut bien vouloir dire cette attirance des greniers? Je crois qu'elle pourrait expliquer bien des petits secrets de nos familles... Il y a tant de choses qui finissent dans ces greniers...

Ma mère avait relégué dans le nôtre les meubles d'un petit salon qui venait de la famille de mon père. Vers le début du siècle, un peu après son mariage, elle avait pu s'en acheter un autre au goût du jour. Ce changement avait été la fierté de la génération qui me précédait. La preuve qu'elle se « suffisait », elle aussi, comme mon grand-père le faisait, à la campagne.

Du côté de ma mère, on était un peu plus bourgeois, ou du moins un peu plus citadin, que dans ma famille paternelle. Elle avait eu des notaires et des magistrats dans sa parenté. Sans doute, ses parents eux-mêmes avaient-ils éprouvé de gros revers de fortune pendant les dernières années de leur vie. Mais, du côté de mon père, il n'y avait jamais eu que de petits entrepreneurs. Ma mère tenait à marquer cette différence. Elle s'arrangeait pour que tous les gens disent qu'elle était fine, et je crois bien, du reste, qu'elle l'était. Le nouveau salon lui permit de faire la preuve de son goût et la remit dans son rang. Pour lui faire place, on avait monté au grenier le canapé, les trois fauteuils et les six chaises Louis-Philippe. Le canapé avait un bras de cassé, les fauteuils perdaient leur crin, il manquait des barreaux à presque toutes les chaises. Mais cet état de vétusté n'était pas la raison pour laquelle on les avait relégués dans les combles. Ma mère les détestait. Elle avait en horreur l'étoffe verte qui les recouvrait. Elle les trouvait lourds et grossiers.

Les hommes de peine qui les avaient montés dans le grenier les avaient pourtant disposés comme s'ils avaient dû servir encore. Le canapé était appuyé contre le mur. Les fauteuils et les chaises dessinaient un demi-cercle, tout autour de lui. Mais, dans la suite des temps, des tas d'autres objets s'étaient entassés dans cet espace libre et l'on en avait même déposé d'autres sur le canapé et les fauteuils. Il y avait des boîtes de cartons, des corbeilles dépaillées, un vieux paravent déchiré, des clyso-pompes, un buste de couturière et un tub en zinc qui avait été pendant un moment une des vanités de ma famille. De très bonne heure, j'avais fait mon salon de ce réduit. Je le rendais plus secret en y disposant le vieux paravent à ma manière. J'y jouais à mille jeux. Dans le tub en zinc, j'y donnais des clystères de ma façon au buste de couturière.

Mais surtout, en dehors de la présence de mes parents, j'y nouais des liens avec d'autres générations de ma famille. J'y prenais le parti de mes arrière-grands-parents paternels contre ma mère elle-même. Dès que je fus en âge de discuter, je déclarai que le salon du grenier était beaucoup plus beau que celui qu'elle avait acheté à la fin de l'Exposition Universelle. Quelle école qu'un vieux grenier! Il est sans doute très rare de pouvoir y acquérir une expérience d'antiquaire, mais, dans chaque meuble démoli ou dans chaque ustensile hors d'usage, il y a la présence d'un être humain, et c'est merveilleux de n'être jamais séparé des hommes!

Je ne vous ai pas encore parlé de mon oncle? J'aurais pu le faire en vous racontant mes séjours chez mon grand-père. C'était là que je le voyais le plus souvent, car il venait rarement à la maison. C'était pourtant le frère cadet de mon père et il n'habitait pas très loin de nous. Mais c'était un homme effacé qui prétendait n'avoir pas le temps de nous faire des visites. Il gagnait péniblement sa vie et rentrait directement chez lui, en sortant de son bureau. Il m'accompagnait pourtant quelquefois dans mon grenier. C'était même la seule grande personne qui prît plaisir à le faire. Voulait-il échapper ainsi à la présence de ma mère qui l'intimidait? Ou bien partageait-il vraiment mes amusements? Ce dont je suis sûr, c'est qu'il avait gardé un cœur d'enfant. Il était naïf et sans défense. Il était comptable chez un gros marchand de cuir et mon père répétait souvent qu'il avait peine à nouer les deux bouts. Je suis resté très longtemps sans comprendre exactement ce que cette expression voulait dire. Il me semblait

qu'elle avait un rapport avec la force et l'adresse de mon oncle et je l'imaginais en train de rapprocher les deux extrémités de quelque énorme cordage qu'il ne pouvait pas arriver à lier par un nœud. Il était effectivement très maladroit et pusillanime. S'il lui arrivait de se trouver chez nous quand un des amis de mes parents venait en visite, il essayait de monter avec moi jusqu'au grenier et, s'il ne le pouvait pas parce que la retraite du corridor lui était coupée, il allait se réfugier dans la cuisine. On l'y oubliait parfois jusqu'à l'heure du dîner, mais il ne s'en plaignait jamais.

Cet oncle Abel ne m'a jamais semblé être tout à fait dans le même univers que les autres hommes. Il m'est arrivé de douter un peu de son existence. Quand j'étais tout petit enfant, il paraît que je disais qu'il n'était pas « vrai ». C'était pourtant un homme comme tous les autres, si semblable aux autres même qu'on ne le remarquait pas. Il portait une barbiche en pointe qui fut grise de très bonne heure. Ses cheveux étaient rares et fins. Il avait un air mélancolique de chien battu et marchait en tournant la pointe des pieds en dehors. Il s'animait quelquefois, quand il avait trouvé quelque chose à faire, une bricole de rien, un arrangement, un petit travail manuel dont personne ne voulait. Il le faisait, du reste, très mal, mais avec une grande conscience... Mon père l'aimait beaucoup, avec cette sorte d'attachement que les frères aînés ont très souvent pour ceux qui les suivent... et peut-être aussi parce qu'il avait pu faire des études et que l'oncle Abel n'en avait pas fait.

Vous ai-je déjà dit quel était le métier de mon père? S'il n'était question que de vous parler de moi, ce serait sans doute un détail de la plus haute importance. Mais, pour ce qui nous intéresse... Je suis sûr qu'il aurait pu être professeur, médecin, commerçant ou petit industriel sans que mon existence soit changée... Il n'était qu'agent-voyer, comme on disait dans ce temps-là. Maintenant, il s'appellerait ingénieur, ce qui aurait peut-être changé quelque chose pour ma mère... et encore! On ne change pas grand'chose aux souffrances de la vanité.

Il suffit, en effet, d'enfermer un homme dans un de ces modestes métiers pour le rendre aussitôt un peu ridicule. C'est, du moins, ce que beaucoup de gens pensent aujourd'hui. C'est, sans doute aussi, ce que ma mère pensait. Mais des hommes comme mon père ne se sentaient pas diminués parce qu'ils

passaient leur vie à construire des chemins autour d'une ville de quinze mille habitants. Ils avaient la fierté de ce qu'ils faisaient... C'est, sans doute aussi, un sentiment très ridicule, mais il venait de loin dans cette branche de ma famille et mon arrière-grand-père paternel en avait donné l'exemple pour plusieurs générations, bien qu'il fût seulement un petit entrepreneur qui travaillait lui-même de ses mains. Pendant toute mon enfance, on m'a parlé du pont qu'il avait pris en adjudication, à la fin du second Empire, et qu'il avait bâti presque entièrement tout seul, parce qu'il ne pouvait payer que deux apprentis maçons. C'était un petit pont de rien du tout, à trois kilomètres de la ville, et mon père, qui en a construit pourtant de plus importants, m'y a conduit bien des fois, le dimanche, pour me le faire admirer. Mon grand-père lui-même avait été entrepreneur, avant de se retirer à la campagne et l'honneur du métier n'était jamais sorti de notre famille.

Après le bric-à-brac du grenier, ce qui m'amusait le plus, dans notre maison, c'était le bureau de mon père. Une longue planche, posée sur quatre tréteaux, y servait de table de travail et l'on y voyait toujours de grandes feuilles de papier à dessin, fixées dans le bois par une rangée de punaises. Il y avait aussi du papier calque, des réglettes et des compas, et des crayons de couleur. Sur les murs s'étalaient des plans et des graphiques, la liste des entrepreneurs de la région et une liste calligraphiée des numéros de téléphone dont on pouvait avoir besoin.

Mon père était un être assez lunatique qui faisait des efforts désespérés pour ne pas se laisser aller à sa fantaisie. Bien qu'il soit d'un rang assez modeste, un agent-voyer ne peut pas avoir l'air d'un fantaisiste, dans une petite ville. Mon père portait donc des vêtements sombres, avec une barbe noire, taillée en rond. Il avait un air très respectable et même un peu officiel. Mais il se coiffait de chapeaux de poète et portait des lavallières à pois. S'il mélangeait ainsi la coquetterie à l'austérité, c'est, sans doute, parce qu'il avait bien dix ans de plus que ma mère et ne voulait pas qu'on le vît. Mais la fantaisie répondait certainement à tout un côté profond de sa nature. A le voir passer dans la rue, on l'aurait cru incapable de sortir de la rêverie qui lui faisait saluer les gens quand il les avait dépassés de dix mètres. Pour tout dire, il ne manquait pas d'un certain ridicule, bien qu'il fût bel homme et toujours soigneusement attifé à la mode de son temps. Peut-être avait-il

quelque chose de mon oncle Abel... une espèce de faiblesse ou d'inadaptation à la vie... Je ne crois pourtant pas que le rêve ait tenu beaucoup de place dans son existence. En dépit de son apparente distraction, il vivait dans un univers précis où cinq millimètres figuraient un mètre de la réalité ordinaire. Au milieu de ses projets et de ses plans, il était comme Gulliver à Lilliput et, s'il rêvait, c'était de choses précises.

Il était honnêtement instruit, assez peu cultivé, mais sans aucune trace de pauvreté d'âme. Je l'ai vu vieillir sans perdre le contact avec la vie. A soixante ans, quelque temps avant sa mort, il était encore capable de s'émerveiller devant un verre d'eau fraîche ou devant le premier bourgeon du printemps. Il a pourtant fallu que je devienne moi-même un homme mûr pour que je comprenne complètement ce qu'avait été sa vie intérieure. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il n'a jamais été un homme détruit, ni un mort vivant, pas plus que les gens qui vivaient autour de lui et dont je retrouve le souvenir en pensant à mon enfance...

Avez-vous évoqué parfois ces gens qui vivaient dans la familiarité de vos parents et qui vous semblaient être des personnages très importants quand vous aviez une douzaine d'années? Ils ne sont plus rien, maintenant, morts pour la plupart, ou dispersés et déjà presque retirés de la vie... Ce n'était pas des gens meilleurs que ceux d'aujourd'hui. Ils avaient leurs faiblesses et leurs vices, leurs ridicules et leurs drames... Mais leur vie était soutenue par la cohésion du monde au milieu duquel elle se déroulait. Si je vous racontais toutes leurs histoires, nous serions encore là demain matin... celle de ma famille y suffira largement...

Comme vous êtes mon cadet de quelques années, vous ne vous souvenez peut-être pas de la façon dont on vivait avant 1914? Mes parents voyaient énormément de monde, ils recevaient et sortaient beaucoup. Ils étaient loin de mener grand train et devaient même compter, mais les contacts humains leur étaient aussi nécessaires que le logement et la nourriture. Quel étrange petit monde! Deux ou trois professeurs du collège, le médecin, quelques commerçants... C'est très ridicule, n'est-ce pas? Le professeur de rhétorique du collège était un des familiers de la maison. Je crois bien qu'il s'appelait Grimpert ou Grampert. Quand j'étais dans les petites classes, il m'apparaissait comme un dieu doublement inaccessible. C'était un petit homme sec qui ne se passionnait que pour les plaisirs de la table. Les Belles-Lettres n'étaient que son

gagne-pain. La gastronomie était l'élément poétique de son existence. Il entrait chez nous en chantonnant, le nez fureteur et regardait ma mère en levant un doigt. Il disait alors :

— Aubergines? ou gratin de poisson?

Ma mère n'avait pas beaucoup de considération pour lui parce qu'il était plutôt négligé dans sa mise, mais elle s'amusait des indiscrétions de son appétit.

— M. Grimpert devine le menu rien qu'en montant les escaliers, disait mon père.

— Voilà que ce c'est que d'être logé à l'étroit, répondait ma mère avec un peu d'humeur.

— Mais j'aurais deviné quel était le menu de Louis XIV en entrant au Palais de Versailles, assurait M. Grimpert.

Il se lançait alors dans une description de la table du grand Roi, car il était fort savant et ne dédaignait pas de faire la classe aux grandes personnes.

Après M. Grimpert qui était vieux garçon, on voyait arriver le docteur Jourdan avec sa femme. Les médecins de ce temps-là connaissaient admirablement les maladies, mais ne savaient pas les guérir. C'était en tout cas la particularité du docteur Jourdan. Dans les cas très graves il disait aux gens, sans les regarder, en se lavant les mains au petit lavabo de son cabinet :

— Vous en avez pour trois mois... Et, trois mois après, le patient était mort.

Il avait le meilleur diagnostic de la région, mais ses interventions étaient celles d'un hygiéniste.

— Mangez de l'ail... Ne portez pas de fixe-chaussettes, répétait-il à tous ses malades. Buvez un verre d'eau le matin et allez à la selle avant de vous coucher.

Quand on me permettait de dîner à table avec les grandes personnes, je l'entendais dire aussi des choses étonnantes qui me faisaient rougir sans que je sache très bien pourquoi... à moins que ce ne fût à cause des regards que les dames jetaient alors vers moi.

— Le meilleur moment? C'est le matin au réveil, avant le petit déjeuner... que vous devez prendre debout... C'est le seul moment où Vénus et Hippocrate font bon ménage... profitez-en... Je ne vous le répéterai pas...

Mais il le répétait à presque toutes les réunions, au grand scandale de ma mère et de sa femme qui le lui entendait pourtant dire au moins quatre ou cinq fois par jour.

Ce grand bourru était l'homme le plus bienfaisant de la ville.

Après trente ans de pratique, il lui arrivait de pleurer sur la mort d'un de ses malades, comme un adolescent peut pleurer sur la mort de sa mère. Il vivait dans le désespoir de son impuissance et se faisait un masque de brusquerie. Il avait une confiance enfantine dans l'avenir, comme la plupart des hommes de son époque et croyait au progrès indéfini des lumières et de la science. Il aimait à répéter :

— Ah! je voudrais être mon successeur...

Il a été le premier à avoir une automobile dans notre région. C'était un invraisemblable phaéton qui n'avait même pas de volant et se lançait par le côté. Le docteur courait les campagnes sur ce véhicule et sauvait les gens qu'il pouvait en les soignant lui-même comme une infirmière. Car il guérissait quand même bien des maux, des fluxions de poitrine, de mauvaises angines, des fièvres et des infections.

A plus de quarante ans de distance, il me semble le revoir. Il portait la barbe et les cheveux longs, à la Jésus-Christ, et se coiffait d'un tube en peau de lapin, même quand il partait en automobile. Une redingote, qui tombait jusqu'à ses genoux, complétait sa silhouette maigre, un peu penchée en avant. Sa crinière grise et les pans de son vêtement lui donnaient l'air de flotter au-dessus du sol. On aurait dit une apparition immatérielle, à la fois néfaste et protectrice. Quand il est mort, après cinquante ans de pratique, le canton tout entier a suivi son cercueil jusqu'au petit cimetière du village où il était né, à dix kilomètres de la ville. Il a été un des plus intimes amis de mes parents, sans pourtant jamais se permettre d'être familier avec eux, sauf dans ses boutades médicales. Il baisait la main de ma mère et n'entrait jamais dans le salon sans avoir son tube à la main. Il le posait sur un fauteuil ou sur le coin de la console, à côté d'une statuette de Psyché.

Mme Jourdan avait adopté les façons cérémonieuses de son mari. Elle ne l'appelait jamais que « Monsieur le Docteur » quand elle parlait de lui à ses malades et ne condescendait à dire simplement « le Docteur » qu'avec ses amis les plus intimes. Autant que je m'en souvienne, c'était une grande femme majestueuse qui portait un ruban de velours autour du cou. Elle traitait ma mère avec une gentillesse un peu protectrice, mais ma mère n'a jamais pensé à s'en offenser.

Si je vous parle de tous ces personnages que je n'ai guère revus depuis ma vingtième année, ce n'est pas pour le vain plaisir d'évoquer l'atmosphère de mon enfance. Personne ne

vit seul et le destin d'un homme est lié à celui d'un grand nombre de ses semblables. Je ne peux pas me souvenir de mes parents sans penser aussi à M. Grimpert, au docteur Jourdan et à sa femme, à Mme Osmine qui était la veuve d'un sous-préfet que personne n'avait connu, à M. et Mme Clerjean qui avaient une fabrique de chapeaux et surtout à M. Monnier, dont la femme passait pour être la plus jolie de la ville.

M. Monnier était professeur d'anglais au collège. C'était le plus élégant de tous ces messieurs. Il avait fait ses études à Paris et se vantait d'avoir passé un semestre en Angleterre.

— La vie anglaise..., disait-il, avec une pointe d'accent britannique.

Tout le monde se taisait alors, même le docteur et Mme Jourdan. Ma mère secouait la tête et posait son menton dans ses mains qu'elle avait très belles, malgré les travaux du ménage. C'est très ridicule, n'est-ce pas? Je soupçonne M. Monnier de n'avoir été que surveillant d'internat dans une petite institution de province. Quand on lui parlait de Londres, il se bornait à dire :

— La vie anglaise est surtout passionnante dans les petites villes et dans la campagne... Londres n'est qu'une grande ville comme les autres...

M. Monnier parlait toujours du voyage qu'il devait faire outre-Manche, pour revoir ses anciens amis, mais, à ma connaissance, il n'a jamais repassé le Détroit. Pendant des années, il a consulté les indicateurs de chemin de fer et les prospectus des compagnies maritimes :

— En partant à 9 h. 20, je rattrape l'express de 11 heures et je peux prendre le bateau de nuit...

— Vous ne préférez pas le bateau de jour? demandait Mme Osmine. Vous pourriez jouir du paysage.

— Oh, la mer! Quand on la connaît... répondait M. Monnier, en prenant un air blasé...

Les jours de grandes réceptions, ma mère avait toujours le docteur à sa droite et M. Monnier à sa gauche. C'était sans doute très impoli pour M. Grimpert qui était plus âgé et dont la chaire était la plus importante du collège, mais M. Monnier devait cette préséance à ses relations avec l'Angleterre. Il était à peu près le seul de ce petit groupe à ne pas porter la barbe et à être toujours rasé de très près. Il n'avait conservé qu'un soupçon de moustache blonde, frisotée en croc sur les bords. Il faisait de la bicyclette avec sa femme. Ils portaient tous les

deux des pantalons bouffants. Mme Monnier a été la première à arborer ces vêtements que l'on appelle des chandails et tout le monde était d'accord pour trouver qu'elle montrait trop sa poitrine. Elle était aussi la seule à ne pas se borner à user de la poudre de riz et se servait de crèmes et de fards.

— De la crème Simon, à la rigueur... et encore! disait ma mère à Mme Jourdan.

— Le seul moyen de se conserver est de s'abstenir de toutes ces drogues, répondait celle-ci.

— Mangez de l'ail, tranchait le docteur.

Il était le seul à éprouver quelque sympathie pour Mme Monnier et le lui marquait par une déférence un peu moins cérémonieuse que d'habitude.

— C'est une magnifique organisation physiologique, disait-il, et je lui sais gré de ne pas se comprimer les organes...

Il fallait pourtant tout le prestige de M. Monnier pour faire accepter cette amazone par le petit groupe des amies de ma mère et par ma mère elle-même. Je crois bien cependant qu'elles auraient reçu Grille-d'Egout ou la Môme-Fil-de-Fer si M. Monnier les avait fait venir avec lui. Il était l'arbitre des élégances et du bon ton international. Beau parleur, du reste, et pas aussi ignorant que je l'ai cru quand j'avais une vingtaine d'années. Sa grande force était d'avoir toujours l'air d'être intéressé par les femmes, ce qui n'était pas le cas de mon père, ni celui de M. Grimpert ou du Docteur. Il se souvenait de leurs petites contrariétés, de leurs ennuis domestiques, de leurs passions du moment. Il ne manquait jamais de s'en informer d'une visite à l'autre, en prenant un air confidentiel, en s'isolant avec elles dans un coin du salon. Il était capable de faire venir une partition de Paris parce que ma mère ou Mme Jourdan en avait parlé par hasard... C'était l'homme des petits soins délicats... race exécrable qui n'est pas encore éteinte...

Une des faiblesses de ma mère était la musique... non qu'elle fût mélomane ou mauvaise musicienne. Elle jouait assez bien du piano, mais sans passion. La musique avait pour elle une valeur sociale. C'était un moyen de donner une dignité à la vie. Elle jouait donc comme d'autres pratiquent leur religion, par respect de la forme. Elle pensait que la musique devait l'empêcher de se laisser endormir par la vie de province. Mon père l'écoutait jouer sans rien dire, en rêvant d'arches de ponts ou de murs de soutènement, mais je crois qu'il éprouvait

alors de grandes joies. M. Monnier commentait alors chaque morceau et parlait des concerts de la capitale qu'il avait suivis quand il était étudiant. Ma mère pensait que mon père était entièrement fermé à la musique. Elle en éprouvait une grande mélancolie. Elle aurait peut-être abandonné le piano si M. Monnier ne lui avait pas donné l'illusion qu'il était à lui seul tout un auditoire.

— Vous ne connaissez pas? demandait-il, et il faisait venir la partition.

Le docteur n'aimait que les opéras. Mon père avait aussi un penchant assez fort pour ce genre de musique. Il était capable de fredonner quelque grand air d'*Hérodiade* ou des *Huguenots* quand il travaillait seul dans son bureau, le soir après dîner. Mais M. Monnier avait persuadé ma mère de se détourner de ce genre qui sentait par trop la province.

— Pourtant, disait le docteur, une belle voix humaine!

Et sa main droite dessinait alors devant son visage une sorte de cercle tandis que sa chevelure de mage répétait le même mouvement autour de son cou. Mais M. Monnier répondait, en accentuant son accent britannique :

— Plus elle s'éloigne de notre nature et plus la musique est parfaite...

Il avait peut-être raison, mais mon père et le docteur étaient dans une autre vérité. Ils ne pouvaient pas avoir tort devant un M. Monnier. Ce n'était pourtant pas ce que pensait ma mère.

Pour moi, tout ce que je dois à la musique, c'est d'avoir connu l'accordeur de piano de notre ville. Il venait deux ou trois fois par an à la maison, d'une façon régulière et quelquefois plus, si ma mère pensait en avoir besoin.

C'était un aveugle potelé, dont la tête n'était jamais verticale, mais toujours un peu penchée vers la gauche ou la droite, comme si elle se fût appuyée sur quelque son, invisible pour nous, mais sensible pour lui qui entendait ce que nous ne pouvions pas entendre. Je n'ai jamais connu un homme plus gai, ni plus grave, car il donnait à la fois une impression d'allégresse et de profondeur. Je crois qu'il était versé dans les sciences occultes et affilié à je ne sais quelle secte. Il aurait fait croire à l'immortalité de l'âme aux plus endurcis des incrédules. Privé du sens le plus précieux, il avait un tel contact avec le monde, qu'il donnait à penser qu'il n'était pas besoin de l'intermédiaire du corps pour être plongé dans la vie. Quand j'étais encore un petit enfant, il m'apparaissait

comme un pur esprit. Je ne pensais pas que l'oreille et la main remplaçaient chez lui les yeux morts derrière les paupières fermées. L'esprit seul me semblait le guider à travers notre appartement, au milieu des chaises et des fauteuils.

— Le petit guéridon a changé de place, disait-il.

Il avait des façons respectueuses, sans rien de servile. Je crois qu'il pensait que tous ceux qui savaient jouer du piano avaient droit à une déférence particulière. Ma mère se sentait une dame devant lui et s'en trouvait d'autant plus flattée qu'elle le considérait comme un monsieur. Il lui racontait la chronique de tout un monde dans lequel elle n'avait pas ses entrées.

— Un ton en dessous du diapason, disait-il d'un air désolé, après avoir égrené quelques gammes sur le piano de ma mère. Mais il ajoutait aussitôt :

— C'était bien autre chose, la semaine dernière, chez Mme de Vernesac... deux tons en-dessous... Les châteaux fermés pendant l'hiver sont les plus grands ennemis de la musique.

Lui qui ne voyait rien, savait tout ce qui se passait à cinquante kilomètres à la ronde. Il savait encore mieux ce qui se passait au secret des cœurs et des esprits. Il me demandait quelquefois : « Un gros chagrin ? » rien qu'à la façon dont je lui avais ouvert la porte, et c'était toujours quand j'étais plongé dans un de mes désespoirs d'enfant. On ne le recevait pas, mais on l'accueillait comme un invité de marque, chaque fois qu'il venait chez nous pour son travail, et je crois bien que ma mère lui faisait des confidences.

(*à suivre*).

MERCVRIALE

LES LETTRES

La Pesanteur et la Grâce, par *Simone Weil*, avec une introduction de Gustave Thibon (Plon). — Quelques réserves préliminaires : Ces textes sont un choix fait par Gustave Thibon dans les papiers laissés par Simone Weil : quelle est la mesure de l'arbitraire? Les notes de G. Thibon donnent parfois — à raison ou à tort — l'impression déplaisante qu'il pèse sur la pensée pour la gauchir dans le sens de ses propres préférences. Enfin nous savons que Simone Weil a été pendant plusieurs années, en khâgne, l'élève d'Alain (qui récemment écrivait en parlant d'elle : « ce génie inconnu »), — non seulement élève mais disciple passionnée; G. Thibon, dans son introduction, ne dit pas un mot d'Alain ni de la khâgne, dont il n'est pas possible qu'ils n'aient pas eu sur elle, par action ou réaction, une influence profonde.

Ceci dit, il reste que ce petit livre est une très grande œuvre. Le titre choisi par Thibon dans le vocabulaire habituel de Simone Weil nous met au centre de sa pensée : la pesanteur est la loi de la Création et « pousse la créature à rechercher tout ce qui peut la conserver et l'accroître »; « ne pas exercer tout le pouvoir dont on dispose, c'est supporter le vide...; la grâce comble mais elle ne peut entrer que là où il y a un vide pour la recevoir ». D'où la condamnation de toutes les fausses mystiques, de tous les faux héroïsmes, qui cherchent seulement à « boucher les trous », à procurer des compensations. La seule voie sûre vers la Vérité est l'acceptation du vide, de la misère humaine, « Dieu connu par son absence ».

Une pensée d'une sûreté extraordinaire, qui ne fait jamais usage du moindre jargon philosophique, ne se réfère qu'à l'expérience personnelle et la méditation de l'Evangile. Des trouvailles fulgurantes, qui appellent la comparaison avec Pascal. — M. M.

Les forêts de la nuit, par *Jean Louis Curtis* (Julliard). — La Résistance, décidément, est en passe de devenir le thème littéraire privilégié pour de longues générations. Plus il est exploité, mieux il convient aux subtils romanciers, de qui on n'exige plus qu'ils aient participé aux événements, mais au contraire qu'ils soient sceptiques, imaginatifs, et qu'ils développent en toute liberté les variations les plus audacieuses sur le caractère humain, à la lumière de circonstances exceptionnelles. C'est ce qu'a fort bien compris ce jeune auteur; il s'est emparé au magasin des accessoires, aux archives du roman, des clichés les mieux éprouvés : un jeune aristocrate, héros pur et loyal; son père, imbécile au grand cœur; sa sœur, dont la chair trop longtemps contenue succombe; la petite gouape à la beauté fatale, bourreau des cœurs et tortionnaire. Plus quelques comparses, une veuve spirite, une quadragénaire folle de son corps, un esthète sadique, une bonne vindicative, un bon Allemand, musicien, un méchant Allemand S. D., etc. Le talent consiste à tenir le lecteur en haleine, fût-ce au prix d'arguments les plus faux, de prétextes les plus absurdes. Les gratuités parfois touchent au pastiche : ceci est de Montherlant, ceci de Sartre, ceci de Marcel Aymé. Au demeurant, il y a là matière à un film. Dommage seulement qu'il y en ait eu un déjà : *Le Père Tranquille* (de Noël-Noël), moins intelligent, certes, mais aussi parfait dans l'ordre du travestissement de la réalité et du conventionnel psychologique. — YÉFIME.

Portes du soir, par *Alfred Wild* (Trois Collines). — Fastidieuse, et fort peu fascinante élucubration satanique. Quand le jour filtre à

travers les rideaux, ô Suisse, les ectoplasmes vont ailleurs. — Y.

On vous parle, par *Jean Cayrol* (Ed. de la Baconnière et du Seuil). — La solitude, le dénûment, une persévérante obsession peuvent justifier une telle soumission aux choses, que celles-ci finissent par pénétrer le corps de l'homme humilié, semblablement à la pomme projetée dans la carapace molle de Grégoire Samsa changé en vermine. Toutefois, ce n'est pas afin de transfigurer le réel, comme Kafka, que l'auteur assume le pesant désespoir du clochard. Rien qui ne soit du déjà vu, du déjà enduré; à l'intérieur comme à l'extérieur, tout tend à la même grisaille. Un *je* qui boude le monde pathétiquement. Y.

Les premiers jours, par *Jean Cayrol* (Ed. de la Baconnière et du Seuil). — Suite au précédent, deuxième panneau d'un triptyque.
Ce qui était apparu comme le témoignage d'une sensibilité unanime, une revendication formelle et inconditionnée à l'égard de la justice omniprésente, — une confession nue et non motivée, — se cherche ici des motifs existentiels. Le récit prend un tour plus romanesque. La peinture de sa promiscuité avec des déshérités au destin plus charnel, affadit quelque peu la protestation du narrateur. On le voit avec regret se confondre avec tant d'autres, voyageurs de troisième dans le train de la misère universelle; on ne peut plus chasser de son esprit le plus fou d'entre eux, qui écrivit « les soliloques du pauvre », le pauvre Jehan Rictus. — Y.

Ma route et mes chansons, T. II. Londres-Hollywood-Paris, par *Maurice Chevalier* (Julliard). — La populaire vedette, comme on dit, poursuit familièrement sa royale confession. Il s'y confirme que la candeur et la vanité, si elles ne se détruisent pas réciproquement, contribuent à fonder une popularité durable. — Y.

Dernière pirouette, par *Lugné-Poe* (Ed. du Sagittaire). — D'amusants commentaires, non dépourvus de fiel, autour du théâtre de l'Œuvre, à propos d'Alfred Savoir, Lucien Guitry, Crommelynck, de divers auteurs et acteurs, mais surtout de Paul Claudel, par quoi ces mémoires se distinguent, en versant des pièces uniques au dossier biographique du poète. — Y.

La tradition Fontquernie, par *Gilbert Cesbron* (Robert Laffont). — La rage de publier presse dangereusement certains; tel ce gentil débutant (on songe avec nostalgie à son premier-né, « Les Enfants de Paris ») que voici, agressivement banal à son troisième. Cet Antoine de Fontquernie de Sciences Po, Mort au Champ d'Honneur, a tout l'air d'un avorton, conçu dans l'aberration d'une rencontre avec Henry Bordeaux. Incroyable mais vrai, un prix a consolé l'auteur, offert, dit-on, par un jury de lecteurs impartiaux. — Y.

Porte de Montreuil, par *Jacques Fouquet* (Ed. de la Table Ronde). — Après deux cents pages de descriptions exactes, d'analyses de caractères perspicaces, de remarques justes, de considérations sociales pertinentes, d'états d'âme saisissants, le bonheur d'en être arrivé à bout motive cette *Conclusion :* « Et j'étais heureux, simplement parce que j'existais... » Un roman optimiste. — Y.

Patrick, par *Michel Bataille* (Robert Laffont). — Un jeune homme qui se sent pur, sans compromissions avec la vie, avec tout ce qui précisément la rend viable à tant d'adultes : voilà Patrick. Un effort douloureux, masque parfois d'un sourire, pour être toujours en éveil, en garde, et ne rien toucher de ce qui salit. Patrick meurt à la guerre. C'est-à-dire que le sort tranche pour lui. Nous ne saurons jamais à quoi l'eût conduit sa noblesse et sans doute est-ce le reproche qu'on peut faire à ce récit, de s'esquiver au moment capital.
Il y a dans ce premier livre des dons et, malgré quelque naïveté, quelque verbosité, quelques rappels aussi de Gide ou de Giraudoux, l'indice d'une personnalité. Le prix Stendhal, qui l'a couronné, n'aura probablement pas manqué son but.
ROGER PAYET-BURIN.

Emilou, par *René Dam* (Bordas). — S'il existait une école du paroxysme, ce livre pourrait aisément s'y rattacher. Toutefois, rien ne dit que pour traduire notre époque troublée, il faille recourir à ce bredouillement forcené. Peut-être faut-il tout simplement interpréter cette « manière » comme une façon prétentieuse de cacher son incapacité à construire un roman véritable.
R. P.-B.

Les Fantômes armés, par *Elsa Triolet* (La Bibliothèque française). — Si les témoignages sur « l'entre-

deux guerres » se multiplient, il en va tout autrement pour la période qui s'est ouverte avec l'armistice de 1945. Sans doute est-ce une période « en cours », et les romanciers n'y situent leurs sujets qu'avec circonspection, par peur des démentis.

On n'en saurait accuser Elsa Triolet. Son opinion, comme on dit, est faite. Toutefois, rien ne peut empêcher que son livre ne s'appuie sur une réalité incontestable, si même on en tire des conclusions différentes. Il exprime la déception, le malaise, la duperie que ressentent aujourd'hui ceux qui participèrent à la Résistance; c'est trop vrai pour que l'auteur ait eu à forcer les faits si peu que ce soit. Elle a décrit la revanche que songent à prendre, et prennent déjà, les collaborateurs d'hier, aujourd'hui « fantômes armés ».

Mais il ne faudrait pas croire qu'il s'agit là d'un roman « politique », au sens d'un travail de propagande détourné. Elsa Triolet a trop le sens de la vie et du mouvement, elle a trop l'intelligence des individus pour écrire autre chose qu'un vrai roman. — R. P.-B.

La Corde raide, par *Claude Simon* (Sagittaire). — Des confidences, et le récit d'expériences multiples et dures, déballés au hasard de l'enchaînement des souvenirs. Beaucoup de bavardage; de la naïveté parfois; des libertés un peu fortes avec le langage (« se rappeler de », etc.). Mais la sincérité, l'effort pour exprimer l'*éprouvé* rendent ce livre, avec tous ses défauts, plus sympathique et même plus prometteur qu'un quelconque roman réussi. — S.

Le dernier Jour de l'Inquisition, par *Paul Morand* (La Table Ronde). — Depuis *Ouvert la Nuit*, on a pris de l'âge... Encore reste-t-il dans la première nouvelle, qui donne son titre au recueil, une vigueur, une couleur qui résistent à l'empâtement. Mais la seconde, *Parfaite de Savigny*, est péniblement scolaire. — S.

Le Pont des Saints Pères, par *André Billy* (Fayard). — Faisant suite à *La Terrasse du Luxembourg*, précédent *Le Balcon au bord de l'Eau*, ce deuxième volume de souvenirs nous mène de 1911 à l'armistice de 1918, à la mort d'Apollinaire. Avec un relief grouillant d'animation ils évoquent les milieux de la presse et des lettres, entre lesquels André Billy, créant alors le courrier littéraire, faisait la liaison. Deux figures dominent le livre, celle de Léautaud, celle d'Apollinaire; et le *Mercure*, son esprit, ses hommes, son action y sont dépeints avec une ampleur et une affection dont on ne peut manquer, ici particulièrement, d'être touché. — S.

Trois livres pour enfants nous parviennent de chez Gallimard. *L'Almanach du Gai Savoir* (1948), de Colette Vivier, illustré par Beuville, paraît pour la huitième fois, élargi, enrichi : un de ces bouquins magnifiques (pour enfants de 9 à 13 ans), où l'on trouve de tout, des amusements, des contes, du sérieux, et dont on n'épuise pas les secrets en deux heures... De Colette Vivier encore, un conte charmant, *Le Pays du Calcul*, illustré par Jean de la Fontinelle; on recommande particulièrement l'histoire du Triangle Rectangle qui s'aperçoit un beau matin qu'il a perdu son hypothénuse et veut en acheter une autre chez le marchand de Lignes en tous genres — ou celle du Bal des Volumes (« Quelques Lignes Brisées faisaient tapisserie dans un coin... »). Un reproche : toute la drôlerie du texte n'est accessible qu'à des enfants de 8 à 10 ans, et la présentation convient plutôt à 5 ou 6 ans. Les *Contes du Milieu du Monde* de Guy de Pourtalès, illustrés par Eliane Bonabel, conviennent à l'âge qui lit Grimm, Andersen ou Perrault; les fées sont encore dans ce livre. « Les grandes personnes peuvent aussi le lire, dit la préface, même s'il est au-dessus de leur âge. Les enfants leur expliqueront ce qu'ils » (elles?) « ne peuvent pas comprendre. » — M.

LIVRES REÇUS. — *Au royaume des ombres*, par Marie-Louise Mellier (Malfère, Amiens); — *L'affaire du parachute*, par Georges Ernault (Malfère, Amiens). — *Le Bleu, le Blanc, le Rouge*, par René Bréhat (Editions Alsa). — *Le signe de Lilith*, par Claude Saint-Yves (Robert Laffont). — *L'Hôtel Roustand*, par Michèle Saro (Julliard). — *La haine maternelle*, par Simone de Tervagne (Nagel). — *A l'orée du bois*, par Henriette Faroux (Albin Michel). — *Cap Horn*, par Henry Jacques (Aux Portes du Large). — *La France retrouvée*, par Pierre Jacquard (Les éditions de « Perspectives », Lausanne). — *Au Jardin des Muses Françaises*, par André Trofimoff (Editions des Quatre Vents).

LA POESIE

JULES SUPERVIELLE.

Un poète prenait les mots de tous les jours
Pour chasser sa tristesse avec une nouvelle
Tristesse infiniment plus triste et moins cruelle.

Je ne sais si l'art poétique de Jules Supervielle tient tout entier dans ces vers tâtonnants et limpides, mais il me semble indispensable de les bien réfléchir pour ne pas déparler de son œuvre — et pour en rendre compte sur le mode « bien tempéré » qui convient à notre vieille affection. Comme dans le titre célèbre de Bach, il y a dans ces trois vers, vis-à-vis de soi-même et d'autrui, une « précaution » qui n'est pas fréquente dans le domaine de l'œuvre d'art. L'auteur repousse les mots qui ne sont pas « de tous les jours ». Il sait par expérience combien certaines recherches de syntaxe et de vocabulaire — « tics, tics et tics », déclarait le Montévidéen Isidore Ducasse — font obstacle à la grandeur et à l'étrangeté d'un vrai poète. Car les Grands Mots risibles, et utilisés comme tels, du Glossaire symboliste, ont fortement marqué ses premiers essais. Le fameux distique du second Montévidéen, Jules Laforgue :

Un couchant des Cosmogonies!
Ah! que la vie est quotidienne...

leur donne le ton. « Mon ironie me semble être dans la plupart de mes *Poèmes de l'humour triste*, confie-t-il à Paul Fort, en 1919, la fille dévoyée de ma mélancolie, — dévoyée mais non pas ingrate. » Trop de « mélancolies manutentionnaires » et de « mélancolies ultimes » faussent, en effet, l'expression de ses « tendresses parisiennes ». Il essaie vainement de s'en guérir par l'exotisme du « Goyavier authentique », et par l'évocation de Créolopolis :

Cité certes imaginaire,
Mais que l'on dirait congénère
De mainte ville sublunaire...

Malgré ces inventions plaisantes, il ne se départira jamais d'une certaine tristesse fondamentale. L'impression d'un malaise dans la langue et dans le sentiment, qui émane de ces complaintes humoureusement tristes, va de pair avec une nostalgie très particulière. Né à Montévidéo de parents basques, et doublement déraciné, au sens barrésien du mot, par l'éloignement des provinces de son enfance, Jules Supervielle aura quelque peine à rejoindre ces deux morceaux de lui-même que sépare toute l'étendue de l'océan. (Et il peut assurer au même Paul Fort, préfacier de son premier recueil collectif, — *Poèmes*, Figuière, 1939 —, qu'à Paris

comme à Montévidéo il se sent parfois le mal du pays.) Longtemps plus tard, il saura qu'il y est parvenu à la faveur de ce signe : de même qu'il y a une vache dans les armes de la ville d'Oloron, il y a un taureau dans l'écusson de l'Uruguay. « Et je ne rougirai pas, ajoute-t-il, d'avoir été entre ces deux bêtes, avant moi fort éloignées, un intermédiaire plein d'espérances. »

Mais avant de prendre conscience de son rôle d'intercesseur entre les paysages de la terre et de l'âme les plus différents, Jules Supervielle doit éprouver, pendant quelques années encore, les limites de sa fantaisie. On regrette que le *Choix de Poèmes*, récemment publié aux Editions de la N. R. F., ne retienne qu'une seule pièce de sa manière des débuts. Fruits trop verts ou détachés trop tôt de l'arbre à poèmes, il est vrai que ce sont, le plus souvent, des exercices à l'imitation des Parnassiens et de Jules Laforgue. Mais derrière le côté appliqué et décevant de ces pastiches, on perçoit déjà les éléments du futur « voyage en soi », mêlés aux sites de la Pampa, aux impressions de haute mer, aux échauffourées nocturnes et en plein ciel qui seront la trame de son œuvre de la maturité. On y trouve surtout cette fidélité aux origines, cette volonté d'un retour à la fable de l'enfance, qui est la réserve de l'âge d'homme :

Oh! pouvoir remonter le dur fleuve des ans,
Boire à sa propre source est si désaltérant!

« Boire à la source », ce titre de l'un des meilleurs ouvrages en prose de Jules Supervielle n'a pas été seulement choisi pour la commodité du voyageur qui se souvient. Il exprime sa hantise la plus profonde : il est, au premier chef, le sens poétique de sa vie. Et c'est sans doute à la source uruguayenne qu'on doit la surprenante gravité de *Débarcadères* (1922). Ici, nulle fantaisie d'époque. Le déraciné a retraversé l'Atlantique immense. Il fait corps, maintenant, avec ce pâturage vaste comme la mer : « Je m'enfonce dans la plaine qui n'a pas d'histoire et tend de tous côtés sa peau dure de vache qui a toujours couché dehors. » Cette plaquette, où alternent les pièces en vers réguliers et les pièces en vers libres (il en sera de même dans tous les nouveaux recueils de Supervielle) est dominée par le portrait du gaucho, qui représente le bain de vigueur du poète :

Un cavalier occupait la pampa dans son milieu
Comme un morceau d'avenir assiégé de toutes parts.

Et Supervielle s'ébroue longuement dans le cadre de son enfance. Il fait provision de souvenirs. Il enferme dans sa mémoire, amoureusement, « le parfum féminin des courbes colonies », l'éclat et le jaillissement des sèves tropicales. Mais il n'aura pas besoin d'en faire usage. Avec *Gravitations* (1925), puis avec *Oloron-Sainte-Marie* (1927) et *Saisir* (1928) qui seront réunis, en 1930,

dans *Le Forçat innocent*, et davantage encore avec *Les amis inconnus* (1934), Jules Supervielle comble son « désir de limpidité » par lequel, dit-il, « je collabore avec les régions plus ou moins obscures du monde intérieur, essayant de me rendre intelligible sans altérer — mais bien plutôt en désaltérant — le mystère essentiel à tout poète ».

L'expression de ce mystère se passe de pittoresque : l'anecdote et la couleur en sont bannies, ainsi que l'éloquence. Las de se débattre avec « la rime indocile et la forme inquiète », le poème se distingue à peine de la prose — à moins qu'il ne s'agisse de ces vers, ouvragés comme des objets très utiles et très frustes, où l'on reconnaît la marque, toujours émouvante, de cette sorte de maladresse qui est la grâce.

Il s'agit, en vérité, d'une nouvelle naissance. Et la voici, telle qu'elle se pose dans l'esprit anxieux du poète :

Mon peu de terre avec mon peu de jour
Et ce nuage où mon esprit embarque,
Tout ce qui fait l'âme glissante et lourde,
Saurai-je, moi, saurai-je m'en déprendre?

En réduisant le monde extérieur à son essence — les quatre éléments à peine devinés dans les grisailles du petit jour — Jules Supervielle devient le poète des échanges, comme il y eut celui des correspondances. Moyen terme entre les multiples parties du grand Tout, le sentiment de l'infini qu'il porte en lui est une donnée à la fois physiologique et universelle : il se sent perdu dans le brouillard, entre ciel et terre, ou bien comme une île au milieu de l'océan :

Plein de songe mon corps, plus d'un fanal s'allume
A mon bras, à mes pieds, au-dessus de ma tête.
Comme un lac qui reflète un mont jusqu'à sa pointe
Je sens la profondeur où baigne l'altitude
Et je suis intimidé par les astres du ciel.

Dans ce continent perdu qui est son corps, il entend battre son cœur comme un étranger. Ou bien ce cœur, dont il est l'hôte, ne connaît plus de lui que des « régions sauvages » et nocturnes.

Car la nuit est partout, au dehors comme au dedans, et d'abord à cette grande altitude où souffle « le malheur des hommes ». Le poète a sans doute besoin de ce piège d'ombre et de douceur pour faire le jour en lui. Mais cette quête cosmique lui ôte tout repos, et même son sommeil « est dévoré de ciel ».

Parallèlement, il se sent menacé par l'infiniment petit. Les objets le dénoncent. Leur présence étouffe le mystère qui se trame derrière le silence, et qui le concerne. C'est alors qu'il implore la protection des êtres chers. Des disparus d'abord, que « tant de lévriers cruels » l'empêchent de rejoindre :

Mère, je sais très mal comme l'on cherche les morts,
Je m'égare dans mon âme, ses visages escarpés,
Ses ronces et ses regards.

Ou bien de celle qui meurt chaque jour sans en rien dire. Ou encore de l'ami, qui laisse en s'en allant « une porte vivante et pâle comme lui ». Cette affectivité singulière, qui le condamne à vivre dans le cœur d'autrui, à répondre inlassablement à tous les appels, éclate déjà dans ce poème de l'humour triste, dédié « à moi-même quand je serai posthume » :

Tu mourus de pansympathie,
Une maligne maladie.

Est-il encore en vie? Il assiste déjà à son « regret de la terre » et à sa propre absence. Il ne reste ici-bas que cette partie de lui-même, disponible et secourable, car ses « amis inconnus » ont besoin de lui. Témoins ses animaux familiers, les chevaux de la Pampa de son enfance, qui deviennent *Les Chevaux du Temps*, et fixent à jamais l'image du donneur de poésie :

Quand les chevaux du temps s'arrêtent à ma porte
Je ne puis m'empêcher de les regarder boire
Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif.
Ils tournent vers ma face un œil reconnaissant
Pendant que leurs longs traits m'emplissent de faiblesse
Et me laissent si las, si seul et décevant
Qu'une nuit passagère envahit mes paupières
Et qu'il me faut soudain refaire en moi des forces,
Pour qu'un jour, où viendrait l'attelage assoiffé,
Je puisse encore vivre et les désaltérer.

Avec ce portrait symbolique, nous devons tirer hors de pair *Sans Dieu*, qui témoigne que le poète ne peut prendre appui nulle part, car ce monde est sans Dieu. Nous le voyons avancer entre ses deux chiens aveugles dans le grand vide interplanétaire, loin de la terre et des amis qui cherchent en vain à le retenir — et il s'enfonce « voûté dans la céleste mine » sans avoir obtenu de réponse métaphysique.

Depuis, Jules Supervielle a inventé un Dieu à sa mesure, à la fois quotidien et magique; un Dieu variable entre celui de la Genèse, qui domine le chaos de la création, et le Dieu très atténué « des bouts de bois et des feuilles ». Désagrégé par le Temps, ce grand être se confond à peu près avec le poète, qui fut tour à tour le Survivant, l'âme en peine et le ressuscité. *La Fable du Monde* (1938) est le titre de cette imagerie, interrompue par les émouvants *Poèmes* 1939-1945, dédiés à la « France malheureuse » et à la vie.

Aujourd'hui, Jules Supervielle reprend dans *A la Nuit*, qui vient de paraître aux « Cahiers du Rhône » (1), sa réflexion sur

(1) Distribués en France par les Editions du Seuil.

l'homme. Dans un dialogue de l'âme et du corps, il tente une fois de plus de coïncider avec son destin terrestre en suggérant à l'âme cette réponse :

Je ne suis qu'un peu d'air, mais tellement sensible
Que tout semble à l'envi me désigner pour cible
Et pourtant je ne te suis rien et tu m'oublies
C'est ta peur de la mort qui nous réconcilie.

Le troisième Montévidéen a défini son œuvre comme « un essai de surréalisme humain et confiant ». Nous espérons que cet article ne trahit point son propos. Il reste à dire que sa vertu dominante — celle qui correspond à la cruauté de Lautréamont et au sourire lunaire de Laforgue — nous paraît être la *mansuétude* : rien ne semble pouvoir altérer cette égalité d'âme, cette douceur et cette discrétion, cette voyance du sentiment qui sont l'apport poétique de Jules Supervielle.

Maurice Saillet.

Sources du vent, par *Pierre Reverdy*, avec des dessins de *Roger Brielle* (Trois Collines, collection « Le Point d'Or »). — Réimpression du beau recueil, paru en 1930, qui tient dans l'œuvre récente de Pierre Reverdy une place comparable à celle de *La Lucarne Ovale* dans son œuvre première. Quand le paysage rural s'efface, le poète reste seul avec sa volonté de « tout recommencer ». Le silence brutal et le murmure léger du sentiment alternent dans sa pensée. Nous reviendrons plus longuement sur les derniers écrits de ce grand solitaire. — Que ne réunit-il en volume ses poèmes de l'époque 1925-1947, dont une grande partie nous sont encore inconnus?

Le mythe de la Roche Percée, par *Yvan Goll*, avec trois eaux-fortes d'*Yves Tanguy* (Editions Hémisphères). — Entre Roger Caillois (pour le mythe) et André Breton (pour la Roche Percée), Yvan Goll élève une curieuse maçonnerie poétique qui tient debout parce que c'est la mode et parce que les eaux-fortes de Tanguy sont fort jolies. Côté « instructif » de cette lecture : les beautés du texte ne sont pas perceptibles sans le secours du Littré.

Choix de poèmes de *Francis Picabia*, établi par *Henri Parisot* (Guy Lévis Mano). — Indispensable à l'amateur de surréalisme et à qui s'intéresse aux sources de Paul Eluard. *Poésie Ron-Ron* est le manifeste du Cynisme Poétique, et *Thalassa dans le désert* une œuvre durable. Voilà sans doute « ce qui se peut opposer de mieux à la mobilisation, militaire ou artistique » — disait autrefois Breton de Picabia. On regrette pourtant, ici et là, quelques traces de vulgarité.

Maldoror, par *Marcel Jean* et *Arpad Mezei* (Editions du Pavois, collection « Le Chemin de la Vie »). — Essai sur Lautréamont et son œuvre, suivi de pièces justificatives. En tous points excellent, quoique inégal : les auteurs vont chercher un peu loin, parfois, les « complexes » d'Isidore Ducasse. Je suis sûr que s'ils récrivaient ce livre en se passant de la terminologie psychanalytique, leur explication serait près d'être totale et définitive. Sous sa forme actuelle, je crois bien que voilà la meilleure étude parue jusqu'ici sur Lautréamont.

Passe-temps de l'homme et des oiseaux, par *Jean Cayrol* (Les Cahiers du Rhône). — Cette poésie a toutes les qualités de présence et de franchise qui manquent, par exemple, à Pierre Emmanuel. Jean Cayrol a vécu l'horreur des camps nazis. Il en rapporte ces textes, clairs comme la patience et sensibles sans facilité, qu'il faut lire en marge de l'œuvre en prose aux dimensions considérables, *Je vivrai l'amour des autres*, qui fait le point de son expérience.

Le dit du vieux marin, suivi de **Christabel** et de **Koubla Khan**, traduit par *Henri Parisot* (Librairie José Corti, « Collection Romantique »). — Edition bilingue des maîtres-poèmes de Coleridge par

un maître de la traduction. Il faut avoir ce petit livre (très soigné quant à la forme matérielle) dans sa bibliothèque : il fait juger sévèrement toutes les traductions antérieures.

Le carnet du bois de pins, par *Francis Ponge* (Mermod). — « Ces tapis épais faits d'épingles à cheveux végétales » ne nous paraissent pas très confortables, même en prenant le parti des choses. Affaire de goût, peut-être : le nôtre va de préférence aux proses scrupuleuses de Jules Renard. « L'alpestre brosserie haut touffue de poils verts » fait tout au plus reluire la « lourde chape » beauceronne de Péguy.

Londres, 11 août 1947.

Quel salaud tu t'es montré, *quand même,* avec tes trois lignes dans le *Mercure* sur mes poèmes. Tu sais très bien — premièrement qu'elles sont injustes, et je te donnerai l'occasion de t'en apercevoir davantage encore plus tard — deuxièmement, que je n'ai jamais cherché les bonnes grâces, d'aucune Revue et d'aucun torchon; mais tu es peut-être trop avisé pour être vraiment indépendant. Tu n'es pas sans savoir cependant qu'il y a d'*autres* jeux à jouer.

Tout ceci pour te faire plaisir, avec pas mal de sentiments superposés. — *Henri Thomas.*

Superposons, cher ami, superposons. Je verrais volontiers tes derniers poèmes dans le *Mercure de France,* une revue que je suis censé lire attentivement. Mais bien sûr, tu préfères les *Cahiers de la Pléiade,* à cause de leurs opulentes marges et de la délicate couverture de Fautrier. Les amis du quartier me disent que tu écris des merveilles, à Londres. Il paraît aussi que tu te portes bien. Faut continuer. — *Justin Saget.*

Le convive de Pierre et La Roussalka, texte russe présenté et traduit par *Henri Thomas* (Editions du Seuil). — Les poèmes de Pouchkine passaient jusqu'ici pour non traduisibles (ils l'étaient quand même, mais si mal que cela ne comptait pas). Henri Thomas, le plus classique des traducteurs, s'élève contre ce préjugé. Le résultat est magnifique : il nous fait entendre, presque sans interruption, l'inflexion unique du classique russe.

Poésie ouverte, Poésie fermée, essai par *René Nelli* (Cahiers du Sud). — Consacré à Paul Eluard, Aragon et Joë Bousquet, « trois des plus grands poètes contemporains ». Se ressent du Collège de Sociologie, des *Fleurs de Tarbes* et d'un grand appétit de bonnes et savantes lectures. Sorti de son sujet, est souvent convaincant.

Le chant de l'exil, par *Emmanuel Eydoux* (Les Cahiers du Rhône). — Pages extraites d'une « Geste d'Israël » qui doit comporter de nombreux volumes. Rappel de la vocation spirituelle des Juifs. Volonté généreuse et souffle prophétique : trop d'éloquence, peut-être, dans cette prose qui bénéficie de la voie marquée par la tradition.

Ombre de mon amour, par *Guillaume Apollinaire* (Pierre Cailler). — Ou six mois d'activité poétique en place de correspondance. Tous adressés à Lou, ces textes ne font pas un chef-d'œuvre : amusants, gracieux et faciles, ils ne sont du moins jamais contrefaits. Et l'on y sent vivre Apollinaire, enchanteur perpétuel (quelle fraîcheur dans la liberté !), au jour le jour de la tranchée. De nombreux documents et dessins inédits contribuent à la valeur sentimentale de ce livre, très joliment édité.

Poésies libres, par *Guillaume Apollinaire* (A Lausanne, Au Verger des Amours). — C'est la première fois que l'on réunit en un volume les trois recueils érotiques du poète : *Cortège priapique, Julie ou la rose, Le Verger des Amours* — ce dernier étant, si l'on veut, « La Chanson du Bien-Aimé » Guillaume Apollinaire. Cette fois, aucun doute : ce livre n'est pas indigne d'*Alcools* et de *Calligrammes.* C'est d'un alcool un peu fort, et voilà de quoi réjouir les amateurs.

JUSTIN SAGET.

LE CINEMA

HENRI-GEORGES CLOUZOT. — En même temps que le studio des Ursulines reprenait *le Corbeau,* la seconde œuvre de Clouzot, *Quai des Orfèvres* courait sa chance au festival de Venise où elle obtenait le prix de la meilleure réalisation. C'est donc sur deux

films que va porter désormais le jugement. Deux films, c'est peu, et c'est beaucoup, comme il est dit dans « Candide ». Nous conclurons, en l'espèce, que c'est beaucoup, car il s'agit de deux œuvres semblablement soignées et réussies dans l'ordre plastique, et qui confirment que nous sommes en présence d'un auteur qui a le style et la carrure, et qui est habité par une vision du monde. L'un et l'autre films témoignent d'une rare aptitude à peindre un milieu à travers des personnages valables, je veux dire complexes, et d'une épaisseur psychologique rare au cinéma, sans s'en remettre aux seules silhouettes de donner le ton social, et sans sacrifier excessivement au pittoresque extérieur. L'un et l'autre, additionnés, prouvent que Clouzot sait diriger des comédiens de tempéraments divers dans un registre psychologique d'une grande amplitude, et les faire servir le récit comme par réfraction. Le *Corbeau* et *Quai des Orfèvres* sont encore écrits de la même reconnaissable écriture, avec la même admirable gamme de noirs et blancs, et ce que nous appellerons la progression à saute-mouton, c'est-à-dire une façon assez pirandellienne d'éclairer l'histoire en passant d'un personnage à l'autre, et de suspendre l'intérêt, tantôt sur cet épisode, et tantôt sur un autre, sans jamais perdre le fil, et pour la grande efficacité d'une narration qui se signale ensemble par sa rigueur et par sa vigueur. Mais le plus remarquable est que, d'une œuvre à l'autre, Clouzot demeure au centre du même univers noir et clos sur lui-même. Du moins est-ce ainsi qu'il m'apparaît d'abord. L'auteur se défend contre pareille délimitation et contre pareille étiquette; il dit qu'il ouvre des fenêtres, loin d'être un emmuré. Il dit encore que la vilenie de ses personnages est généralement en deçà de celle de l'humanité moyenne, et au reproche de pessimisme, il oppose tranquillement qu'il est lucide. Concluons qu'il tranche sur la convention et l'hypocrisie régnantes.

Mais la comparaison entre les deux films ne tient pas que dans leur commun univers et leur commune démarche, bien que ce soit là ce qui force l'estime et l'intérêt, et c'est ici que je voudrais chercher querelle à Clouzot. *Quai des Orfèvres* marque sans doute un perfectionnement de l'écriture. Toute complaisance expressionniste en est bannie (on n'y trouvera rien qui se puisse comparer aux panoramiques sur le Paris du dix-huitième arrondissement, ou à la complaisance pour les rails de chemin de fer, à quoi Carné s'attarde dans les *Portes de la nuit*), et pourtant les noirs et blancs y sont encore plus admirables que dans le *Corbeau,* et pourtant quinze plans, dont ceux surtout du music-hall, où la salle s'estompe entre les personnages du promenoir et les danseuses en scène, sont dignes d'une anthologie de la photographie cinématographique. Et le récit saute-mouton est employé avec un bonheur encore accru. Oui, le style s'affermit et s'affirme. Mais voici ma querelle. Nous sommes une demi-douzaine de cri-

tiques qui, depuis trois ans, n'ont pas cessé de reprocher à Hollywood la rhétorique du vide, soit la plus sûre technique au service du plus insane bla-bla-bla. Oh! Clouzot n'en est pas là, dont les personnages demeurent alourdis de complexes originels comme d'hérédité civilisée. La galerie de *Quai des Orfèvres* est aussi lourde d'humanité étrange et vraie que celle du *Corbeau*. Faut-il mentionner le richissime vieillard qui collectionne les photographies érotiques de ses amies d'un jour, la photographe dont les goûts personnels paraissent ambivalents, la chanteuse sortie du faubourg qui ne dédaigne pas les chances les plus sordides de se procurer le luxe et la gloire, le bistro qui améliore son budget par ses fonctions d'indicateur, et le contre-point d'honnêtes gens : le policier pauvre, obstiné, astucieux et brave homme dans le fond, l'amant que la jalousie pousserait au crime mais dont la passion est estimable, enfin le chauffeur de taxi qui se garde de la police comme de la peste? Mais cela n'empêche que le sujet (tiré d'un honnête roman policier de M. Steeman) est d'une banalité extrême, et de la part de l'auteur du *Corbeau* (tiré d'un excellent scénario de Louis Chavance), d'un manque d'ambition qui confond.

Dans le *Corbeau*, il y avait une intrigue policière multiple qui s'organisait à la façon d'un jeu. Ce corbeau, signataire des lettres anonymes, passait en somme, comme le furet, de main en main. L'intérêt et la suspicion s'arrêtaient tour à tour sur une demi-douzaine de personnages. L'intrigue de *Quai des Orfèvres* ne se prête pas à ce déploiement pirandellien; elle n'est ni aussi alléchante, ni aussi excitante. Mais il me semble qu'il y a plus grave encore. Sans atteindre, comme Kafka, au mythe et à la prophétie des temps à venir, sans réussir à vraiment communiquer la folie à la ville entière (les représentants des corps constitués, substitut ou sous-préfet, sont les moins vigoureux de ses personnages), Clouzot, dans son premier film, dépassait infiniment le fait divers, au point que les livres de François Mauriac apparaissaient, par comparaison, comme purement anecdotiques. Cet incroyant ajoutait à son histoire linéaire comme une angoisse et une épaisseur métaphysiques. On eût donc aimé qu'il se dépassât dans sa seconde œuvre, et qu'y fussent tenues les promesses de la première. Or, c'est la seconde qui ne va pas au delà du fait divers, raconté, certes, par un reporter perspicace et impitoyable, mais fait divers, et non mythe. J'ajoute (sans attribuer à ce reproche second plus d'importance qu'il n'en a) que *Quai des Orfèvres* est un film socialement immoral, où le seul personnage honnête, entre les quatre ou cinq qui se partagent la vedette, est le policier. Car enfin, qui ne sait que ce milieu est probablement le plus pourri dans un pays où les vertus civiques sombrent tout à fait? Recruter le type de l'honnête homme dans semblable tribu est plus qu'une gageure : c'est de la part d'un auteur ambitieux, sacrifier sans

excuse à la plus mal en point des images d'Epinal. Jean Fayard m'objectait l'autre jour qu'il faut sans doute distinguer entre la brigade criminelle et les autres, et que Clouzot n'a peut-être pas si mal saisi son personnage social. C'est encore ce que m'a dit Clouzot lui-même qui, avant de tourner son film, a passé quinze jours quai des Orfèvres. Soit. J'eusse aimé pourtant que le dernier carré des honnêtes gens fût incarné sous d'autres espèces. Mais il est, dans *Quai des Orfèvres*, d'autres facilités regrettables. Pourquoi les dénombrer? Quiconque a vu *Païsa, Sciuscia, Question de vie ou de mort, Old man out, le Silence est d'Or, Brève rencontre, Paris* 1900, *Dead of Night, Les meilleures Années de notre Vie* ou *The Overlanders*, comprendra que je fasse à *Quai des Orfèvres* le reproche de manquer d'ambition. Non que toutes ces œuvres soient réussies ou le soient intégralement, c'est une autre affaire. Mais talent oblige. Il est vrai qu'un cinéaste n'entreprend pas un film comme un peintre un tableau, je veux dire sur la seule injonction de sa voix intérieure. J'ai comme une idée que les producteurs ne sont pas pour rien dans le choix du sujet de *Quai des Orfèvres*, que Clouzot, sans doute, s'il n'eût dépendu que de lui, n'eût jamais tourné, quand il a dans ses tiroirs d'autres et bien passionnantes histoires.

Pour terminer, quelques remarques sur les interprètes. Jouvet est décidément un bien grand Monsieur. Il est Jouvet dans toutes les intonations, dans tous les gestes de son rôle de policier, et il est encore un policier mieux que plausible, avec une méritoire discrétion dans la plupart de ses effets. En revanche, un autre grand artiste de théâtre, Charles Dullin, ne passe décidément pas l'écran. Quant à Larquey, qui est un comédien tout à fait admirable dans les silhouettes poussées, et que j'attendais depuis longtemps au cinéma dans un rôle d'acteur-pivot, sa création du psychiatre dans le *Corbeau* ne m'a pas convaincu. Il est superbement grimé. Mais il en « remet » un peu, et il n'a pas, il m'a paru, l'intelligence de l'ambiguïté. C'est tout justement Jouvet, je crois bien, qu'il eût fallu. Il est vrai qu'il était alors en Amérique du Sud.

Jean Quéval.

LA RADIO

LA RADIO AMERICAINE. — Ah! qu'elle est belle, la radio américaine, vue de ces rivages-ci de l'Atlantique! Et surtout à travers le petit livre substantiel que vient de lui consacrer Louis Merlin : *Au pays de la radio libre* (1).

Ce qui frappe d'abord, c'est sa prospérité. Réflexion faite, elle nous apparaît comme une forme moderne du mécénat. Mécénat

(1) Denoël.

intéressé? Lequel fut jamais pur? Lorsque les puissants s'attachaient ou pensionnaient les meilleurs entre les écrivains et les artistes, n'était-ce pas à dessein d'en être célébrés? Il n'y a pas très loin du roi qui récompense en espèces sonnantes une ode sur le dernier succès de ses armées au fabricant de savons qui patronne un concert symphonique.

Les programmes de la radio des Etats-Unis passent pour les meilleurs du monde, du moins pour être à la fois de qualité et du goût des auditeurs. « Voilà une belle merveille, disait Valère, que de faire bonne chère avec bien de l'argent! » La merveille, dans notre affaire, est ailleurs. C'est que cette radio si riche et si prodigue ne coûte rien à personne : l'auditeur ne paie pas de taxe, les chaînes qui fabriquent les programmes et les stations qui les diffusent font de beaux bénéfices, les artistes ont des engagements, les gens de plume ont des commandes, les annonceurs multiplient la vente de leurs produits, l'Etat encaisse des impôts considérables.

Retournons la médaille. Louis Merlin, aussi bien, ne s'en fait pas faute. Une entreprise, non plus qu'un homme, ne saurait être libre que relativement. La radio publique peut se payer le luxe d'émettre dans le désert; la radio privée a besoin de l'auditeur. Etre écoutée ou n'être pas écoutée, voilà pour elle toute la question. La radio prétendûment libre dépend en fin de compte de l'immense peuple des récepteurs. C'est sa force, car on ne fait rien qui vaille en radio qu'avec une âme d'auditeur, et l'auditeur exige d'abord un travail bien fait. C'est sa faiblesse, car il est à craindre que le désir de plaire à la plupart ne ravale la matière des émissions.

Si nous en croyons notre auteur, les chaînes américaines sont en souci de ce danger. Tout de même que l'on ne sait bien que ce que l'on s'est appris, nos plus sûres limites sont celles que nous nous prescrivons. Selon Voltaire définissant l'homme libre « celui qui ne dépend que des lois », définissons la radio libre celle qui ne dépend que de ses disciplines.

La radio américaine s'est imposée, et elle impose à ses annonceurs, un code de bonnes mœurs, de la bienséance et de la discrétion. Enfin, et surtout, elle ne vend pas tout son temps. Pendant la guerre elle s'est mise bénévolement et généreusement au service du « bien public ». Une radio digne de sa liberté consacre une partie de ses recettes à défrayer des émissions éducatives, sociales, humaines, ennoblissantes.

On apprend bien des choses en lisant le petit livre de Louis Merlin. Et on apprend le plus agréablement du monde, parce qu'il est écrit avec amour et belle humeur. On ne saurait être moins pédant avec plus de statistiques. Ce ton aisé, cette familiarité de bonne compagnie, il semble qu'il les ait empruntés de tout ce qui là-bas parle au micro ou met en ondes. Le simple

et le naturel, telle était la leçon de la Grèce pour tous les arts : elle ne vaut pas moins pour ceux qu'elle a ignorés.

A. Dubois La Chartre.

LA MUSIQUE

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES : « MARTINE », DE M. HENRI RABAUD. — CAPUCINES : « LE ROI PAUSOLE », DE M. ARTHUR HONEGGER. — JEUNES PRODIGES. — En mai dernier, l'Opéra de Strasbourg donnait la première représentation de *Martine*, pièce lyrique de M. Henri Rabaud sur le livret de M. Jean-Jacques Bernard. Et, pour montrer aux Parisiens que le plan de décentralisation n'était pas une chimère, pour donner la preuve de ce que les théâtres de province pouvaient réaliser, la troupe et l'orchestre de Strasbourg sont venus aux Champs-Elysées jouer *Martine*. Preuve convaincante : les chanteurs aussi bien que les instrumentistes n'auraient pas été déplacés à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, et la qualité de la représentation eût fait honneur à l'une de nos scènes nationales.

Jugeant l'ouvrage lui-même, quelques critiques se sont demandé si le compositeur avait eu raison d'écrire de la musique sur une pièce telle que *Martine*. Lorsque Gaston Baty la créa, au temps de « la Chimère » — c'était en 1922 — on parla à ce propos de « théâtre du silence ». Les cinq tableaux de M. Jean-Jacques Bernard, en effet, suggèrent plus qu'ils n'expriment, et la parole, le texte (excellent d'ailleurs) ne sont qu'un point de départ; le drame est tout intérieur, et l'art de l'auteur est précisément de créer une émotion profonde non seulement avec une intrigue aussi simple, aussi banale même, mais avec une telle économie de moyens. Quatre personnages; la vie de tous les jours, dans une maison de campagne, habitée par une aïeule vieillissante; une petite paysanne qu'un jeune Parisien s'amuse à faire parler, près de laquelle il prend plaisir à courir les champs; et puis une amie d'enfance retrouvée, le contraste de ces deux jeunes filles qui fait comprendre au garçon de quel prix serait payée l'erreur où il s'engageait; le mariage encouragé, préparé par la grand'mère, et qui va laisser au cœur de Martine une blessure qui ne se fermera pas de sitôt, qui s'avivera même après qu'elle sera devenue la femme d'un rustre, — c'est toute la pièce. Et cela suffit à M. Jean-Jacques Bernard pour évoquer bien mieux qu'à l'aide de tirades sonores le mystère pathétique de la vie, la résonance profonde des menus faits que l'on croit sans importance, et que rien cependant ne pourra faire oublier.

Faut-il donc être surpris qu'un compositeur ait cru possible d'entourer cette simple histoire d'un commentaire musical? La musique sait dire ce que les paroles n'expriment pas. Son pouvoir de suggérer prolonge le sens des mots, et beaucoup plus loin

que ne vont les discours. L'art de M. Henri Rabaud est tout en nuances et s'accorde à souhait avec l'art de M. Jean-Jacques Bernard. Sa partition, pleine de délicatesse, dédaigne les effets éprouvés, tout ce qui appelle l'applaudissement. Elle ne contient ni préludes orchestraux, ni airs, ni duos, ni ensembles. Un instant les voix de Julien et de Jeanne — le jeune Parisien et la jeune fille qui bientôt sera sa femme — s'unissent pour chanter quelques mesures d'un lied de Schubert; mais c'est pour marquer d'une touche extrêmement légère l'accord de ces deux êtres et souligner du même coup tout ce qui sépare Julien de Martine, tout ce qui, s'ils s'unissaient, creuserait bien vite entre eux un abîme où sombrerait leur fragile bonheur. Tout à l'heure, quand Julien a fredonné devant Martine les premières notes du *Tilleul* auprès du vieil arbre, Martine a courbé la tête et n'a pas compris... Mais cet art allusif est expressif aussi : la scène II du troisième tableau, entre Jeanne et Martine, la scène entre Julien et Martine au dernier tableau en sont les preuves, par l'émotion qu'elles dégagent.

Chaque scène est d'ailleurs construite sur un dessin d'orchestre qui lui est propre, et qui passe d'un instrument à l'autre avec une rare habileté. Nous savions que M. Henri Rabaud excellait dans ce travail qui exige encore plus d'invention que de savoir-faire. Il a traité l'orchestre comme s'il eût écrit de la musique de chambre. Son instrumentation allégée ne comprend ni trompettes, ni trombones, ni batterie; de temps en temps, la harpe et le saxophone alto ajoutent une touche légère et discrète; mais cette sorte de dépouillement n'est point un parti pris d'austérité; c'est plutôt un choix judicieux des moyens les plus sûrs pour que la musique soit un prolongement, un écho des sentiments intimes, du drame intérieur des personnages.

L'interprétation fut excellente, et il faut louer sans réserves Mlles Lina Dachary (Martine), de Barbentane (Jeanne) et Odette Renaudin (la grand'mère), MM. Jean Giraudeau (Julien) et Fernand Deguil (Alfred), l'orchestre que M. Rabaud conduisit lui-même. Les décors exécutés en Alsace sur les maquettes de M. Olivier Rabaud font honneur au théâtre de Strasbourg.

●

Voici un revenant, et qui a toute l'apparence d'être bien vivant et de se bien porter, d'être prêt à durer de longs soirs au théâtre des Capucines comme il fit, à deux reprises, aux Bouffes Parisiens : *le Roi Pausole* qu'Albert Willemetz tira du roman de Pierre Louys et qu'Arthur Honegger mit en musique, a conservé toute sa verdeur — encore que le souverain de Tryphème nous soit présenté comme un monarque fatigué. Ses trois cent soixante-cinq femmes s'en plaignent assez, mais le public s'en amuse; et il y a

de quoi, en vérité. Le livret, fort pimenté, conserve pourtant une tenue qui le sauve; et l'esprit fait passer la légèreté grivoise des couplets. La musique est de même : elle pétille, elle flambe. Que le même homme ait écrit *Jeanne au bûcher, la Danse des morts* et *les Aventures du Roi Pausole*, ce n'est point un miracle, mais cela prouve simplement la diversité de ses dons, et que dans le genre sérieux comme dans le genre léger, Arthur Honegger est et demeure un musicien sachant traduire, grâce à ses facultés d'invention mélodique, les sentiments et les situations les plus variées. L'habileté d'écriture — et la simplicité — du septuor des « sept avis différents », la verve parodique de « l'air de la coupe », la drôlerie des airs de Taxis, et puis, d'un bout à l'autre de cette opérette, un allant endiablé, tout cela n'est-il pas une preuve ajoutée à tant d'autres, que ce n'est pas le « genre » d'une musique qui fait sa qualité? Le seul, le grand dommage est que l'on ait, aux Capucines, réduit l'orchestre à un piano et à quelques « ondolines » qui, si bien joués qu'ils soient, ne peuvent remplacer les instruments indispensables à l'exécution correcte d'une partition méritant plus de respect.

Si l'on a raccourci l'orchestre, on a allongé les robes. Allongement en tous sens, haut et bas. La mode peut-être l'exige; celle de Paris, mais point celle de Tryphème, où — le texte l'affirme — certain édit de Pausole enjoignait aux jolies filles de laisser voir généreusement ce que sous d'autres cieux moins cléments l'on tient pudiquement caché. Mais ceci n'est point du domaine de la musique, bien que certains couplets chantés se trouvent contredits par les costumes; et ces voiles transparents accusent assez hypocritement ce qu'ils ont pour mission de céler. L'interprétation est bonne, excellente même avec Jean Parédès, Taxis fort amusant, avec Henri Vilbert, débonnaire Pausole, avec Mlles Geneviève Guitry, Claude Chenart, Irène Strozzi, Jane Montange, et une troupe de jolies filles qui font de louables efforts pour chanter juste et qui — miracle — y parviennent le plus souvent.



On a pu voir à quelques jours d'intervalle deux chefs d'orchestre âgés, l'aîné de dix, et le cadet de huit ans. Celui-là était déjà venu l'an dernier à Paris, et se nomme Pierino Gamba; celui-ci, Italien lui aussi, a fait ses débuts il y a quelques mois à Rome. Le public leur a fait à tous deux le succès que l'on devine : il y a toujours quelque chose d'inquiétant, de pénible même dans ces exhibitions d'enfants prodiges, et qui est bien fait pour piquer la curiosité des foules, croyant se trouver devant un nouveau Mozart ou un autre Saint-Saëns, bien qu'on ne nous dise point — et cela se saurait, on en peut être sûr — que Pietro Gamba ni

Ferruccio Burco aient composé aucun ouvrage. Que l'un et l'autre soient étonnamment doués, qu'ils aient une mémoire excellente, un don d'observation singulier, la chose n'est pas douteuse. Mais conduire un orchestre c'est parfois aussi, et surtout lorsqu'on a affaire à des musiciens comme ceux de nos grandes associations, se borner à ne point les gêner surtout quand il s'agit d'ouvrages archi-sus. Le métier de chef d'orchestre, si difficile, consiste plus encore à faire travailler une partition nouvelle, à mettre au point une exécution qui ne trahisse en rien les intentions de l'auteur; il faut posséder des connaissances étendues en harmonie, et permettant de déceler les fautes qui ont échappé à la correction des parties; c'est tout ce qu'on ne voit pas, en un mot, et qui n'est pas ce que nous montrent les *bambini* qui, la baguette à la main, font très habilement les gestes qu'on leur a appris et qui ont dû leur coûter bien des larmes...

René Dumesnil.

Traité de la critique musicale, par *Armand Machabey* (Paris, Richard-Masse). — L'auteur dont on connaît les travaux sur Anton Bruckner, sur l'histoire et l'évolution des formules musicales en Occident, sur Ravel, a entrepris une tâche difficile : définir la doctrine et la méthode de la critique musicale qui est, par essence, assez peu définissable parce qu'en somme, c'est toujours sa propre opinion que le critique exprime et qu'il n'y a pas plus de critère valable pour tous qu'il n'existe de règle permettant de mesurer les degrés de la beauté. Cependant le livre de M. Machabey ne déçoit point le lecteur. On y trouve au contraire matière à réflexion à chaque page. Une « anthologie justificative » faite de textes de critique musicale depuis les origines jusqu'à nos jours complète cette étude très minutieuse et pleine d'enseignements.

Histoire universelle de la musique moderne, par *Wanda Landowski* (Aubier, édit., Paris). — Nous devons à Mme Wanda Landowski de précieux tableaux de l'activité musicale pendant les années qui ont précédé la guerre, puis quelques volumes sur l'histoire de la musique. Cette fois, c'est un vaste panorama de la musique moderne (entendons la production des compositeurs contemporains dans les divers pays). Nous sommes très souvent mal renseignés, et même pas du tout, sur les écoles étrangères : il n'est, pour s'en convaincre, que de consulter la table de ce nouveau volume : bien des noms y figurent que nous ignorons — ce qui n'est sans doute pas impardonnable, mais ce qui peut être gênant le jour où nous rencontrons quelque ouvrage de ces musiciens. Mme Landowski nous apprend sur eux l'essentiel; et, comme elle le dit dans sa préface, elle « écarte un rideau ». Son geste nous permet de jeter un coup d'œil rapide sur des mondes mal explorés.

Notes sur le chant, par *Georges Loiseau* (Paris, Durand, édit.). — M. G. Loiseau a résumé dans ces notes le fruit de ses réflexions et de son expérience sur un art qu'il enseigne avec compétence; et il a de surcroît rapporté à titre d'exemple les « idées mères » recueillies près de Guillaume Ibos qui débuta à l'Opéra en 1885 et fit une belle carrière à l'étranger. Précieux conseils, très simples et pleins de sagesse; mais aussi anecdotes savoureuses, et qu'on lira avec plaisir.

Introduction à la musique contemporaine, par *Maurice Le Roux* (Paris, Edit. du Grenier à sel). — L'auteur s'est proposé de renseigner les amateurs de musique sur les tendances musicales d'aujourd'hui, sur les techniques actuelles. Il a voulu simplifier, n'user que de mots accessibles à tous. Louable dessein, mais les simplifications et les raccourcis ne sont pas toujours sans danger. M. Maurice Le Roux a su néanmoins demeurer clair, et c'est l'essentiel.

CIVILISATION ANTIQUE

ART ET LITTERATURE. — On a souvent souligné l'action qu'ont exercée les unes sur les autres les créations plastiques et les productions de l'esprit : le poète, et même le philosophe, pensent par images, il est naturel que les formes qu'ils ont sous les yeux se présentent spontanément sous leur plume; inversement, le peintre ou le sculpteur en quête de sujets puisent volontiers dans le répertoire auquel la littérature a communiqué déjà une pensée; il est des cas où la représentation scénique favorise le passage : le poète écrit; l'acteur joue; l'artiste dessine; ainsi s'expliquent les multiples échanges qu'à toutes les époques et en tous pays on relève entre le monde des idées et le monde des formes : les peintures de la céramique italiote s'inspirent des drames attiques et inversement la *Tentation de saint Antoine* naît de la vue d'un tableau de Breughel. Mais on a plus rarement esquissé l'évolution parallèle des arts plastiques et littéraires durant une époque déterminée; c'est ce qu'a tenté, pour le V° siècle attique, T. B. L. Webster (1), dans un ouvrage richement documenté où de belles citations se mêlent aux photographies de vases et de statues.

La courbe de l'évolution apparaît avec force : d'un archaïsme souriant et sensuel, se dégagent, aux environs des Guerres Médiques, la simplicité et la vigueur du style sévère; celui-ci donne naissance, au milieu du siècle, à l'équilibre du style classique, qui se défera aux temps de la guerre du Péloponnèse, pour faire place au style libre. L'étude marque, dans chacune de ces périodes, la solidarité de tous les arts; à regarder les choses de haut, c'est l'évidence même : pour ne citer que les trois grands noms de la scène tragique, il y a une correspondance indéniable entre la puissance d'Eschyle et la majesté du style sévère, la piété de Sophocle et la retenue du style classique, les hardiesses d'Euripide et les licences du style libre. L'évolution illustre la justesse du principe de La Bruyère que « tout art passe par un point de perfection après quoi il faut qu'il dégénère »; tout classicisme est un équilibre instable qui, à peine atteint, tend à se défaire; l'*Antigone* ou le Parthénon représentent seulement le moment transitoire où des tendances contradictoires se balancent avant de se détruire; il y a de la vieillesse dans toute maturité. Et, par une sorte de symétrie dans le temps, le style libre fait spontanément retour à certains traits de l'archaïsme : les dernières tragédies d'Euripide offrent plus d'une ressemblance avec les premières d'Eschyle, comme si la courbe, à sa descente, retrouvait le même palier qui avait favorisé son ascension. La céramique à figures rouges, dont les érudits savent aujourd'hui préciser à dix ans près

(1) *Greek Art and Literature* (530-400 *B. C.*), Oxford, Clarendon Press, 1939, 218 p., in-8°.

la chronologie, ordonne sa riche galerie d'images le long de cette route qui monte, puis redescend.

A l'examen, on s'aperçoit pourtant qu'une courbe si nette n'a pu être obtenue sans quelque simplification des faits; l'auteur a dû vaincre des difficultés dont son exposé porte parfois la trace; je voudrais analyser ici les deux principales.

Un premier problème se pose à l'historien qui découpe la continuité du temps en tranches successives; on pourrait l'intituler : des rapports de l'histoire politique avec l'histoire des arts. Nous sommes accoutumés à diviser la suite de l'histoire grecque en grandes périodes que séparent des expéditions militaires ou des guerres de quelque importance : ainsi le V[e] siècle athénien nous apparaît délimité, à chacune de ses extrémités, d'un côté par les Guerres Médiques, de l'autre par la guerre du Péloponnèse; or on découvre vite — et le livre de M. Webster en porte lui-même témoignage — que la première coupure, si décisive dans l'histoire générale, ne fut, dans la production artistique contemporaine, d'aucune conséquence immédiate; on aurait autant de peine à déceler l'influence de Marathon ou de Salamine sur l'évolution du style sévère, qu'à mesurer l'effet de la guerre de 1870 sur le développement de l'impressionnisme français. La Guerre du Péloponnèse a mieux laissé sa marque, encore convient-il de noter que ce n'est pas à ses débuts en 431 ni à son terme en 404 qu'elle infléchit le sens de la production artistique; c'est autour de la paix de Nicias, après dix ans de luttes stériles et de souffrances générales, que les effets s'en font sentir sur les mœurs, les discussions de l'agora, les essais du théâtre ou de la musique. On en conclura que les « événements », quelle qu'en soit l'importance dans l'histoire politique, n'ont quelque action sur les arts et ne justifient une coupure dans l'exposé de leur évolution, que s'ils ont assez fortement affecté la mentalité d'un peuple pour modifier ses habitudes de vie, ses manières de penser et de sentir. L'art est une question d'éthique plus que de politique. Dans la naissance du style libre, il faut peut-être attribuer un rôle à la peste d'Athènes, mais non plus important qu'à l'enseignement des sophistes et au discrédit où tombent alors la notion de loi et les traditions de piété. Aristophane, en accusant le divorce entre la nouvelle éducation et la formation d'antan, nous ouvre sur les variations du goût des perspectives plus larges que ne fait, malgré ses détails, toute l'*Histoire* de Thucydide.

Un autre problème touche plus directement encore au cœur du sujet : y a-t-il parallélisme absolu entre les diverses formes d'art? les évolutions particulières de chaque genre sont-elles rigoureusement synchroniques? Il serait téméraire de l'affirmer. En certains cas, le peintre, moins gêné par sa matière, est en avance sur le sculpteur, mais se laisse devancer par le poète, chose encore plus ailée; ailleurs, comme dans le rendu du relief, c'est le peintre

qui apprend du sculpteur et le suit; certains facteurs d'évolution peuvent être dus à des raisons techniques qui ne sont valables qu'à l'intérieur d'un seul domaine : l'apparition de la figure rouge, décisive autour de 530 sur l'évolution de la peinture de vases, est un pur incident de métier sans aucune portée générale; il y a des modes et des habitudes d'ateliers, il y a des traditions d'écoles qui n'affectent qu'un genre déterminé; si la vague d'exotisme, autour de 420, semble atteindre tous les arts, celle du début du siècle, sensible dans le théâtre, laisse intacts les arts plastiques; on trouve des images pour illustrer le Pâris au costume bariolé chanté par Euripide, on n'en trouvera pas à mettre en face des fils d'Ægyptos dans les *Suppliantes* d'Eschyle. Tout comme les événements historiques, les particularités techniques ne peuvent suffire à établir des divisions. Encore une fois, on n'y peut parvenir que si l'on remonte aux ébranlements de la mentalité publique, à des faits qui agitent, non point des armées ni des écoles, mais la conscience même de toute la cité. Et c'est pourquoi l'inflexion qui se marque aux alentours de 420 est de toutes la mieux caractérisée. L'équilibre atteint vers le milieu du siècle est rompu de tous les côtés; la guerre agit sur les esprits, mais sans ralentir la production; les sophistes enseignent; les sciences progressent; Socrate disserte de l'homme; si l'art se renouvelle alors, c'est que tout se transforme dans Athènes; les profondes coupures de l'histoire des arts sont des coupures de civilisation.

De ces difficultés, M. Webster s'est tiré avec adresse; par des anticipations et des retours en arrière, il a concilié la clarté de l'exposé avec les complexités de l'évolution; il a très bien vu que les notions morales devaient se dégager au premier plan; il a mis en valeur que le style d'une œuvre d'art aussi bien que d'une œuvre littéraire ne tient pas au sujet traité, mais à une certaine façon de voir le monde; l'optique changée, le style nécessairement se transforme.

Fernand Chapouthier.

Liberté et civilisation chez les Grecs, par *A.-J. Festugière*, O. P. (Initiations, XIV), Paris, Revue des Jeunes, 1947, 126 p., in-12°. — Cette petite brochure, qui groupe quatre études concernant les notions de liberté, de civilisation, de communauté et d'autarcie, se recommande à l'attention par la lucidité de l'exposé et la parfaite connaissance des philosophes anciens; la notion de liberté politique chez les Grecs est analysée avec beaucoup de pénétration; celle de civilisation m'a paru plus sommairement étudiée : elle me semble, malgré l'auteur, avoir peu de rapport avec l'idée de *polis*. L'auteur n'a pas non plus sans quelque difficulté ajouté à son étude sur la liberté des Grecs un éloge de la « romanitas »; la conquête de la Grèce par Rome est, moralement, injustifiable. Je crois aussi que par endroits il a exagéré l'influence de la démocratie sur le développement artistique et intellectuel : le style libre apparaît pendant la Guerre du Péloponnèse au moment même où la notion de loi s'altère, où l'idéal démocratique est compromis. Mais tout raccourci brillant est forcément systématique. — F. C.

Les pages immortelles de Virgile, choisies et expliquées par *Jean Giono*. Paris, Corrêa, 1947, 323 p., in-12. — La nouveauté de ces morceaux choisis n'est pas dans les extraits de Virgile, encore que le choix et les titres en soient jolis (on ne nous dit pas de qui est la

traduction); elle est dans l'introduction de Giono. Il nous présente un Virgile, non point traité à la manière érudite et intellectuelle, mais vu, comme il dit lui-même, « par un agrégé en soleil... tellement bourré de matériel divin qu'il en perd ses fleuves, ses îles, ses bosquets, ses forêts et ses tigres, qu'il en sue ses incendies, ses meurtres, ses déserts ». Dans une exubérance d'évocations où foisonnent les souvenirs d'enfance, notre grand lyrique revit pour nous sa découverte de Virgile, parmi les paysans, au milieu des bois et des collines, et montre, mieux que ne saurait faire aucune critique, comment le poète a mis des dieux « dans le frisson de peau du cheval, le rire de l'huile, les rides de l'eau, la lueur du blé vert, le miroitement des prés, les collines du matin ». — F. C.

César, par *Gérard Walter*. Paris, Albin Michel, 1947, 745 pages, in-8°. — Présentation de la vie de Jules César qui cherche moins à dégager des idées qu'à faire voir; l'auteur est resté près de ses sources, surtout lorsqu'elles lui donnaient l'occasion de faire un tableau. Cela donne aux évocations de la couleur et parfois du pathétique; on garde présente à l'esprit, après la lecture, l'adolescence de César revêtant la toge virile, les journées de triomphes et de festins qui suivent ses victoires africaines, et surtout le tableau du sénat et du peuple au moment de l'assassinat. L'étude est suivie d'une bibliographie détaillée et de notes critiques. — F. C.

Constantin le Grand, par *Jean d'Elbée*. Paris, René Julliard, 1947, 294 p., in-12. — Cette étude, à la différence de la précédente, cite plus volontiers les Modernes que les Anciens et n'est pas exempte de plaidoyer. L'auteur admire Constantin d'avoir créé la noblesse qui devait faire la grandeur de l'Ancien Régime, jusqu'à la triste nuit du 4 août où « les nobles, en même temps que les honneurs, ont dépouillé l'honneur »; mais il lui reproche ses cruautés, ses faiblesses pour Arius et sa dureté pour Athanase; il lui en veut surtout d'avoir abandonné Rome; il se demande si cet affaiblissement de la ville éternelle ne l'a pas exposée plus facilement aux Barbares, en nous privant de toutes les œuvres d'art qu'elle contenait; mais, ajoute-t-il en guise de consolation, « peut-être ressusciteront-elles avec nous dans l'éternité? » — F. C.

Les verbes à allongement vocalique interne en Sémitique, par *Henri Fleisch*. Paris, Institut d'ethnologie, 1944, in-8°. — Les langues sémitiques, en particulier l'arabe et l'éthiopien, présentent une formation verbale caractérisée par l'allongement vocalique de la première radicale (*qâtala*). M. Fleisch s'est attaché à rechercher l'origine et le sens de cette formation. Sa longue étude lui permet d'apporter un argument de plus à la thèse classique d'une parenté originelle de l'arabe et des langues sud-arabiques, dont dérivent les parlers sémitiques de l'Ethiopie.

A. CAQUOT.

LETTRES BRESILIENNES

En l'an 1468, dit une vieille chronique, Jean Cousin, jeune capitaine de 23 ans, parti de Dieppe, prit l'audacieuse initiative de se risquer à travers l'Atlantique. Il alla toucher terre aux bouches de l'Amazone; il revint vers les côtes africaines et rejoignit son port d'attache. Il avait découvert le Brésil avant que Christophe Colomb abordât à Hispaniola; mais ce voyage ne fut point divulgué, pas plus que ne le furent certains autres effectués dans la même direction avant l'an 1500, date à laquelle Pedro Alvarez Cabral prit possession officielle de la « Terre des Palmiers » au nom du Roi de Portugal. C'est pour célébrer cet événement, dont les conséquences devaient être grandioses, que l'un des plus brillants conteurs de sa génération, M. Xavier Marques, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte, écrivit *Pindorama*, en un genre quelque peu renouvelé de Cha-

teaubriand, à la façon de José de Alencar, dont l'*Indianisme* romantique avait fait la gloire dans la deuxième moitié du XIXe siècle. L'œuvre d'Alencar marqua, en effet, l'étape décisive du roman brésilien authentiquement issu de la terre brésilienne, génératrice de merveilles. Comme dans l'*Uruguay* et le *Caramuru*, José de Alencar met en scène, à un siècle de distance, la rencontre de deux races destinées à effectuer leur fusion sur le même sol, et à ce titre, l'auteur d'*Iracena* et du *Guarany* s'affirme nettement le fils spirituel de Bazilio de Gama et de Santa Rita Durâo, qui, sans s'égaler à Camoens, voulurent, chacun à leur tour, doter leur jeune patrie d'une épopée capable d'illustrer sa naissance et de faire présager sa grandeur future.

José de Alencar était né en 1829. Son contemporain, né en 1820, Joaquim Manoel de Macedo, doit être regardé comme l'un des initiateurs les plus marquants du roman brésilien; mais en un genre tout différent. Moins lyrique qu'Alencar, Manoel de Macedo se fait volontiers, dans la *Moreninha* par exemple, le peintre plein d'esprit de la société de son temps (1844). Il est tour à tour gracieux et sévère, comique et sentimental et se rapproche ainsi de certains de ses modèles portugais. A y regarder de près, avec Alencar et Macedo une double voie était ouverte aux prosateurs brésiliens d'imagination et d'observation, aux peintres de paysages et aux peintres de mœurs, sans omettre, d'un côté aussi bien que de l'autre, le dessin des caractères. Conteurs et romanciers, depuis la fin de l'autre siècle jusqu'aujourd'hui, se sont évertués dans tous les genres et, quoique dociles jusqu'ici aux influences issues d'Europe, de France en particulier, ont cherché, avec un talent très sûr le plus souvent, à mettre en lumière les âmes, les visages, les choses de leur incomparable pays. Aussi bien, le Brésil intellectuel, dans la variété même de ses immenses territoires, offre-t-il aujourd'hui au critique impartial un ensemble plus complet et plus riche qu'aucun autre pays d'Amérique, les Etats-Unis excepté. On peut s'étonner par là même que la traduction n'y ait pas jusqu'ici puisé davantage; car, de l'Amazonie au Rio Grande do Sul, il y a abondance de pittoresque. Les *caboclos*, les *cabras* du *Sertâo* et les noirs de *Rei Negro* de Coelho Netlo, les pêcheurs de Xavier Marques *(Jonna et Joël)*, les colons allemands du *Chanaan* de Graça Aranha sont aussi dignes de retenir l'attention que tels ou tels personnages du Far-West septentrional et la finesse tour à tour amère et souriante d'un Machado de Assis (*Memorias de Braz Cubas*) a fait du grand romancier brésilien l'un des sommets de la littérature universelle.

Au mouvement que l'on pourrait qualifier de régionaliste, et qu'ont illustré des écrivains tels qu'Affonso Arinos, Inglès de Souza *(Le Missionnaire)*, Virgilio Varzea, Alberta Rangel *(Infermo Verde)*, Nestor Victor, on peut opposer le naturalisme (*A Casa de Pensâo)* d'un Alussio Azevedo, les fines analyses d'Afranio Peixoto *(A Esphynge)*... Voilà pour ceux d'hier. Le Brésil est au Portugal

ce que les Etats-Unis sont à l'Angleterre. Leur évolution ne peut manquer, vis-à-vis de l'Europe, d'être parallèle. Le 2 juillet 1923 marqua pour le Brésil l'avènement d'une nation indépendante. Dès les temps coloniaux, cette nation eut le sens de sa grandeur et de son unité. Sa lutte victorieuse contre les Hollandais en fournit la preuve. Dans l'ordre intellectuel, c'est maintenant seulement que le cordon ombilical, qui depuis la découverte liait le Brésil à l'Europe, tend à se rompre dans la conscience et dans les réalisations des écrivains. Romanciers, essayistes, historiens, juristes, philosophes : le Brésil est riche; le Brésil, en particulier depuis 1914, prend définitivement conscience de lui-même, de son caractère foncièrement américain, et les poètes d'aujourd'hui sont les interprètes spontanés de cette façon d'être, encore que sensibles à nos modes.

Un mort d'hier, Afranio Peixoto, à qui nous avons le devoir de rendre hommage, parce qu'il fut à la fois un grand ami du Portugal et de la France, entraîné par son culte pour Camoens, prétendait volontiers que le Brésil ne cesserait jamais d'être un héritage du Portugal. Tel n'est point l'avis du grand poète portugais João de Barros ni le nôtre. Le Brésil est un épanouissement définitif de l'histoire de Portugal, et maintenant le fruit quitte la branche. En dehors de ses brillantes études camonéennes, Afranio Peixoto lui-même en fournit la preuve dans quelques-unes de ses œuvres maîtresses, par exemple dans ses savoureux romans *sertanejos : Fruta do Mato*, *Bugrinha*, *Maria Bonita*. Ce dernier repose sur une idée particulièrement originale. Quiconque naît avec des dons supérieurs : la beauté ou le talent, ne cesse de courir les plus graves dangers. Afranio Peixoto clôt un cycle. Jusqu'ici ce sont des avocats, des médecins, des journalistes qui ont brillé dans les Lettres brésiliennes. Avec Jorge Amado, le prodigieux romancier de *Terras do Sem Fim*, ce sont ceux qui auront profondément vécu la matière de leurs récits qui vont s'imposer au public.

Jorge Amado suscite à nos yeux surpris la vie étrange et dramatique, qui se déroule dans une plantation de cacao, parmi les Blancs et les métis de tout ordre, avec leurs préjugés parfois féroces, leurs rancunes et leurs convoitises .Le grand romancier portugais Ferreira de Castro a ouvert la voie, avec ses récits colorés de la vie amazonique : *Emigran's* et *Selva*. Les auteurs brésiliens continuent d'écrire une langue très pure. Cependant la langue parlée accuse déjà des caractères très américains. C'est un sujet que nous aborderons plus tard.

Philéas Lebesgue.

Terre violente, par *Jorge Amado*, trad. française (Ed. Nagel, Paris).

Pour juger sainement de l'évolution qui s'accomplit dans le roman et dans la conscience brésilienne, il convient de remonter d'une part aux deux grands ouvrages de Graça Aranha : *Chanaan* et *Estetica da Vida*, d'autre part à la *Formation moderne du Brésil*, par Renato Almeida (Alvaro Pinto, Ed. Rio de Janeiro) et à l'*Histoire du Brésil* par Afranio Peixoto et surtout à celle de Rocha Pombo.

La *Revista Academica* de Rio,

sous la direction éclairée de M. Murilo Miranda, a publié en 1946 un fascicule magnifique en l'honneur de la France libérée et libératrice, avec la collaboration de l'élite des Lettres brésiliennes et françaises. Nous saluons au passage les noms de Paul Claudel, de Gide, de Pierre Emmanuel, de Paul Eluard, d'Aragon, de J. Benda, de Vercors, de Claude Aveline, de Bernanos, de François Mauriac, de Jean Cassou, de Ch. Vildrac, de Duhamel, etc., du côté français, et de Tavares Bastos, de Serge Milliet, de L. Annibal Falcao, de Jorge de Lima, d'Oswald de Andrade, de Tristao de Athayde, de Guilherme de Almeida, du côté brésilien. L'éminent essayiste et philosophe Renato Almeida étudie avec une grande justesse de vues *La Poésie de la Résistance* et Anibal M. Machado nous offre un fragment de conférence sur la *Poésie dans la Résistance française.* La fraternité franco-brésilienne s'affirme à chaque page. Nous y reviendrons en temps opportun.

Nous devons nous contenter pour aujourd'hui de signaler, entre autres choses, le très important travail anthologique (Ed. Le Livre du jour) de MM. Pierre Darmangeat et Tavares Bastos : *Introduction à la poésie ibéro-américaine*, dont une large part est consacrée au Brésil, en attendant que puisse paraître l'*Anthologie de la Poésie brésilienne contemporaine* que prépare M. Tavares Bastos. — PH. L.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

QUELQUES POETES AMERICAINS RECENTS (1). — Est-ce la distance? Les éditeurs anglais mettent beaucoup mieux que les américains notre public à même de suivre le mouvement littéraire dans leur pays. Il n'y a que demi-mal à cela s'il s'agit du roman, que de nombreuses traductions nous permettent d'apprécier. Mais, en critique et en poésie, il faut se donner de la peine pour atteindre tant d'œuvres qui ne viennent pas à notre rencontre, et que nous aurions pourtant intérêt à connaître. Un libraire parisien vous procure facilement les recueils de vers d'auteurs anglais; pour les Américains, c'est une autre affaire. Heureusement quelques-uns se font publier à Londres : vous pourrez donc lire sans difficulté le volume qui donne une bonne idée générale de la poésie de Frederic Prokosch, dont on commence à connaître ici les romans par la traduction des *Asiatiques* et des *Fugitifs* (chez Gallimard) et le dernier poème de Conrad Aiken. Ajoutez-y la *Sewanee Review*, périodique littéraire très bien fait, déjà cité dans les revues du *Mercure*, et que devrait suivre tout lecteur curieux du mouvement littéraire de l'Occident pris dans son ensemble. Vous trouverez dans la livraison de janvier-mars 1947, notamment, un poème d'Ezra Pound (Canto LXXVI), un autre de John Berryman, un article sur John Peale Bishop, une étude consacrée aux images et aux thèmes de la poésie récente de T. S. Eliot, et une vue d'ensemble, par F. O. Matthiessen, déjà connu par ses livres sur Henry James et sur Eliot, de la poésie américaine entre 1920 et 1940. Ce même sujet est traité avec plus d'ampleur dans le livre

(1) Frederic Prokosch : *Chosen Poems* (London, Chatto-Windus, 1945, 71 p., 6 sh.). — Conrad Aiken : *The Soldier* (London, Poetry London, 1946, 40 p., 4 sh. 6 d.); *The Sewanee Review*, January-March 1947. — The Albatross Book of Living Verse (Paris, Editions Albatross). — Sona Raiziss : *La poésie américaine « moderniste »*, avant-propos de Charles Cestre (Paris, Mercure de France, 1948, 136 p.).

de Miss Sona Raiziss qui paraît ces temps-ci au *Mercure*; beaucoup de Français seront heureux de lire cette première description critique, parue dans leur langue, de la poésie américaine la plus récente.

La division entre poètes américains et poètes anglais devient de plus en plus artificielle à mesure que l'art devient plus international. Eliot et Pound sont Américains d'origine. Mais le premier est incorporé à la littérature anglaise contemporaine, et tous deux ont exercé en Angleterre, sinon par delà les frontières de ce pays, une influence capitale. Les douze premières pages de l'étude de Matthiessen sont consacrées à ces deux seigneurs trop connus pour qu'on s'y arrête ici. D'autres aujourd'hui retiendront notre attention.

Hart Crane, mort en 1932, à trente-trois ans, auteur de *White Buildings*, a subi deux influences essentielles. C'est aux poètes français qu'il doit ses expériences dans le domaine de la forme. C'est Eliot qui lui a montré comment associer intimement le présent et le passé dans les rythmes de jazz où il brasse ses mythes. Mais, à l'opposé d'Eliot, chez lequel il ne trouvait encore que désillusion et abdication, il vise « un but plus positif » et affirme sa foi dans une « vision extatique ». Dans ce sens, son « mythe de l'Amérique » doit beaucoup à Whitman. Aussi composite de matière que le *Waste Land* d'Eliot, son poème *The Bridge* offre beaucoup moins d'unité de ton. Le drame de Crane est celui d'un dépassement de soi-même avorté : cet échec d'un propos héroïque n'enlève rien à ses dons extraordinaires.

Parmi les tenants du régionalisme du Sud, qui revendiquent les droits de la littérature concrète et de l'imagination contre un rationalisme scientifique et déshumanisé, il faut citer Allen Tate, John Crowe Ransom et Warren, nés respectivement en 1899, 1888 et 1905. Bornons-nous après eux à une liste de noms dont chacun mériterait non moins que les précédents d'être illustré par d'abondantes citations : Robinson Jeffers (1887); Edna St. Vincent Millay (1892), Stephen Vincent Benèt (1898-1943), Elinor Wylie (1885-1928), Archibald Mac Leish (1892), E. E. Cumming (1894), William Carlos Williams (1883), Marianne Moore (1887), Phelps Putnam (1894), Howard Baker (1905), Horace Gregory (1898), Wallace Stevens (1879). Plusieurs d'entre eux sont bien représentés dans le *Albatross Book of Living Verse*.

Conrad Aiken (1889) vise à bercer son lecteur par une séduisante musique, et le transporte dans un pays de rêve et de fantaisie freudienne. « Sa double préoccupation de la musique et de la psychologie, dit Matthiessen, a curieusement dépouillé d'énergie la plupart de ses longs poèmes »; au goût de ce critique le langage et la conscience sont chez lui trop vagues; cependant il réagit contre cette faiblesse par un jeu d'images concrètes. Cette vertu se trouve à coup sûr dans *The Soldier*, son œuvre la plus

récemment publiée, long et grandiose poème qui embrasse toute la destinée humaine dans le spectacle de ses guerres. Sur plusieurs registres, il décrit l'éternel combattant sous les espèces du simple soldat et de l'homme, acteur dans une lutte universelle qui commence dans la nature : « D'âge en âge, de génération en génération. — L'homme invincible : vous-même : l'homme, ce soldat. » « Avec nos armes, dit-il, nous avons établi l'ordre, les coutumes, les classes : publié nos édits; justement, comme il sied au vainqueur. Nous, les messagers du feu... les fils de Prométhée! » Faut-il ajouter — on pourrait aisément s'y tromper — qu'il ne se mêle aucune tendance politique ou proprement militariste à ces vues purement philosophiques, que d'autres citations devraient compléter pour montrer le poète en face d'un fait angoissant et pris dans un sens largement symbolique? « Sombre est notre passé, secret et sombre notre avenir : la guerre et la mort sont le lot naturel de l'homme. L'effort et la mort, la lutte et la mort, vivre et mourir... Même le sage médite la mêlée de ce monde. » Y a-t-il là de quoi rassurer les esprits justement indécis, d'après ce qui précède, sur le propos de l'auteur?

On s'étonne que Matthiessen n'ait pas nommé Prokosch dans son étude, sinon parce qu'il s'est surtout fait connaître en poésie depuis 1940. Né en 1908, ce poète apporte dans la production contemporaine une musique rare et une vision de la vie qui, d'un bout à l'autre, imprègne ses poèmes d'une angoisse héroïquement surmontée. A l'aise dans l'ode comme dans des chansons où se mêlent délicatement la tendresse et la satire, Prokosch ne sacrifie pas à sa musique spontanée une pensée originale, vigoureuse et souvent profonde, un coup d'œil capable d'organiser le détail le plus charmant dans les ensembles les plus amples. L'individu est chez lui à sa juste place dans la création et dans l'histoire : minuscule, éphémère, irremplaçable roseau (je ne crois pas que l'image pascalienne se retrouve nulle part dans ses vers, mais l'esprit y est). On verrait volontiers quelque jour des poèmes de lui traduits dans cette revue.

La chronique d'aujourd'hui ne visait qu'à mettre en lumière des noms et des sources d'information de première grandeur. Puissent les points de repère signalés ici orienter quelques curiosités vers une province de la poésie pleine de vitalité, de talent et d'avenir.

Jacques Vallette.

LIVRES

Histoire illustrée de la littérature anglaise, par *A. Digeon* (Paris, Didier, 1947, xi-409 p.). — Ce livre doit rendre grand service à des lecteurs d'espèces diverses, en raison de son caractère et de ses mérites : l'élève de nos grandes classes, même l'étudiant, et aussi l'honnête homme ami des lettres anglaises. L'auteur en est un guide autorisé, sûr, intelligent. Son travail est compris de façon objective et souple, dans ce sens qu'il a consulté l'importance relative des écrivains avant son goût personnel, et qu'il ne s'est pas astreint à une

présentation uniforme, insistant tantôt sur la personnalité, tantôt sur l'œuvre, selon la réalité des choses. Il n'a pas non plus cette superstition du milieu et de son influence qui est toujours une erreur, surtout quand il s'agit de la littérature anglaise, si riche en génies originaux. Chaque chapitre est néanmoins accompagné d'un mémento historique et de considérations générales qui assurent la continuité de l'exposé en même temps qu'ils le rendent clair et commode à consulter. Les 197 illustrations (portraits et documents iconographiques et autres) donnent au livre l'attrait piquant de la vie.

Autres contes de Noël, par *Ch. Dickens*, trad. et préf. de Sylvère Monod (Paris, Union bibliophile de France, 1947, 273 p., 320 f.). — Bonne surprise pour qui croirait Dickens entièrement traduit en français. Ces contes ne sont pas des « fonds de tiroir » ; on y retrouve Dickens en pleine vigueur et fraîcheur. Ils appartiennent à la fin de sa vie : le génie de Dickens romancier commençait alors à s'épuiser; mais il « était resté, ou devenu, un magistral conteur », comme le dit très bien le traducteur dans la préface où il trace un tableau biographique et psychologique de l'auteur à son tragique automne.

Les Poètes anglais du XVIIIe siècle, par *L. Lemonnier* (Paris, Boivin, 1947, 245 p., 135 fr.). — Pope, Thomson, Young, Gray, Collins, Macpherson, Chatterton, Goldsmith, Cowper, Crabbe, Burns, Blake donnent chacun matière à un chapitre clairement divisé en paragraphes dont le premier est une esquisse biographique et les autres traitent des aspects essentiels de chaque auteur. Car ils sont d'abord considérés en individus de lettres, et non comme les produits d'un âge et d'une civilisation. L'auteur s'en explique dans une introduction d'un esprit excellent : « simplifier la chronique littéraire du XVIIIe siècle, pour donner un semblant de raison à l'ordre où on va étudier les poètes ». Donc la critique ne refuse pas ici sa place à l'histoire littéraire, mais sa juste place. Le livre est écrit avec une conscience et une autorité qui n'excluent pas, ici et là, un éclair de malice.

J'ai souvenance, par *Félix de Grand Combe* (Paris, Presses universitaires, 1947, XII-302 p., 150 fr.). — Ce deuxième volume des souvenirs d'un fécond auteur est aussi aimable que tout ce qui sort de sa plume. Il a beaucoup vu et tout retenu, parce qu'il est diligent et persévérant dans ses habitudes, et parce que la vie a pour lui un goût prodigieux. Impossible avec lui de ne pas s'intéresser à tout, ni de ne pas ressentir l'influence tonique de sa bonne humeur. Il a toujours de quoi instruire et distraire; bon connaisseur des choses anglaises, il est utile à fréquenter; ses anecdotes et observations sont savoureuses et inépuisables.

Les Errants, par *Dan Wickenden*, trad. Allary (Paris, Table Ronde, 1947, 351 p., 240 fr.). — Livre de riche substance et de belle exécution. Le cadre est fourni par une petite ville américaine du Middle West en temps de crise. Le personnage central est un père qui essaie tardivement de s'acquitter de devoirs trop négligés vis-à-vis de sa famille, dont tous les membres sont vivants et bien caractérisés. Il en est un qu'on ne voit pas, mais qui vit, lui aussi, dans l'esprit des autres et exerce sur eux son influence par delà la tombe : la mère, dont le portrait indirect constitue une réussite comparable à celle de la *Légende* de Clemence Dane.

Ils étaient trois, par *S. Cloete*, trad. Bailly (Bruxelles, La Sixaine, 1947, 294 p., 210 fr.). — L'auteur est de vieille souche sud-africaine. Il a baigné dans le milieu qu'il décrit, et vécu le drame de son pays. D'où l'intérêt du tableau qu'il en donne et qu'il résume dans la lutte de trois individus hauts en relief et en couleur, acteurs principaux d'une histoire encore proche de nous : Cecil Rhodes, Kruger, et le chef barbare Lobengula. Comme une certaine passion n'est pas absente de son récit, on aurait tort d'y voir un chapitre d'histoire. Mais c'est un roman puissant.

Sagesse de Conrad, par *G.-J. Aubry* (Paris, Gallimard, 1947, 143 p., 170 fr.). — Mettez dans votre poche ce livre de petit format un jour où vous irez en promenade, l'âme dispose et un peu vagabonde. Vous y retrouverez maint passage sur la vie, l'art, la jeunesse, les hommes, les femmes, la mer, qui fera surgir dans votre mémoire des pans de l'œuvre de Conrad et vous donnera de quoi méditer.

Fugue, par *R. Godden*, trad. Sidéry (Paris, Jeune Parque, 1947, 273 p.). — Sujet simple et attachant : l'histoire à la fois d'une fa-

mille et d'une maison. La façon de la traiter sort du commun. L'idée du temps dans ses rapports avec l'esprit, exprimée par une citation de T. S. Eliot, domine tout. Une idée? Plutôt un sentiment qui imbibe le livre de vie et de poésie. On songe inévitablement à Virginia Woolf à l'occasion de ces rêveries où se dissout le temps des pendules; rêveries composées de la vie concrète de la maison, échanges entre l'esprit et les choses.

Hamlet, par *W. Shakespeare*, trad. et préf. de M. Pagnol (Paris, Nagel, 1947, 302 p.). — M. Pagnol fonde ses observations sur une lecture attentive, qui prouve qu'un texte comme *Hamlet* est inépuisable, et sur son expérience d'homme de théâtre et d'observateur du cœur humain. C'est dire qu'elles retiennent l'attention, même si elles ne sont pas toujours convaincantes. Elles séduisent par leur ingéniosité, leur bonne grâce et leur modestie. On est heureux de voir rendre justice par un de ses successeurs au traducteur trop peu connu qu'est Derocquigny. M. Pagnol a-t-il toujours évité les défauts que, du point de vue scénique, il signale justement chez de nombreux traducteurs : ralentissement et délayage d'un texte rapide et nerveux? Non toujours, mais fort souvent; et il a trouvé de savoureuses équivalences.

Orage sur Londres, par *H. Green*, trad. Wauquier (Paris, Nagel, 1947, 298 p., 260 fr.). — On connaît encore en français assez peu de romans où revive Londres dans la tourmente. Le sujet suffirait donc à signaler celui-ci. Autant d'écrivains, autant de manières de le traiter. Ici, ce sont des individus dont le caractère apparaît à nu sous les réactifs qui s'appellent la peur, l'amour, le goût exaspéré de la vie.

La vie d'Edgar Wallace, par *M. Lane*, trad. Bernard-Derosne (Paris, Nagel, 1947, 424 p., 295 fr.). — Curieuse idée, à première vue, que de prétendre nous intéresser à la vie d'un auteur de romans policiers qui n'est pas un écrivain. Celle d'Edgar Wallace constitue cependant un fort divertissant roman d'aventures, et Margaret Lane sait écrire.

La moisson de Jalna, par *M. de la Roche*, trad. de Sarbois (Paris, Plon, 1947, 363 p.). — Tous ceux qui aiment l'art paisible et sûr de M. de la Roche voudront lire ce livre égal aux précédents, où ils retrouveront Jalna, les Whiteoaks, et notamment Renny, Finch, Sarah, Nicolas et Wakefield.

Appartement à Athènes, par *Glenway Wescott*, trad. Jeanneret (Paris, Stock, 1947, 270 p., 180 fr.). — Un Américain du Middle-West, ami de l'Europe, a écrit ici une histoire de l'occupation qui aurait aussi bien pu se passer à Paris, et qui de toute façon représente un remarquable effort de reconstitution. On sent vibrer tout au long une sympathie angoissée, contagieuse, qui fera beaucoup pour ouvrir l'esprit et le cœur de l'Amérique à des événements lointains pour elle, et qui ajoutera chez nous la gratitude à la curiosité.

Ressemblance garantie, par *E. F. Bozman*, trad. Arnaud (Paris, Denoël, 1947, 224 p., 150 fr.). — La crise de 1914-1918 avait suscité des livres de talent où le désarroi se traduisait en un humour amer et en une révolte anarchique. E. F. Bozman est aujourd'hui l'un des représentants littéraires distingués de cet état d'esprit, à cette différence près que, l'individu étant plus menacé, ses sarcasmes contre la famille, le monde et une condition humaine absurde sont d'autant plus mordants et désespérés.

Le général du roi, par *D. du Maurier*, trad. Thies (Paris, A. Michel, 1947, 411 p., 240 fr.). — On nous prévient qu'il ne faut pas prendre ce livre pour un roman historique. En effet, bien que l'auteur ait fait usage de documents et de personnages souvent réels, elle ne prétend pas reconstituer l'atmosphère exacte d'une époque. On ne peut non plus dire que ses caractères nous retiennent en tant que tels. Et pourtant, avouons-le : elle sait captiver par le romanesque — convenu tant qu'on voudra — du sujet : un galant général qui résiste à Cromwell dans un coin de l'Angleterre; une infirme qui, par amour, refuse d'épouser le soldat de fortune et le sauve quinze ans plus tard; et du cadre : la Cornouaille celtique, familière au lecteur de *Rébecca* et de l'*Auberge de la Jamaïque*.

Les enfants de l'oncle Tom, par *R. Wright*, trad. Duhamel (Paris, A. Michel, 1947, 251 p., 120 fr.). — On a signalé ici l'autre roman traduit de R. Wright. Celui-ci, moins important, est néanmoins brutal et déchirant. Il montre des noirs persécutés, mais non passifs devant l'injustice, et qu'un homme de leur

race nous fait reconnaître pour des frères dont le sort nous révolte.

Le roi des chats, par *S. Vincent Benèt*, trad. Javet (Paris, Julliard, 1947, 169 p., 120 fr.). — Cette série de nouvelles se lit avec un extrême plaisir. Elles rappellent tantôt M. Aymé par la fantaisie absurde, croyable et malicieuse; tantôt le Kipling des *Puck* par le tour de la méditation en marge de l'histoire. Il est difficile même de croire que l'auteur ne se soit pas souvenu du Parnesius de Kipling dans sa *Dernière Légion*, ni de son Napoléon dans l'étonnant petit chef-d'œuvre qui s'appelle *L'homme du destin*, et où l'on voit mourir major et dévoré d'ambition insatisfaite un Bonaparte né vingt ans trop tôt.

La danse sur la tête, par *D. Parry*, trad. Leforestier (Paris, Ed. du Chêne, 1947, 378 p., 240 f.). — Aventures burlesques et tragiques, à Londres et en Angleterre, d'un groupe de gens hors cadres et peu sensibles à la guerre. Le mérite principal du livre est une impression de vacances de la vie rassise, à mi-chemin du *Vercoquin* de Boris Vian, mais d'une drôlerie à la fois moins laborieuse et moins franche.

Pan Books, London, 1947, 60 fr. le volume. — Grâce à cette nouvelle collection, les Français pourront lire dans l'original nombre de livres inaccessibles jusqu'ici. Parmi les premiers, signalons : les *Ten Little Niggers* d'A. Christie, très supérieurs à leur version cinématographique; *Haven's End*, roman historique de J. P. Marquand, qui se passe en Nouvelle-Angleterre, commence au temps de la traite des nègres et s'achève de nos jours; *Lost Horizon*, excellent roman d'aventures de J. Hilton, auteur de *Good Bye, Mr. Chips*, et dont le cadre est un coin d'Asie centrale où des blancs sont perdus; *Three Time-Plays*, de J. B. Priestley, pièces de théâtre dont l'une a été donnée en français sous le titre *Virage dangereux* (sauf erreur), et qui toutes sont des broderies sur l'idée de temps telle que la science moderne l'a élargie, brodées par un virtuose du théâtre.

Cinq petits cochons, par *Agatha Christie*, trad. Le Houbie (Paris, Libr. des Champs-Elysées, 1947, 243 p., 60 fr.). — Cette portée est sortie de celle d'une chanson, comme les petits nègres dont on a fait, je ne sais pourquoi, dix petits Indiens. Hercule Poirot ne se dément pas. Ne craignons pas, entre gens sérieux, d'avouer que nous regretterions de manquer aucun de ses exploits, et disons, pour tranquilliser notre conscience, que cet homme paisible n'a recours dans ses travaux délicats à rien d'autre qu'à la psychologie. De quoi passer très agréablement une heure ou deux.

Poésie 39-45, an Anthology with an Introduction by *P. Seghers* (London, Poetry London, 1947, 248 p., 15 s.). — Textes en prose et en poésie publiés dans la revue *Poésie*, et traduits avec, pour les seconds, l'original en regard. On regrette que beaucoup de noms propres soient estropiés, mais il faut remercier les éditions Poetry London, l'une des maisons les plus vivantes et les plus attentives aux mouvements caractéristiques de notre époque, d'avoir si bien contribué à faire connaître l'âme française en un temps où tant était perdu, fors l'honneur, chez beaucoup de muets et chez des écrivains qui nous ont dignement représentés.

The Bloom of Candles, by *Laurie Lee* (London, J. Lehmann, 1947, 16 p., 3 s. 6 d.). — Douze poèmes d'un des jeunes poètes anglais les plus doués et qu'on a signalé ici déjà. Avec toutes les ressources d'un langage moderne, en termes parfois rares dans leur précision, mais toujours simples, il module un thème trop délaissé de nos jours : l'accord spirituel et symbolique de l'homme et des saisons.

Nikolaï Gogol, by *Vladimir Nabokov* (London, Poetry London, 1947, 164 p., 8 s. 6 d.). — Gorki considérait, paraît-il, comme l'un des principaux écrivains russes d'aujourd'hui son compatriote Nabokov, Anglais d'adoption et très pur auteur anglais, qui nous donne ici une étude biographique et une critique sensible et personnelle de Gogol. Celui-ci, soutient-il, n'était ni le Dickens russe, ni essentiellement un champion des opprimés. Ses sujets ont eu surtout pour utilité de donner un cadre à la fantaisie d'un homme dont la vie fut étrange et malheureuse.

Livres reçus. — *Soldier, won't you marry me? - In heaven it is always autumn - A hymn to beauty* (Oxford Choral Songs; Oxford University Press, 1947, respectivement 6 d., 8 d. et 6 d.); *The Humanities*

in Canada, by W. Kirkconnell and A. S. P. Woodhouse (Humanities Research Council of Canada, 1947, 287 p., 2 dollars); *La foire aux vanités*, par W. Thackeray, trad. Richard (Paris, Ed. du Dauphin, 1947, 624 p., 220 fr.); *Bethel Merriday*, par Sinclair Lewis, trad. Weill-Kinsbourg (Paris, Bordas, 1947, 369 p.); *La jeune sorcière*, par E. Mannin, trad. Light (Paris, Bordas, 1947, 323 p.); *De pourpre et d'azur*, par R. Waldeck, trad. Neveu (Paris, le Pavois, 1947, 626 p., 480 fr.); *L'astrologue et le pantin*, par D. Betteridge, trad. Desclaire (Paris, Ed. Ariane, 1947, 281 p., 200 fr.); *Equinoxe*, par A. Seager, trad. Delgove et Vallet (Paris, Julliard, 1947, 462 p.); *La route ensorcelée*, par T. B. Costain, trad. Geisler (Bruxelles, la Sixaine, 1947, 456 p., 295 fr.); *Feux changeants*, par P. Rival (Paris, Dumas, 382 p., 225 fr.); *Lueur dans les cendres*, par W. Goldman (Paris, Ed. du Chêne, 1947, 274 p., 210 fr.).

REVUES

Our Time, October 1947. — *Films Books and Ourselves* étudie les répercussions de la crise économique sur les restrictions d'importation de films, de livres et sur la suppression temporaire du fameux « Third Programme » de la radio. Un article sur l'exposition d'œuvres d'art des mineurs. Un autre sur le film et le mouvement ouvrier. Un autre sur les livres de guerre. Une étude, agrémentée de quatre gravures, sur William Blake. Un commentaire de la situation des arts en Yougoslavie, opposant la « culture du peuple » à la « culture décadente du capitalisme ». Une revue des événements artistiques, et des revues des livres, du théâtre et de la radio, d'où il faut détacher une longue critique de la dernière pièce de J. B. Priestley.

The Poetry Review, October 1947. — En plus des poèmes et du commentaire habituel de la poésie américaine, signalons ici trois articles d'un intérêt spécial : l'un sur Alice Meynell, poète dont le centenaire tombe cette année; un autre sur le texte de *Comme il vous plaira* de Shakespeare; le troisième sur Milton et Dante.

French Studies, October 1947. — Trois études à signaler, toutes en anglais, sur l'état présent des études moliéristes, Jeanne d'Arc dans le théâtre français contemporain, Leconte de Lisle et Walter Scott. A. Koszul relève chez Florian une source possible de *Booz endormi*. Des revues de livres fouillées par des critiques qualifiés.

The Sewanee Review, Oct.-December 1947. — Plusieurs articles nourris, dont une étude sur Aldous Huxley et la dissociation de la personnalité, par D. S. Savage, jeune écrivain anglais dont la réputation n'est pas encore à la hauteur de son talent; une discussion sur l'enseignement de la littérature, où prennent part des critiques tels que Mark Van Doren et F. R. Leavis; un article sur le grand acteur, metteur en scène et commentateur de Shakespeare, H. Granville-Barker, mort récemment et qui dirigeait avant la guerre le British Institute de Paris; une étude sur le poète américain W. C. Williams. Une nouvelle de H. Seymour. Des poèmes dont les plus remarquables sont signés G. Grigson et D. C. Dejong. Des revues de livres par des critiques renommés, et qui constituent une fraction importante des presque deux cents pages de cette belle publication.

The Kenyon Review, Autumn 1947. — Un article sur les Brontë. Des lettres de Rilke. Un essai sur le dernier livre du critique américain Yvor Winters. Un second article de J. R. Ransom sur la poésie. Plusieurs poèmes, parmi lesquels l'un, si l'on comprend bien, est extrait du dernier volume publié par W. H. Auden. Une longue nouvelle d'Isaac Rosenfeld. Des revues de livres qui ouvrent des fenêtres, comme celles de la *Sewanee*, sur la très active vie intellectuelle de l'élite américaine.

BIO-PSYCHOLOGIE

LA MURAILLE DE CHINE. — « Qu'as-tu appris,, aujourd'hui? » demanda le vieux chef tartare à son petit-fils. — Le Maître nous a parlé de la Chine. — Je connais bien la Chine, dit l'aïeul : dans ma jeunesse, j'ai entrepris huit expéditions contre

elle. — Oh! fit l'enfant, je voudrais tant savoir ce qu'il y a en Chine, le Maître ne nous a parlé que de ses frontières... Que sont les Chinois? Comment vivent-ils? — Mais le vieillard répondit : « Comment le savoir? On n'entre pas en Chine, on s'avance jusqu'à la muraille qui marque ses frontières... et l'on revient... la Chine est bien défendue! »

Comme le chef tartare, le biologiste et le psychologue ont leur muraille de Chine contre laquelle leurs entreprises restent vaines.

Comme le Céleste Empire, le psychisme garde son secret et nous n'en connaissons que les frontières, marquées par un mur hérissé de défenses. Tout ce qui se passe au delà de cet obstacle, nous ne pouvons que l'imaginer, c'est-à-dire nous le représenter à l'aide des seules images que nous empruntons à la réalité objective. Mais la nature même du subjectif nous échappe, car il nous est impossible d'insérer exactement, dans le cadre de la réalité *pensée,* cette autre réalité purement *ressentie.*

Un rayon lumineux parvient à ma rétine. Là, des réactions chimiques connaissables déterminent une excitation des terminaisons du nerf optique. Cette excitation est transmise jusqu'aux cellules cérébrales et nous savons de quelle nature (chute du potentiel électrique) est l'onde nerveuse ainsi propagée et quelles voies anatomiques elle emprunte. Nous savons, d'autre part, que le rayon qui a donné naissance à cette onde nerveuse est une vibration lumineuse ayant une longueur d'onde mesurable.

Nous savons tout cela et c'est fort intéressant. Mais quand nos cellules cérébrales sont ainsi « excitées » nous voyons « *du vert* » par exemple! Or nous n'avons aucun moyen d'établir une relation quelconque (autre que leur simultanéité) entre le phénomène qu'est la modification de l'état physique des cellules cérébrales et cet autre phénomène qu'est notre perception consciente « du vert ».

Nous avons tous l'expérience d'une multitude de « correspondances » pareilles et, si nous les alignons, nous obtenons une série de points dessinant la frontière entre l'univers objectif et le subjectif. Comme les Tartares, nous enregistrons l'arrivée d'une volée de flèches quand nous abordons la muraille en un point quelconque, mais sans jamais pouvoir découvrir les secrets du Céleste Empire qui s'étend derrière cette enceinte.

Il faudrait, pour connaître la Chine, être Chinois et non Tartare! Les défenseurs de l'Empire du Milieu, les lanceurs de flèches, sont bien des Chinois, mais que connaissent-ils de leur pays, juchés qu'ils sont, perpétuellement, sur leurs remparts? Seuls les citoyens circulant librement à l'intérieur du pays, et qui vivent, ignorants des Tartares, et des défenseurs de la muraille, pourraient nous renseigner. En d'autres termes : aussi longtemps que nous nous adresserons à la science qui ne peut qu'aborder la muraille du psychisme sans la franchir, nous n'acquerrons

aucune connaissance du subjectif. La science mesure les réalités objectives, toutes extérieures au psychisme lui-même. Dans les circonstances les plus favorables, quand ses soldats approchent la muraille d'assez près, elle peut mesurer l'intensité de nos réactions subjectives en appréciant la densité des nuées de flèches qu'ils reçoivent. Mais c'est tout ce que le laboratoire de psychologie peut nous apprendre. Encore une fois, pour connaître la Chine, il nous faudrait devenir Chinois, c'est-à-dire renoncer à être des « hommes de science », des Tartares, pour devenir philosophes et métaphysiciens.

Mais il nous faudra, du même coup, rompre avec toutes les traditions tartares et perdre, notamment, notre habitude de tout vouloir mesurer. Alors que nous avions pour principe de n'attacher quelque importance qu'aux *quantités*, nous devrons mettre au premier plan de nos préoccupations les *qualités*, valeurs pour la mesure desquelles il n'existe aucun « étalon » extérieur, ni aucun critère de comparaison, valable pour tout homme. Nos appréciations d'ordre qualificatif n'ont de valeur *que pour nous-mêmes* et, dans cet ordre de choses, chacun doit insérer l'univers dans son cadre personnel, ce qui l'oblige à poursuivre tout seul ses investigations et lui interdit toute généralisation de ses conclusions éventuelles. Dès qu'il s'agit de *faits de conscience* nous n'avons plus aucun moyen de savoir directement si, dans les mêmes circonstances, il se passe chez les autres la même chose qu'en nous-mêmes. Comment déceler, dans ces conditions, la vraie nature des faits de conscience?

Dans l'univers objectif toutes les sciences exactes se basent sur les mathématiques dont le principe premier (duquel tous les autres découlent) est que : « Deux quantités respectivement égales à une troisième sont égales entre elles ». Mais dans l'univers subjectif, le mot « égalité » n'a aucun sens. Il ne peut s'appliquer qu'à des dimensions, c'est-à-dire à l'intervalle séparant deux point de repère, deux *objets* visibles par conséquent. Or dans le monde subjectif, il n'y a point « d'objets », il n'y a qu'un « *sujet* », le moi, qui s'étend partout, sans aucune discontinuité. Le propre de toute qualité est également de ne pouvoir être divisée qu'artificiellement en « degrés ». En réalité, une qualité est continue, comme le Moi, et le monde subjectif est celui *du continu*, alors que l'univers objectif est le monde *du discontinu*, dont les physiciens modernes ont découvert, dans les quanta de Planck, l'unité de mesure, je veux dire de « division ».

Perceptibles à chacun, mais « incommuniquables » (à cause de l'absence, dans leur cadre propre, de toute mesure), nos expériences personnelles relatives au monde du Continu ne peuvent donc donner lieu à aucune étude « scientifique ». Devrons-nous renoncer, de ce fait, à toute connaissance et à toute expé-

rience transmissible dans ce domaine? Quel échec pour les philosophes et les métaphysiciens!

Heureusement, il n'en est rien et voici pourquoi :

Les physiciens, dans leur étude de l'univers objectif, discontinu, en sont venus à admettre que les « *réalités* », les objets, qu'ils mesuraient, n'avaient pas cette existence *matérielle* que nous leur prêtions! Les seules « réalités » qui ne s'évanouissent pas quand on les examine de près, sont *les divers genres de relations* existant *entre* les phénomènes *que nous observons*. Nous savons maintenant que l'existence « matérielle et tangible » de ces phénomènes n'est pas autre chose que *ce qui résulte de la rencontre des objets* (tels qu'ils « sont » dans leur mystérieuse nature) avec nos organes des sens, et, par leur entremise, *avec notre psychisme* (tel qu'il est dans sa mystérieuse nature).

C'est la relation établie entre le sujet (notre psychisme) et l'objet (les phénomènes non identifiés avec le moi et perçus, de ce fait, comme « extérieurs » à lui), *qui crée et modèle toute existence et toute réalité*. Cette relation, apparaissant dans le champ de notre conscience, emprunte à l'objet tout ce qui a un caractère quantitatif, et à nous-mêmes tout ce qui présente un caractère qualitatif. La synthèse de l'élément discontinu emprunté au non-moi, et de l'élément continu appartenant au moi, est la complémentarité contradictoire d'où naît toute réalité.

Le physicien croyait possible de se cantonner dans un univers discontinu et mesurable et voici que toute sa science est ramenée à la connaissance « d'un certain nombre de relations » existant entre des choses, en soi, inconnaissables, ces relations étant le pont jeté entre les deux mondes, du continu et du discontinu.

Le philosophe et le métaphysicien qui prétendaient se cantonner dans l'univers continu, et purement qualitatif, ne devraient-ils pas renoncer, eux aussi, à leur utopie : l'expérience faite par les physiciens ne doit-elle pas nous inciter à moins nous préoccuper de la nature même des phénomènes subjectifs, pour rechercher plutôt *les divers genres de relations* existant entre le monde subjectif et le monde objectif?

Dans cette voie-là les physiciens, philosophes malgré eux, nous ont précédés, découvrant déjà ce premier principe : « Il n'y a d'existence réelle du quantitatif (et du qualitatif) que par la *rencontre* du subjectif et de l'objectif, du continu et du discontinu ». Je ne *suis* que là où je rencontre quelque chose qui n'est pas moi. C'est d'une suite de telles rencontres qu'est fait mon Moi, ligne d'intersection du plan que nous appelons spirituel avec celui que nous appelons matériel. J'ajouterai encore ceci : « L'objet » s'est révélé aux physiciens comme étant, en soi, aussi mystérieux que l'est notre moi. Si nous appelions « âme » ce mystère (âme supérieure de l'homme, âme inférieure de l'objet), nous rejoindrions Platon. Toute existence serait alors la rencontre

des « Idées » c'est-à-dire des âmes innombrables qui constituent la création, et l'univers *réel* serait celui du continu, c'est-à-dire du spirituel, et non du discontinu qui n'est que la *manifestation* du premier.

Henri Arthus.

CATHOLICISME

Pour qui regarde le catholicisme de l'extérieur, ce sont les événements politiques qui retiennent le plus son attention, et pour ces derniers temps, on aura tendance à s'arrêter surtout sur le récent échec des Républicains populaires, que les uns appellent Démocrates chrétiens ou d'autres, comme les Anglais : Catholiques progressistes.

Pour nous qui voudrions plutôt regarder l'Eglise de l'intérieur, ce n'est pas à ces manifestations extrinsèques que nous nous arrêterons, ou si nous le faisons ce sera pour en tirer tout autre leçon que l'on dégage d'ordinaire. Nous n'avons vu immédiatement dans les succès ni dans les échecs, de progrès ni de recul pour le catholicisme. Qu'il y ait un nombre imposant de chrétiens dans les rangs du M.R.P. et parmi les personnalités laïques catholiques les plus marquantes, c'est ce que nous nous garderons bien de sottement contester. Qu'il n'y ait pas eu de leur part un effort d'aborder les problèmes de la politique en restant pénétrés d'esprit chrétien, c'est-à-dire dans le but de construire une cité où l'homme puisse vivre, et vivre librement et réaliser la plénitude de son destin, c'est ce que nous aurions quelque ingratitude à méconnaître. Que l'expérience de la vie publique, et de ses engagements humains aient été d'un grand profit pour les milliers de chrétiens qui ont eu à faire face depuis trois ans aux responsabilités de tous ordres, c'est ce que nous avons souvent rappelé.

Mais précisément l'un de ces premiers bénéfices fut de découvrir — et cette fois dans le concret — que tout imprégnée d'esprit chrétien qu'elle soit, l'activité politique a ses lois propres. Il ne s'agit pas de bâtir la cité du ciel, mais celle de la terre; et cette construction ne se fait pas entre chrétiens mais entre gens qui ont une même vue de l'intérêt de la France, et du type d'homme que celle-ci s'est fait gloire de défendre. Depuis longtemps déjà, bien avant la guerre, c'était un lieu commun de manifester l'horreur pour tout parti qui prendrait une étiquette religieuse : catholique et chrétienne. Il restait cependant qu'au moment de s'engager dans l'arène politique les hommes qui dans leur jeunesse avaient lutté ensemble, s'étaient battus dans la Jeunesse catholique pour un idéal commun, trouvaient tout naturel de se serrer les coudes pour s'aider dans un même effort. Non point décision théorique, mais loi même de la vie qui veut que des amis s'entr'aident pour accomplir une tâche commune. Ainsi est né le M. R. P., qui s'est

toujours refusé d'être un parti confessionnel, et l'a bien montré, mais qui comptait, ai-je déjà dit, parmi ses dirigeants un grand nombre de chrétiens. Le bénéfice de ces années de vie politique, le bénéfice même peut-être des insuccès aux récentes élections municipales, aura été de montrer avec plus de force que non seulement l'action politique n'a pas à être proprement catholique, mais qu'elle n'a pas à être menée uniquement entre catholiques. Certains avaient regretté, déjà, au lendemain de la libération que chrétiens et socialistes ne se soient pas davantage entendus pour fonder un parti commun, qui eût pu être un grand parti travailliste français. Le temps n'en était pas mûr, a-t-on prétendu. L'anticléricalisme, quelque peu désuet, des uns et aussi peut-être un reste de cléricalisme chez les autres en furent-ils les principaux responsables? Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Les chrétiens plus conservateurs n'ont plus uniquement le M. R. P. auxquels ils peuvent adhérer. Ceux qui se sentent plus démocrates ou plus progressistes se montrent partisans de cette troisième force, dont l'avenir dira l'exacte possibilité d'action. Ce n'est pas mon dessein de dire en ce domaine ce qui est à faire, car ce n'est pas mon métier. Je montre précisément que ce sont là décisions politiques qui ne relèvent pas de celui qui a souci, comme je fais, de regarder ce qu'il y a de plus intérieur dans le christianisme français.

Or pareille histoire ne m'intéresse que dans la mesure où elle met en pleine lumière, mais de façon concrète cette fois, une distinction que Jacques Maritain exposa pour la première fois en 1934 dans la maison que les Dominicains du Cerf possédaient alors à Juvisy. C'est la distinction entre l'action du chrétien dans l'Eglise, action qu'il mène *en tant que chrétien* et *entre chrétiens*, et son action dans la cité qu'il mène *en chrétien*, et *non plus entre chrétiens*. Il fut un temps où le chrétien croyait que sa foi se limitait à sa vie personnelle, pour ne pas dire à certains aspects très particuliers de sa vie personnelle que l'on appellera plus encore rituels qu'intérieurs. Puis il fut un temps où l'on comprit que la foi inspire toute la vie, mais on en déduit et un peu trop rapidement qu'elle inspirait immédiatement nos positions en tous domaines. Le progrès continue, nous sommes maintenant à l'époque où, dans une conformité plus grande à la doctrine, répétée inlassablement dans les récentes encycliques et qui trouve son fondement premier dans la parole du Christ sur les domaines distincts de César et de Dieu, l'on prétend s'inspirer toujours de la foi catholique, mais non point y trouver la règle immédiate de son action.

Mais ce serait grande erreur de croire qu'alors les catholiques de France reviennent ainsi à la position qu'ils avaient autrefois. Bien au contraire : au fur et à mesure que se précise l'autonomie de l'action politique, grandit la conviction que dans la mesure où elle intéresse l'homme — et son destin — on ne peut cependant l'affronter sans être pénétré des convictions de la Foi. Le bénéfice

devient même si grand pour celle-ci que ce ne sont pas des règles particulières, et dégradées par rapport à sa révélation première que l'on vient lui demander, mais au contraire ce qu'elle a de plus essentiel. Cela s'est bien vu à la Semaine Sociale de juillet-août dernier. On sait que chaque année les chrétiens, et précisément de la tendance de ceux qui luttent au M. R. P., étudient pendant huit jours, dans une affluence considérable, les problèmes du temps qui leur semblent le plus dignes de leur attention. La semaine de cette année qui avait lieu à Paris fut un très grand succès : elle fut consacrée au Catholicisme Social. « Catholicisme Social » dit-on d'abord, c'est un pléonasme, car tout catholicisme doit être social. C'est donc l'essence même du catholicisme qui était étudiée. Pour ce faire, on ne s'enferma pas dans une conception soi-disant chrétienne, mais on regarda les mouvements et l'évolution de ce monde et de cette humanité que Dieu a créés. Le capitalisme, les socialismes, les fascismes, donc aussi le communisme, voilà les réalités dont on fit d'abord l'étude. Deux des leçons les plus remarquées furent celles sur l'homme marxiste de M. Jean Lacroix, qui reçut aussitôt après sa leçon les félicitations d'un membre du comité directeur du parti, auquel il rétorqua qu'en semblable occasion, il attendait autant d'objectivité qu'il en avait lui-même montré, et sur les fascismes de M. Hubert Beuve-Méry, le directeur du journal *Le Monde*. En réponse, trois autres leçons se dégagèrent, celles de M. Maurice Blondel et des Pères de Lubac et Chenu, qui mirent en pleine lumière le rôle des chrétiens : dans un monde exposé à l'emprisonnement et à l'étouffement le maintien de la transcendance de l'homme, qui ne s'affirme que par son rapport à la Transcendance tout court : Dieu. On le voit c'est le message même de la Rédemption dans ce qu'il a de plus haut qui se trouve ici attendu.

Aussi laissant les catholiques prendre comme le requiert la vie politique leurs responsabilités dans les différents partis, les chrétiens en tant que chrétiens se sentent tenus, même pour inspirer cette vie politique, de rechercher ensemble ce qu'il y a de plus haut dans leur foi, telle qu'ils ont à la vivre. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils se retournent, de plus en plus, dans leur activité commune, vers les plus hautes fonctions de l'Eglise. D'où le renouveau que connaissent actuellement dans le catholicisme les études bibliques (et patristiques) et liturgiques. Un témoignage nous en fut donné par le Congrès de Pastorale liturgique qui se tint du 17 au 22 septembre dernier à Lyon. Celui-ci était consacré au jour du Seigneur. La façon même dont la célébration du dimanche y fut envisagée nous révèle deux caractères nouveaux de cette étude. Chacun sait que le chrétien célèbre le dimanche par l'assistance à la messe et par l'abstention de ce qu'on appelle « œuvre servile ». Inutile d'insister sur le fait que cette dernière observance est conditionnée par l'état social du pays où vit le chrétien. Or tout l'effort des conférenciers fut de montrer que des

deux devoirs, le principal, l'essentiel est celui qui a pour but de manifester la vie du peuple racheté dans la célébration de la liturgie eucharistique. L'autre pour n'être pas négligeable ne vient pas cependant au premier rang. Mais le service de Dieu prend de ce fait un aspect nouveau. Trop longtemps les chrétiens l'ont conçu comme un devoir individuel dont chacun s'acquittait comme il l'entendait. La paroisse avait plusieurs messes, et chacun choisissait selon sa commodité. La célébration du dimanche n'en est pas assurée pour autant. C'est une cérémonie du Corps mystique ou si l'on veut de l'Eglise qu'il s'agit de célébrer. Le chrétien retrouve ici l'obligation sociale, non point comme extérieure vis-à-vis de ses rapports avec Dieu, mais au cours même de sa prière. C'est la jonction des deux commandements de l'Amour de Dieu et de l'amour de ses pères qui est mise en pleine lumière. Il ne peut retrouver l'un que s'il est en communion avec les autres.

Il en est de même du retour à l'étude biblique, dont un signe nous est donné par l'annonce de la publication prochaine par les éditions du Cerf, de traductions nouvelles, faites par l'Ecole Biblique de Jérusalem, des livres sacrés. La lecture de la Bible ne fut jamais pour un catholique un acte individuel. On sait qu'il ne peut lire, en effet, son texte que dans des éditions approuvées par les autorités ecclésiastiques et commentées par qui en a la charge. Mais à ce respect des décisions canoniques se limitait jusqu'à ce jour la conscience qu'il avait de l'acte communautaire ainsi accompli. La nouveauté de notre temps, c'est que le catholique prend ainsi une conscience aiguë du recours nécessaire qu'il doit avoir à l'interprétation que leur ont donné les Pères, et de la solidarité où il se trouve avec tous ses frères dans l'intelligence du texte sacré.

Tel est le progrès fondamental en notre temps de la pensée catholique. Les militants politiques affirment de plus en plus leur liberté d'action, et du même coup la transcendance de l'Eglise vis-à-vis de toute réalisation terrestre. En même temps, ils saisissent que le regroupement social, qui ne se manifeste plus entre eux dans la cité, affirme de plus en plus ses exigences, au plus secret de leur vie intérieure. Nous y reviendrons souvent, car c'est la grande nouveauté du catholicisme français, nouveauté qui est d'ailleurs le fruit de près de cent cinquante ans d'efforts et de peines.

A.-J. Maydieu.

L'INSTITUT ET LES SOCIETES SAVANTES

MARSEILLE DECOUVRE SES ASPECTS PASSES. — Avant de voir s'installer les chantiers de la Reconstruction, le quartier du Vieux-Port de Marseille, détruit en 1944 par les Allemands, connaît depuis 1946 ceux des archéologues établis par M. Fernand Benoît, directeur de la XII[e] circonscription archéologique

historique. Les fouilles n'ont encore porté que sur une partie de la ville basse, depuis le fond du Vieux-Port, jusqu'aux environs de la place de Lenche, mais elles permettent déjà de préciser la topographie de la ville antique sur un front de 700 mètres. Cette ville avait la forme d'un trapèze, dont la pointe, au Fort Saint-Jean, défendait le goulet du Lacydon (Vieux-Port). Ouvrant au midi, sur le port, elle était baignée par la mer ou les étangs de trois côtés, et n'était reliée à la terre que par sa face nord, en forme de croupe, que ceignait un rempart. Cette position de la cité, en « éperon barré », rappelle, comme l'a fait remarquer M. Fernand Benoît, la situation même de Phocée, s'avançant comme une proue de vaisseau entre ses deux ports; celles d'Ephèse et de Milet, de Syracuse et des *oppida* celto-ligures de la côte provençale, adoptées par Marseille comme colonies ou comptoirs.

Les rues du Panier et des Belles-Ecuelles marquent, au nord, les fortifications antiques. Au sud, la ville basse occupait un espace beaucoup plus réduit que de nos jours. Les quais actuels, conquis sur la mer, marquent une avance d'une centaine de mètres en moyenne. Une coupe en direction nord-sud a permis de retrouver la plage romaine et la plage grecque, et de restituer le tracé du port ancien qui était évasé vers le fond et d'un contour sinueux.

La plage grecque est caractérisée par des tessons de poteries ioniennes archaïques; attiques, à figures noires et rouges; de céramiques de Naucratès, et de *buccheros* étrusques. Elle paraît ainsi remonter au début du VIe siècle. Le niveau marin, en dépit de certaines hypothèses formulées récemment, serait demeuré constant.

Dans le niveau romain, constitué par de la vase et du sable, ont été retrouvés des vestiges de chantiers de constructions navales, et des débris abondants de poteries, les plus anciennes datées du Ier siècle de notre ère, qui paraissent témoigner de l'intensité de la vie marseillaise sous la domination romaine. Une couche chrétienne, moins riche, recouvre la couche romaine.

C'est au niveau romain que se rencontrent les vestiges d'édifices divers : aires bétonnées, restes de mosaïques appartenant probablement à des thermes, et divers magasins ou entrepôts. L'un de ces bâtiments a conservé en places une cinquantaine de grandes jarres, enterrées à deux mètres de profondeur sous le sol du magasin. L'*agora* grecque, le *forum* romain, devaient occuper l'emplacement de la place de Lenche.

On a retrouvé les restes assez pauvres d'un théâtre, adossé à la butte Saint-Laurent, à une centaine de mètres de la place. Il semble posséder les caractéristiques des théâtres grecs. Des gradins inférieurs offrent un profil assez curieux, unique en Gaule, qui permettrait aux spectateurs de replier les jambes pour ne pas gêner ceux du rang inférieur.

Les recherches se poursuivront dans le théâtre même, au sud

de la butte Saint-Laurent, et dans la ville haute, avant que la Reconstruction installe à son tour ses chantiers. C'est M. Albert Grenier qui, avant de retourner à Rome, a donné lecture à l'Académie des Inscriptions du rapport de M. Fernand Benoît sur ses fouilles.

L'HOMME DE FONTECHEVADE. — La France a fourni les squelettes (ou parties de squelettes) de quelques hommes-types fossiles : l'homme de Grimaldi, l'homme de Cro-Magnon, l'homme de Chancelade. Il va s'y ajouter l'homme de Fontéchevade, dont Mlle Germaine Henri-Martin, fille du préhistorien réputé et petite-fille de l'historien, a découvert des fragments de crâne dans la grotte de ce nom, à Montbron (Charente), le 16 août dernier.

Cette grotte, située à flanc de coteau, dans une petite vallée tributaire de la Tardoire, avait été fouillée anciennement par des préhistoriens qui y recueillirent des vestiges d'industries allant du Mousténien au Magdalénien, et se trouvèrent arrêtés dans leurs recherches par un plancher stalagmitique. Dans le talus resté intact, la fouilleuse entreprit des recherches, et découvrit une couche ignorée jusqu'alors qui se prolongeait sous le plancher stalagmitique de la grotte. Ce niveau, caractérisé par une faune tempérée chaude, comprenait notamment le Rhinocéros de Merck, le Daim des cavernes, la Tortue, etc., et une industrie à éclats très grossière, industrie dite *tayacienne*, ayant une épaisseur de 7 mètres.

C'est à 2 m. 60 de la surface du sol, et à 0 m. 70 au-dessous du plancher stalagmitique, que fut découvert la calotte cranienne dans une poche où elle voisinait avec une phalange de Daim, des fragments d'os longs, indéterminables, une dent d'Hyène, des silex tayaciens et une dent de Rhinocéros merckii. Il n'en reste qu'une portion importante du frontal, les deux pariétaux, une partie du temporal gauche, sans arcade sourcilière. Mais le fragment d'un autre crâne trouvé à 3 mètres de distance le complète, en donnant une petite partie de l'orbite gauche.

Or, avant tout examen approfondi, on peut noter ce fait capital que les parties frontales n'offrent aucune indication laissant supposer l'existence d'une « visière » massive telle qu'on la retrouve chez l'homme de Néanderthal découvert dans des couches archéologiques beaucoup moins anciennes. La calotte cranienne de Fontéchevade se rapprocherait de celle de l'Homo Sapiens, ce qui bouleverserait les notions acquises sur la succession des races préhistoriques.

En donnant lecture de la note de Mlle Germaine Henri-Martin à l'Académie des Sciences, M. Fage n'a pas caché que la découverte de Fontéchevade avait déjà produit une forte sensation dans les milieux savants des deux mondes, ce qui est confirmé par le professeur Vallois, continuateur de Marcellin Boule.

Robert Laulan.

Fouilles à Volsinies. — M. Raymond Bloch, membre de l'Ecole de Rome, a fait à l'Académie des Inscriptions le compte rendu des travaux qu'il a dirigés en Toscane en 1947, pour retrouver la ville étrusque devancière de Bolsena. Il a établi le plan général de la ville découverte l'an dernier, des nécropoles qui l'entourent, celui de la cité romaine fondée au IIIe siècle plus en contre-bas, et celui des voies antiques qui traversent cette zone. Certaines parties de l'enceinte sont remarquablement conservées. Il a mis au jour un tracé comportant deux courtines reliées par des murs transversaux. Cette technique est originaire de Grande Grèce, et même de Thrace selon M. Charles Picard. Il a découvert deux cippes portant des inscriptions étrusques, rappelant des découvertes faites en Asie Mineure, pays d'origine des Etrusques. Mais à l'intérieur de l'enceinte, les sondages n'ont rien donné. Cette enceinte n'était-elle que celle d'un camp de refuge? Il y a là, comme l'a souligné M. A. Grenier, une énigme à résoudre. — R. L.

Les architectes de l'Académie de France à Rome. — Les communications faites à l'Académie des Beaux-arts ont un caractère exceptionnel. C'est une raison de plus pour signaler celle de M. Ferdinand Boyer, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, qui a montré l'importance des travaux qui firent des pensionnaires architectes de l'Académie de France à Rome, les initiateurs de la recherche archéologique moderne.

Dengodets, qui publia en 1682 un ouvrage sur les Antiquités de Rome, fut un précurseur. A partir de 1750, quelques jeunes architectes firent à Rome des recherches applaudies par les « antiquaires » du temps. Entraînée par De Wailly et Moreau-Desproux, Peyre l'aîné, Clérisseau, P. A. Paris, l'Académie royale d'Architecture exigea des pensionnaires, vers 1778, qu'ils fissent des relevés scientifiques dont l'objet était laissé à leur choix. Dix ans plus tard, elle décida d'indiquer elle-même le monument à étudier et rédigea des instructions remarquables où science archéologique et technique de l'architecture sont étroitement associées. Arrêtée par la Révolution, cette entreprise demeure un des titres des Académies de l'Ancien Régime à la gratitude du monde savant. Grâce à M. Ferdinand Boyer, il sera mis sans doute en pleine lumière au moment où l'Académie des Beaux-Arts fêtera son troisième centenaire, en avril prochain. — R. L.

Répertoires des Antiquités de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle. — Avant de repartir pour Rome, M. Albert Grenier, directeur de l'Ecole française de Rome, mais toujours titulaire de la chaire des Antiquités nationales au Collège de France, a présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le *Répertoire archéologique gallo-romain du département de la Meurthe-et-Moselle* de M. Maurice Toussaint, et rappelé celui publié l'année dernière à Bar-le-Duc sur le département de la Meuse. Il a annoncé celui des Vosges, qui est sous presse, ainsi qu'un important travail du même auteur, sur Metz dans l'antiquité.

Ces répertoires, divisés par cantons, donnent pour chaque commune le relevé substantiel de toutes les découvertes consignées dans les livres, les périodiques, les journaux. Aux relevés méthodiques des stèles, inscriptions, poteries, mosaïques, monnaies et autres menus objets, l'auteur a ajouté des renseignements d'ordre toponymique, en particulier pour les lieux dits et les vieux chemins, aux vocables souvent évocateurs et toujours caractéristiques.

Certaines notices, par exemple celles de Bar-le-Duc, de Naix-aux-Forges, de Lavoye, de Senon, d'Avocourt, de Vauquois, et de Verdun pour la Meuse, de Scarpone, de Saxon-Sion, de Vaudémont, de Toul pour la Meurthe-et-Moselle, constituent de véritables monographies d'archéologie gallo-romaine.

Ces répertoires, qui ne sont pas faits pour intéresser seulement les chercheurs locaux, auront pour mérite supplémentaire d'épargner aux érudits la lecture des publications antérieures, d'une consultation souvent malaisée. Il y a là un exemple qui devrait être imité pour les autres départements francais. — R. L.

MEDECINE

L'EUTHANASIE. — **Périodiquement, le débat se ranime sur la question de l'euthanasie : (de εὐ bon, et de θανατος mort).**

Un malade incurable et voué à des souffrances intolérables peut-

il espérer de son médecin le geste qui mettra un terme à une vie douloureuse et sacrifiée? Le médecin a-t-il le droit de devancer l'arrêt de la nature?

Certains cas d'espèce dicteraient facilement une réponse affirmative. Ne serait-il pas normal d'abréger les tortures d'un malheureux pris sous un éboulement, les membres brisés, dans des conditions telles qu'il est impossible d'espérer le dégager avant qu'il ne meure? Ce cancéreux, rongé par un ulcère de la face ou de la langue, incapable de s'alimenter, en proie à des névralgies incessantes, anémié par de continuelles hémorragies, ne vaudrait-il pas mieux le libérer? Ce petit monstre que sa mère vient de mettre au monde et qui, certainement, ne vivra pas, faudra-t-il attendre sa mort inévitable et laisser ses parents s'attacher à sa frêle existence?

Le drame se joue entre plusieurs personnages : le malade, la famille et le médecin, avec, à l'arrière-plan et au dénouement, le juge d'instruction.

Le malade, à la phase extrême de sa maladie, n'a pas toujours — il s'en faut — le plein contrôle de ses facultés. Un sujet en proie à de vives douleurs demandera peut-être à grands cris qu'on l'achève, alors qu'une injection de morphine suffira à le calmer et à laisser à une thérapeutique efficace, médicale ou chirurgicale, le temps d'agir.

A l'opposé, un moribond sera parfois soutenu contre toute vraisemblance par l'espoir tenace d'une amélioration que le médecin n'escompte plus. En bref, le malade peut se suicider, mais nul n'a le droit, dans l'état actuel de la morale et de la législation, de l'aider ou de l'inciter à se suicider. Nous verrons qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Reste le cas où le malade est inconscient. La responsabilité incombera alors exclusivement aux autres protagonistes du drame.

La famille, instruite par le médecin du pronostic fatal et spectatrice impuissante d'une agonie torturée, réagit différemment suivant diverses conjonctures. On connaît le cas de cette épouse qui donne son sang à son mari pour une transfusion, et qui, quelques jours plus tard, devant l'état lamentable de celui-ci, met un terme à son martyre d'un coup de revolver. Ne s'agit-il pas, en l'occurrence, de deux manifestations successives d'un même dévouement, en apparence seulement contradictoires?

Dans la plupart des cas, la mentalité de l'entourage obéit à des mobiles plus complexes. Tout médecin connaît, pour l'avoir vécue, la tragi-comédie suivante : appelé auprès d'un malade, ou après une intervention chirurgicale révélatrice, il se met en devoir de prévenir la famille que le cas est grave, que toute guérison apparaît impossible et que le pire est à prévoir à plus ou moins brève échéance. Désespoir, supplications de la famille : « Docteur! faites l'impossible pour le sauver! » Peu à peu, la notion de l'inévitable cristallise dans l'esprit de ces affligés. La résignation

atténue progressivement l'émotion initiale, pour s'effacer devant quelque impatience si une survie inattendue prolonge le drame plus longtemps qu'il n'était prévu. « Docteur, combien de temps croyez-vous qu'il puisse durer encore? » Si le patient souffre, c'est le moment où on demandera au médecin d'abréger son agonie.

Si l'on sait que devant un pronostic fatal certaines familles souhaitent que le malade soit averti, afin de « mettre ses affaires en ordre », tandis que d'autres exigent qu'aucune inquiétude ne l'effleure, on concevra que la réaction de l'entourage soit, dans l'éventualité où la question de l'euthanasie se poserait, très difficile à prévoir et qu'elle soit, par essence, déterminée par des considérations de psychologie, d'intérêt et de sensibilité qui peuvent varier et se contredire d'un jour à l'autre.

Le médecin reste donc seul devant sa conscience. Celle-ci, aussi bien qu'une prudente interprétation des textes législatifs, lui fait un devoir de se refuser à toute intervention qui abrège la vie d'un malade, celui-ci fût-il inéluctablement condamné à une mort prochaine.

L'antiquité ne connaissait point nos scrupules. Aux Indes, les incurables étaient noyés dans le Gange. En Grèce, dans certaines villes, les vieillards désirant mettre fin à leurs jours pouvaient en obtenir l'autorisation du Sénat qui leur remettait même le poison nécessaire. Telle était la coutume dans la colonie grecque de Marseille où l'on ne refusait pas non plus la coupe de ciguë aux gens trop heureux qu'une philosophie judicieuse incitait à mourir au comble de la félicité, par crainte d'un avenir moins favorisé.

Thomas Morus, dans son *Utopia*, conseille le suicide ou l'euthanasie provoquée, sous réserve de l'autorisation des prêtres et des magistrats. Quant à F. Bacon (à qui nous devons le mot *euthanasie*), il considère que l'office du médecin étant à la fois de restaurer la santé et d'adoucir les douleurs, il lui appartient, quand il ne peut le guérir, de s'en tenir au second terme de sa mission et de conduire son malade « à une mort facile et belle » (1).

La morale chrétienne qui, jusqu'ici, continue à inspirer les mœurs et la civilisation de l'Occident ne transige point avec le « Tu ne tueras point ». Elle condamne le suicide, et, à plus forte raison, l'assassinat. Or, l'euthanasie se confond avec l'assassinat, l'intention de tuer étant évidente. La religion chrétienne va même plus loin en prêtant à la souffrance, à la « bonne souffrance », une vertu expiatoire et génératrice de félicités futures.

Un jeune médecin, le Docteur Jean Challaye, a soutenu récemment une thèse qui défend non sans courage le principe de l'euthanasie, mais sous d'expresses réserves. Celles-ci sont de deux ordres.

L'euthanasie ne se justifierait que dans le cas de « douleurs into-

(1) Le professeur E. Forgue, de Montpellier, a consacré, il y a une vingtaine d'années, une étude historique et de haute portée morale à la question de l'euthanasie.

lérables, incessantes et incurables » et à condition qu'elle soit « bridée par une législation sévère, calquée sur le décret-loi du 29 juillet 1939 relatif à l'avortement thérapeutique ». Ce décret stipule qu'avant de procéder à l'avortement thérapeutique, le médecin traitant devra obligatoirement prendre l'avis de deux médecins consultants, dont un expert près le Tribunal civil, qui attesteront par écrit que la vie de la mère ne peut être sauvegardée que par l'interruption de la grossesse.

On ne saurait établir une analogie rigoureuse entre le problème de l'avortement thérapeutique et celui que pose l'euthanasie, ni se représenter un aréopage de trois médecins prononçant au chevet du malade une condamnation sans appel. Condamnation sans appel! alors que nous savons fort bien quelles surprises stupéfiantes réserve au meilleur clinicien l'évolution de certaines maladies.

A quel moment passera-t-on à l'exécution du verdict implacable? Si c'est dès le prononcé du diagnostic, et pour épargner au patient des jours ou des semaines de souffrances, ne risquera-t-on pas de le priver du bénéfice d'une erreur de pronostic, ou, plus simplement, de la faculté de prendre d'ultimes dispositions temporelles ou spirituelles? Si c'est quelques heures avant la fin naturelle, les calmants classiques que nul médecin ne refuse à la douleur ne suffiront-ils pas à apaiser son agonie?

A la requête de qui se réuniront les trois médecins? Du malade lui-même? Ce serait faire bien grand crédit à sa sérénité s'il est pleinement conscient de son état, et, s'il ne l'est pas, le traiter avec une cruauté inadmissible. De l'entourage? Quel membre de la famille sera investi de ce droit de vie ou de mort sur un des siens? De quelque façon que l'on envisage la question, elle paraît insoluble dans le sens de l'euthanasie doctrinale.

Ni le malade n'a le droit d'absoudre par avance le médecin qui lui donnera délibérément la mort, ni le médecin, s'autorisant de son infaillibilité, celui de procéder, avec la complicité de la famille, à un « homicide légal par charité ».

La formule figure dans un vœu transmis à l'O. N. U. par quinze cents médecins de divers pays en vue d'obtenir la reconnaissance légale de l'euthanasie. Nous avons quelque raison de nous méfier des idéologies qui cherchent dans les assemblées internationales un terrain favorable à toutes les utopies.

Dr F. Bonnet-Roy.

P.-S. — Une innovation singulière est à l'ordre du jour de la XVII[e] conférence internationale de la Croix-Rouge qui doit se tenir à Stockholm, en août 1948. Il ne s'agit de rien de moins que de supprimer le privilège de non-captivité pour le personnel sanitaire en cas de capture par l'ennemi.

On aimerait connaître les raisons qui ont incité les commissions

préparatoires d'étude à prendre cette initiative. La situation juridique privilégiée établie en faveur de la Croix-Rouge n'avait pas pour but de réserver au personnel sanitaire une garantie exceptionnelle prévue à son seul bénéfice. Elle entendait placer au-dessus des aléas de la guerre les blessés et les malades, retranchés, avec ceux qui les soignent, de la masse des combattants.

Nous nous refusons à croire que les mœurs introduites dans la conduite des opérations par les belligérants totalitaires soient à ce point admises qu'elles doivent devenir la règle des campagnes futures et légitimer l'abrogation du Statut humanitaire de la Croix-Rouge. Faut-il reconnaître comme valables le massacre des civils, les mutilations des blessés, le four crématoire pour les malades et, par voie de conséquence, abroger toutes les dispositions qui visaient à protéger ces catégories humaines? S'il en était ainsi il faudrait proclamer officiellement que seule est applicable, en cas de guerre, la loi de la Jungle, et offrir une place, dans les Conférences internationales de la Croix-Rouge, aux représentants des S. S. et à ceux du Viet-Minh.

Nous faisons nôtre bien volontiers avec la 10e Session de l'Office international de documentation de médecine militaire le vœu que « le principe de la non-captivité du médecin doit être inscrit comme élément de base des conventions de protection pour les blessés et prisonniers ».

F. B.-R.

La Main, portrait de l'homme, par *Henri Mangin*, préface de M. M. Davy (Le Griffon d'Or).

Ce *Traité de chiroscopie* dû à l'auteur de l'*Etude clinique et psychologique des ongles* dont nous avons rendu compte ici-même est consacré à l'art de « voir » la main. La chiroscopie est l'élément essentiel de la chirologie, mais ne se confond pas avec la chiromancie (de *manteia*, prédiction). Henri Mangin souligne qu'il s'est éloigné autant qu'il a pu du divinatoire pour se cantonner dans le cadre objectif de l'observation pure. Ce cadre entoure un monde de données anatomiques fines et précieuses et suffit à provoquer bien des suggestions subtiles. La forme générale de la main (chiromorphie) à elle seule reflète un tempérament; elle est déjà un miroir psychologique. Les lignes et signes palmaires (chirographie), stigmates permanents, permettent de plus pénétrantes investigations. Il s'y ajoute des éléments transitoires (chiroeidoscopie). Le chirologue dégage de ces complexes des lois, ou, tout au moins, des aperçus sur le caractère, non pas en vertu d'une intuition plus ou moins imaginative, mais par un travail de synthèse qui utilise le faisceau d'observations recoupées. Un tel ouvrage ne se résume point. Nous nous bornerons à indiquer, en prenant parmi ceux que cite l'auteur, un exemple qui démontre de quelle façon la chiroscopie s'incorpore à la typologie et lui fournit une contribution importante : « Supposons que la ligne de Tête, au lieu de suivre son tracé normal, atteigne, en une longue courbe, la base de l'éminence hypothénar, la Saturnine demeurant ce que théoriquement elle doit être : le champ nerveux se trouve considérablement amplifié et le lymphatique réduit, restreint. De ce fait, il est facile de conclure à une exagération imaginative cérébrale qui, s'exerçant dans l'abstrait, fait perdre contact avec le réel, particularité d'autant plus sensible que la subjectivité a pris, pour les mêmes raisons, plus d'importance ». — F. B.-R.

Le Problème de la Vie, par le Dr *Maurice Vernet*, préface de Louis Lavelle (Coll. « Présences », Plon).

Entre le déterminisme matérialiste, le mécanisme, et un animisme ou vitalisme abstrait, il y a place pour une interprétation biologique

de la vie. Celle-ci fait appel à l'action de trois éléments : le corps, l'esprit et l'âme. La régulation des phénomènes vitaux (phénomènes cellulaires, constantes humorales, segmentation, différenciation des tissus dans le développement embryonnaire, régénération, etc...) est sous la dépendance d'une « sensibilité organique » qui est proprement la faculté qu'a l'organisme de réagir à toutes causes d'excitations physiques, chimiques ou autres, d'origine externe ou interne. « Le concept trialiste de l'auteur complète la notion de corps par celle de l'esprit, ensemble des facultés intellectuelles, et par celle de l'âme » principe de la vie, élément fondamental qui anime le corps et l'esprit, par le mécanisme de la sensibilité organique. Ainsi le problème de la vie s'éclaire-t-il de ce rapprochement entre les deux sources de l'esprit, celle qui lui est donnée par la vie sensitive et sensorielle d'une part, et, de l'autre, par les « clartés transcendantes de l'âme que lui révèle l'intuition ». Biologique par son étude des manifestations organiques et physico-chimiques de la vie, l'ouvrage du Dr M. Vernet n'est pas moins philosophique par la façon dont il fouille l'énigme de la conscience, l'observation intérieure, la philosophie de la connaissance, qui déborde largement le cadre étroit de la psychologie expérimentale classique. L'énergie vitale est irréductible à l'énergie de la matière. Le médecin spiritualiste concilie ainsi le déterminisme fondamental des rapports entre le corps et l'esprit et la liberté fondée sur les rapports de l'esprit et de l'âme. — F. B.-R.

Ars Medici. Ce périodique mensuel rédigé par des médecins belges avec une collaboration internationale publie des articles originaux, mais il doit son originalité et le principal de son intérêt à un grand nombre d'analyses et de résumés de travaux portant sur toutes les spécialités médicales. Il permet au médecin de prendre connaissance dans le minimum de temps et avec le maximum de profit de l'essentiel parmi les multiples publications médicales mondiales. — F. B.-R.

TOURISME

CHRONIQUE DE L'ALTITUDE. — Un sommet conquis vaut plus qu'une victoire militaire. L'humanité gagne souvent plus à un exploit individuel, à certaines victoires, dites « égoïstes », de l'homme sur lui-même, qu'à de retentissantes batailles. Pour une jeunesse qui demande à vivre en paix, virilement, la montagne, l'hiver comme l'été, est une école d'énergie, de violence, de sérénité, de courage, de réflexion, de ténacité. Un nouveau sommet conquis, dans les Alpes ou à l'Himalaya, signifie deux hommes meilleurs, sûrs d'eux-mêmes, grandis, mieux armés pour les luttes quotidiennes; alors qu'une bataille militaire, victoire ou défaite, ne nous offre vraiment, en fin de tous les comptes, que des hommes morts, diminués, des êtres moralement, nerveusement ou physiquement meurtris.

La montagne, avant tout, est joie, et aussi défense de l'homme. Le risque de mort, impliqué dans toute ascension de haute (et quelquefois même de moyenne) montagne, est minime — ridiculement minime même si l'on y réfléchit bien — et toujours librement accepté. Le risque de mort n'est ici qu'un piment; la sévère sanction d'une faute (les accidents de montagne sont dus aux négligences techniques, à l'imprudence...; le « hasard », la « fatalité » ne sont guère que des mythes bons pour la presse à grand spectacle et les titres ronflants sur la ridicule et trop célèbre « Alpe homicide »). On pourrait presque énoncer : « *se tue en montagne qui le veut* » et les exceptions confirment la

règle. On ne joue pas avec la mort; elle fait partie des risques de la vie; on l'accepte sans la provoquer. Le montagnard n'a rien d'un surhomme ni d'un boy-scout : il n'est qu'un homme comme tant d'autres, attaché à ses joies, atteint par le malheur, qui aime seulement plus qu'un autre le visage nu de la planète tourmentée et la nature brute, sensible au beau à l'état pur, aimant la lutte et le jeu, acceptant le danger, sachant compter avec la mort avant terme. Mais cette dernière proposition, j'ose à peine l'écrire : la mort n'a rien à voir avec la joie; elle peut mettre un terme au bonheur; à aucun moment, pour les hommes qui sont de cette terre et non d'un ciel étranger, elle n'est un point final ou un faux recommencement. Elle recule devant chaque instant vécu; chaque minute de bonheur, de violence ou de paix que nous vivons la projette dans l'avenir insaisissable. La montagne est faite de joies. Ce que nous conservons de nos séjours à l'altitude, ce sont les souvenirs lumineux de la paix, de la lutte et de la contemplation intérieures. La marche en aveugle dans la tourmente n'est que la joie de l'effort; la recherche patiente de la route à suivre dans le néant des arêtes et des couloirs : la joie de la volonté qui s'applique à ne pas quitter son chemin; la station au sommet, sous le soleil : le bonheur.

« *Egoïsme mesquin* », pense la foule qui va chercher la « joie » où elle la trouve, au cinéma ou sur les plages. A chacun sa vision du monde, à chacun selon ses forces : pour les uns, la mer, la montagne, la forêt représentent le monde tels qu'ils le désirent, un univers où ils peuvent sculpter leur devenir à l'échelle de leurs passions et de leurs muscles. Si d'autres vont chercher cette même exaltation chez les fantômes de l'écran, s'ils se contentent d'un visage transparent, leur joie vaut la nôtre, à leur échelle de pauvreté spirituelle et physique tout au moins. Mais, ici, il n'est pas question de ce que l'on éprouve, mais de ce que l'on peut donner. Les jeunes hommes qui vont cueillir la joie sur le granit des sommets et dans le désert de l'altitude, redescendent au milieu des hommes, simples comme ils sont partis : seulement, leurs yeux un peu plus clairs reflètent quelque chose de la transparence du ciel, et leurs cœurs battent plus vite lorsqu'ils parlent de la joie.

Nous les sentons fraternels.

Et cette fraternité, dans la termitière du XXe siècle, est la marque de l'homme : la seule marque qui le désigne dans ce monde envahi par les brumes et les tourmentes d'un véritable moyen âge.

Max Aldebert.

L'épopée de l'Everest, par *Sir Francis Younghusband,* traduction de J. et F. Germain. Un vol. in-12, 328 p., illustré (Arthaud, Grenoble-Paris, 1947).

Un grand livre. Et un livre humain. Explorateur, diplomate, écrivain et philosophe, Sir Francis Younghusband a suivi, lui-même de très près, la conquête de l'Everest. Il connait son sujet et il en parle avec une émotion et une compétence profondes, un sens de l'homme, un amour de sa patrie la

Terre qu'il est rare de rencontrer dans ce genre de littérature. Anglais de la plus pure race victorienne, il parle de la conquête de l'Everest en Anglais, fier de ses compatriotes, de leur courage, de leur parfait désintéressement. Pourtant, dans ces pages, rien ne peut nous choquer. Ce sont des hommes qui sont en scène. Pour un instant la foule épaisse disparaît : des hommes vivent, et, pourtant, gardent leur auréole de héros. Ce livre, cette épopée fait honneur non seulement à la littérature de montagne, mais à la Littérature.

Que tirer de ces pages? Elles évoquent toute la grande aventure de l'Everest. De l'Idée qui a présidé à l'une des expéditions les plus originales que l'homme ait réalisé sur sa planète, à la mort d'Irvine et de Mallory à plus de 8.500 m. d'altitude, en passant par l'approche religieuse du Toit du Monde et à l'assaut qui lui est donné, toute l'épopée de l'Everest, l'histoire des hommes qui ont fait serment de fouler le sommet de la terre, défile sous nos yeux. Fresque historique? Roman? Tout à la fois l'*Epopée de l'Everest* est un récit, un moment de l'histoire de l'homme, une morale aussi sur laquelle nous devons longuement méditer. — M. A.

Les Montagnes du Monde. Revue annuelle publiée par la *Fondation Suisse pour l'Exploration Alpine*, un vol. de 250 pages; illustré. Editions Interverlag, S. A. Zurich et F. Rouge et Cie, S. A., Lausanne, 1947; deux éditions, une en langue française, l'autre en allemand.

« *Les monts de pierre à l'ancre [dans la mer*
sont éternels comme le flot pro- [fond... »

Ces beaux vers de Yakomoshi (mort en 785) sont en exergue au premier tome des *Montagnes du Monde*, revue annuelle (livre plus que revue) publiée sous la direction de l'explorateur-alpiniste André Roch à qui nous devons tant de livres sur la haute-montagne. Cette Somme débute par un article attachant : *Essai de chronologie des records d'altitude atteinte par l'homme en montagne*, par le géographe-alpiniste Marcel Kurz. Hélas! tout n'est pas à cette altitude! Si l'article de Lucien Devies fait le point exact de l'alpinisme français des années de guerre, il n'en est pas de même d'un certain nombre de récits, bric-à-brac de la « littérature » alpine (toujours la même description plate et monotone) sur des ascensions aux quatre coins des montagnes du monde. Pourtant, avec les excellentes études techniques d'itinéraires, les réflexions et les problèmes posés à propos des avalanches et des phénomènes physiologiques en haute montagne, etc..., cette revue bien illustrée promet de devenir la publication où, chaque année, nos amis suisses, si compétents en la matière, feront le bilan de l'alpinisme et des sciences de la montagne. — M. A.

Le livre de la montagne. Essai d'une esthétique du paysage, par *Paul Guiton;* un vol. in-12, 265 p. (Arthaud, Grenoble-Paris, 1947).

De Paul Guiton, qui fut un des collaborateurs du *Mercure de France*, ce livre nous parvient, comme un message et un témoignage. Au moment où j'écris, une pudeur m'arrête : je ne partage pas, nullement, les conceptions religieuses de Paul Guiton. Aussi, son livre, par bien des points, m'est-il étranger. Pourtant, dans cette vue panoramique (malheureusement peu équilibrée dans sa construction) qui, de la nature nue et brute à la nature ennoblie par l'action, nous offre une synthèse de notre vision de l'univers, je crois connaître certains échos. Il y a, de par le monde, des hommes qui pensent dans des directions d'esprit différentes, et qui, pourtant, sont d'une race semblable, sensibles aux mêmes problèmes, sensibles aux mêmes passions. Même si l'on est d'une autre espèce, certaines résonances du livre de Paul Guiton ne peuvent être que fraternelles aux hommes qui mettent les recherches de l'esprit et les élans du cœur au-dessus des querelles quotidiennes. Je le dis comme je le pense, alors que j'ai la certitude profonde que la religion et le mysticisme sont, au xxe siècle, les pires ennemis de l'homme. — M. A.

Idylles alpines, par *Paul Guiton,* un vol. in-12, 300 p., illustré. (Arthaud, Grenoble-Paris, 1946).

Hautes montagnes, lieux où l'« homme » éprouve une exaltation, un élan, une communion avec les cimes; là, il se montre tel qu'il est réellement. Paul Guiton, dans son recueil « Idylles Alpines », nous communique ses sentiments, ses émotions, ses réflexions au cours de ses promenades et ascensions. Les pages qu'il nous offre sont pleines de cette perméabilité qui existe entre tout être sensible et la nature, de cette participation au décor des monts. Ecrites à des époques

très différentes de sa vie (puisque les plus anciennes sont de 1916, les plus récentes de 1942), nous trouvons des pages très variées, des sentiments qui ont évolué avec sa vie. Récits, ou plus exactement courts poèmes en prose, empreints de lyrisme et de poésie, mais aussi, hélas ! de grandiloquence, d'emphase souvent pompeuse. Amour de la montagne, amour pour une femme parfois, amour qui prétend s'élever au delà des limites humaines. Tout élan, pour Guiton, est plus qu'une prise de conscience de l'homme, c'est une élévation qui finit en Dieu, et en lui seul : « *Et si la montagne bondissait dans ton ciel, je n'en éprouverais aucun étonnement. Tout en Toi, tout pour Toi. Donne-moi l'éternité du granit et la pureté de la neige. ...O Toi qui seul es la force, et la seule force, accueille-moi en ton sein, ô Père tout-puissant, ô Sagesse intégrale, Excellence d'amour.* »

MICHELLE BRUNSCHWIG.

Formes et Couleurs nous devaient un numéro sur la Montagne: Le voici, et nous l'aimons. Claire-Eliane Engel comme Maurice Zermatten savent nous communiquer leur amour, leur passion pour les cimes. Et, pour couronner ce numéro illustré par Calame, une nouvelle de Ramuz, et une pensée au grand écrivain disparu, nous fait souvenir que l'auteur de *Derborence* fut un des rares, très rares écrivains qui surent parler de la montagne et la faire vivre en l'aimant.

Descentes en ski, par *Bertillot*, préface de J.-L. Babelay; un vol. in-12, 115 p., illustré. (Coll. « Grands Vents », Editions Vasco, Paris, 1947).

Premier volume d'une série consacrée à la description d'itinéraires skieurs de moyenne et de haute montagne. Les reproductions photographiques, d'un goût sûr, sont excellentes. Les itinéraires décrits sont, presque tous, peu connus.

Face nord, par *Saint-Loup*; un vol. in-12 (Arthaud, Grenoble-Paris, 1946).

Une réelle facilité dans l'écriture mise à la disposition d'un talent naissant de narrateur. Mais les dons ne font pas le romancier, ni le roman. Ce livre mal construit (dont la fin, ridicule et grotesque, est digne des pires romans-feuilletons), est le véhicule de toute une morale périmée sur la haute montagne (surhommes et Cie) et d'une imagerie « *Maréchal, nous grimpons sur les cimes* »... que l'on espérait périmée. Un peu moins de philosophie pour « boys-scouts » et « chefs de jeunesse », un peu moins de « sensationnel », et ce roman, peut-être, aurait été une promesse d'avenir. Mais il y a des visions du monde qui étouffent la création. — M. A.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. **31 octobre.** *Il y a 40 ans Ubu mourait à l'hôpital*, par Camille Bryen :

« Sa grandeur littéraire, il est un des précurseurs des mouvements poétiques d'aujourd'hui, se révèle lentement en dehors du cercle des initiés qui fréquentent ses œuvres secrètes, occultées dans de rares éditions, ou dissimulées dans les pages d'anciennes revues. Un éditeur nous annonce enfin la publication de ses œuvres complètes dans une édition critique réalisée par René Massat.

« Cette revanche de celui qui établit la filiation entre le médiéval et la pensée actuelle par l'humour et la poésie aura attendu quarante années, plus de temps qu'il n'en fallut au génial écrivain pour vivre et écrire une œuvre lumineuse. »

7 novembre. Présentation détaillée de l'exposition du *Musée de Vienne* par Suzanne Kahn, et, pour les objets d'art, par Hubert Landais.

CARREFOUR. **5 novembre.** *Les trois mensonges de M. Grenier*, par Jacques Soustelle, qui répond à l'article paru dans les *Lettres françaises* sur le Vercors.

LE FIGARO LITTÉRAIRE. **8 novembre.** Réponse affirmative de Jules Romains à l'enquête de Louis Chauvet, *Le XXe siècle est-il une faillite?* L'auteur des *Hommes de Bonne Volonté* est pessimiste :

« La bonne volonté ne fut jamais dans mon esprit cette chose un peu molle que l'on imagine généralement. Je la conçois virile et militante. Elle reste le ressort possible.

» Mais les problèmes à résoudre sont, il est vrai, au delà des problèmes sur lesquels, traditionnellement, la bonne volonté s'exerçait. Les plus grands périls actuels viennent d'une prodigieuse ascension du pouvoir technique, issu

lui-même des ressources les plus hautes de l'esprit. Le remède ne peut se trouver qu'au même niveau, c'est-à-dire dans les ressources les plus hautes de l'esprit, et non dans cette technique subalterne, de faible puissance et de faible prévoyance, qu'est la politique. Dans les âges noirs qui suivirent la chute du monde antique, le pouvoir spirituel de l'Eglise parvint à transcender le chaos. Seule une force du même genre peut arracher le salut, un pouvoir spirituel qui différerait nécessairement par sa nature de celui d'autrefois, mais qui, par sa puissance, ne devrait pas lui être inférieur. Une sorte de *brain trust universel*, si vous voulez. Mais un *brain trust* à quoi le bras séculier obéirait.

» Je prévois bien l'objection. Il s'agit là d'une demi-utopie. Sans doute, et le fait même qu'il nous faille recourir à quelque chose de si inusité que nous y voyons une utopie souligne bien le caractère désespérant du drame où nous sommes pris. Oui, les difficultés à vaincre exigent des mesures proprement insolites. Ou le monde les improvisera, et très vite, car nous sommes dans la position du conducteur qu'un dixième de seconde sépare de l'accident mortel, si ses réflexes ne jouent pas, ou nous périrons à coup sûr. »

22 novembre. Premières rencontres avec André Gide, par Jean Schlumberger.

LA FRANCE AU COMBAT. **12 novembre.** *La discipline, arme des Anglais pour la deuxième « bataille d'Angleterre »*, par Marcel Picard :

« Alimentairement parlant, la France est un pays riche où l'on manque de tout. L'Angleterre est un pays pauvre où l'on ne manque de rien. (...)

» Si les Anglais ont plus de beurre sur leurs tables et moins d'embouteillages à leurs carrefours qu'il n'y en a chez nous, les raisons en sont la « dignité » et la « discipline ». (...)

» Lorsqu'une denrée manque en France, cela veut dire qu'elle est réservée au marché noir; lorsqu'elle manque en Angleterre, cela signifie que chacun en reçoit moins, mais il y en a tout de même pour tout le monde. (...)

» En Angleterre, les tickets comptent vraiment pour du beurre dans la plus stricte acception du terme! Ils comptent également pour du fromage, pour des conserves et pour tout ce qui se mange puisque, à de rares exceptions près, toute l'alimentation est rationnée. La différence avec chez nous, c'est que les tickets sont toujours honorés : c'est l'une des manifestations de la dignité du gouvernement. »

IMAGES DU MONDE donne le **25 novembre** un reportage très illustré non seulement sur le mariage de la princesse Elizabeth, mais sur la vie quotidienne à Londres; un titre résume la description de cette dernière : *Ah! que vous êtes heureux en France!...*

LES LETTRES FRANÇAISES. **30 octobre.** *Fabrique de confidences*, par Juliette Pary, qui avant la guerre a appartenu à la rédaction de *Confidences*, et qui vend la mèche : toute une grande page de confidences — celles-là, authentiques, et fort édifiantes.

Texte de l'allocution prononcée le 26 octobre, pour l'inauguration du quai Anatole France, par Claude Aveline :

« Le scepticisme d'Anatole France, justifié par l'imperfection humaine, n'a jamais admis que les sociétés n'étaient pas perfectibles. Il ne s'est point contenté de rêver un monde cohérent et juste. Il a maintes fois précisé dans quel sens et de quelle manière le nôtre pouvait sortir de ses erreurs et de ses crimes. L'ironie, la sérénité, la passion, à travers une des formes les plus accomplies que notre littérature ait connues depuis ses origines, lui ont permis tour à tour de dire tout ce qu'il avait à dire. Son œuvre est une immense leçon donnée par le moins doctoral des guides. »

13 novembre. *Le Vercors les accable*, par Fernand Grenier : réponse à la réponse de J. Soustelle dans *Carrefour*.

LE MONDE ILLUSTRÉ. **8 novembre.** *Le Bénélux, quatrième puissance économique du monde*, par Roger Massip. — *Tristesse d'Athènes*, par Jean Lessay.

15 novembre. Début de *Destins japonais*, par Jacques-M. Dauphin.

22 novembre. En rapport avec un article de A. Audigé sur *Nos chantiers navals*, une photo vraiment magnifique, en couverture, de l'étrave d'un navire sur cale.

NOIR ET BLANC. **5 novembre.** Interview du metteur en scène *Jacques Becker* par Jean Palaiseul :

« Il serait faux de croire que je m'attache d'abord à peindre des atmosphères. Un personnage n'est jamais suspendu dans l'espace. Il existe en fonction des êtres qui l'entourent et des endroits où il passe sa vie. Pour qu'un personnage

soit vrai, on aboutit donc à la peinture d'un milieu. »

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **30 octobre.** Début d'une enquête de Jeanine Delpech : *Y a-t-il une crise du roman français?* « Le roman, déclare David Rousset, par sa souplesse même est la forme d'expression la plus adéquate et donc aussi la plus authentique de notre société présente. De ce fait même, les cadres classiques du roman sont depuis longtemps rompus. Sa formule tend vers une solution multiforme qui se caractérise comme une somme d'expériences individuelles ou sociales.(...)

» Il y a une stérilisation du roman français qui est certainement liée à la sclérose sociale de notre pays. Ce n'est pas pour rien que les romanciers américains me paraissent de plus authentiques témoins de notre temps, y compris leur absence totale d'idéologie. Une autre raison de la médiocrité du roman en Europe occidentale, aujourd'hui, tient à l'exigence de la crise sociale et économique qui absorbe les forces créatrices sur le terrain de la crise politique. C'est d'ailleurs à cela en grande partie qu'est due la prédominance de l'idéologie chez nos romanciers. Ils sont caractéristiques de cette impasse actuelle fondée sur l'urgence des problèmes à résoudre dans la vie concrète et en même temps sur l'amnésie organique de notre société. »

René Fallet : « Etre jeune, aujourd'hui, ce n'est pas drôle. Après la guerre, l'occupation, on ne souhaite qu'une chose : la paix. On l'a, paraît-il, mais pas pour longtemps. Aurai-je le temps de finir mon prochain livre avant la bagarre? J'en doute. La politique, je m'en fiche, comme beaucoup d'écrivains. Je voudrais simplement être peinard pour travailler; il faut croire que ce n'est pas permis. »

6 novembre. Jean Mistler présente trois *Poèmes inédits de Guillaume Apollinaire*, pris parmi les 70 que publie Pierre Cailler à Genève, écrits en 1915 pour Lou (5 ou 6 d'entre eux ont déjà été publiés par André Rouveyre).

Suite de l'enquête : *Y a-t-il une crise du roman?* Oui, répond Francis Ambrière : « La cause principale de ce fait me paraît être l'extrême intellectualisation des Français et la formation souvent universitaire de nos auteurs, qui sont coupés de la vie, des phénomènes de la vie.(..). Pour être un vrai romancier, il faut être un gros naïf. »

Dans un article de Jean Rousselot, *En écoutant Supervielle*, piquons ce mot du poète : « La poésie est l'art de ne se priver de rien ».

UNE SEMAINE DANS LE MONDE donne in-extenso le 1er **novembre** les discours prononcés l'avant-veille sous la Coupole par Henri Mondor, succédant à Paul Valéry, et par Georges Duhamel.

22 novembre. Tandis qu'une polémique sur le Vercors met aux prises *Carrefour* et les *Lettres françaises*, Pierre Dalloz (dont on a lu dans notre n° 1011 *Naissance des Maquis du Vercors*) publie quelques-uns des documents essentiels du dossier : les rapports d'une extrême importance qu'il remit au commandement français à la fin de novembre 1943.

SPECTATEUR. **4 novembre.** Une interview de Carl Dreyer par Bernard Chaumont : « Il ne s'agit pas de se donner à l'avance les interprètes et de chercher ensuite un scénario qui leur convienne, mais bien du contraire! La valeur d'un film dépend avant tout de celle de son scénario, de sa vérité humaine, de son intérêt dramatique. »

25 novembre. Arthur Honegger, interviewé par Maurice Bex, parle de ses élèves en Amérique :

« Je leur ai dénoncé l'erreur qui pousse trop de jeunes gens à vouloir imiter les libertés prises par les grands maîtres avant d'avoir acquis cette indispensable propreté d'écriture où chaque partie sait ce qu'elle veut faire. Je leur ai dit encore : « Les lois ont un sens. Un jour, un Debussy arrive qui les balaye toutes et il a raison, mais ceux qui les prônaient n'avaient pas tort ». Je sais qu'ils m'ont compris; chaque jour, leurs lettres me le prouvent. »

REÇU : *La Bataille*, *La Gazette des Lettres*, *Massalia* (Marseille), *Nord industriel et commercial* (Lille), *Opéra*, *Paris* (Casablanca), *Paroles françaises*, *Réforme*, *Regards*, *Tel Quel*.

Revues

CHEMINS DU MONDE consacre son n° 2 (non daté) au *Destin de l'individu dans le monde*. En tête, compte rendu d'une discussion sur ce sujet à l'Association « Civilisation » (Albert Camus, Georges Friedmann, Maurice de Gandillac, Pierre de Lanux, Maurice Merleau-Ponty, Jean Wahl); en queue, les premières réponses d'une enquête internationale auprès des étudiants. Articles et études sur l'individu et la liberté,

les masses et le tyran, la position chrétienne.

LE CHEVAL DE TROIE donne à la mi-novembre son n° 2-3 (août-septembre). Au sommaire : Jacques Maritain, Brice Parain, Blaise Cendrars, Marcel Jouhandeau. Du R. P. Bruckberger :

« Les soucis d'argent sont bien ennuyeux. Et j'ai la fierté que cette revue paraisse par la générosité de quelques amis, d'ailleurs sans grande fortune et par la confiance de quelques centaines de personnes qui ont consenti à s'abonner avant même que la revue soit parue. Bénédiction sur eux! Malgré tout, cela représente quelques semaines d'angoisse pécuniaire où, m'étant souvenu que j'étais moine mendiant, j'ai dû solliciter l'aide d'une dame très catholique et qui a une des fortunes les mieux assurées de France. Et tout et tout! C'est la fille qui m'a répondu par cette phrase qui, si les phrases pesaient très lourd, pèserait son lourd pesant d'or : « Ma mère a décidé une fois pour toutes d'écarter de ses préoccupations les choses de l'esprit. » J'aurais dû m'en douter. »

LE COURRIER GRAPHIQUE. Septembre-octobre. Parmi des articles comme d'habitude excellents et excellemment illustrés, signalons notamment *Les artistes du livre : Gus Bofa*, par Pierre Mornand; *Une vogue dans la bibliophilie : les catalogues de caractères*, par Georges Dangon; *Les premières éditions de l'« Aphrodite » de Pierre Louys*, par Yves-Gérard Le Dantec; *L'Occupation allemande en affiches*, par C. Marcel-Robillard.

CRITIQUE. Octobre. Début (biographique) de *Saint-John Perse, poète de gloire*, par Maurice Saillet, étude qui est et promet d'être particulièrement importante, puisque le public ne sait pratiquement rien d'un poète qui se complaît dans l'ombre, qu'il compte parmi les vraiment grands d'aujourd'hui et que Maurice Saillet s'est imposé comme un des critiques les plus aigus que nous ayons. — Fin du *Secret de Sade* de Georges Bataille et des *Fins de la pensée grecque* de Léon Robin. — Dr Henry Hécaen : *L'orientation de la psychiatrie en Amérique.*

Novembre. Maurice Blanchot (*Le Règne animal de l'Esprit*) reprend pour son compte la question qu'a posée Sartre : qu'est-ce que la littérature? — Suite de l'étude de Maurice Saillet sur St John Perse — *Que signifie la musique?* (II) par Boris de Schoelzer. — A propos des livres de Jean Hyppolite et d'Alexandre Kojève, Henri Niel traite (*L'Interprétation de Hegel*) les difficultés de la *Phénoménologie*. — Edouard Dolléans : *La Morale de l'Elite ouvrière au XIXe siècle.*

ESPRIT. Octobre. *Contre une mauvaise guerre*, par Jean Louis Lévy : une vue de la situation politique du monde, qu'illustre adéquatement une citation de Valéry : « Prenons garde d'entrer dans l'avenir à reculons ». — Sous le titre de *Cette année, à Jérusalem* et à propos de l'affaire de l'« Exodus », un groupe de Juifs religieux exposent leur réflexion sur la situation spirituelle du judaïsme dans le monde contemporain.

ÉTUDES. Novembre. *Arthur Honegger, musicien sacré*, par Bernard Gavoty : « Peut-être a-t-il montré ailleurs plus d'originalité foncière; jamais il n'a été plus vrai, plus totalement sincère, que dans l'évocation des grandes fresques inspirées par les Livres Saints. Ce n'est plus le technicien, c'est l'homme qui s'y exprime tout entier. »

EUROPE. Novembre. Un groupement de textes sur Cervantès, présentés par Jean Cassou, à propos du quadricentenaire. — Pour le deuxième anniversaire de la mort de Proust, Léon Pierre-Quint publie *Deux lettres* inédites, et P.-L. Larcher poursuit, avec un article *Illiers-Combray*, son inlassable et féconde action en faveur d'un des cadres essentiels d'*A la Recherche du temps perdu*. — On a beaucoup parlé du rapport d'A. A. Jdanov du 24 juin dernier sur l'*Histoire de la philosophie occidentale* d'Alexandrov, et de la position officielle prise à cette occasion en U.R.S.S. à l'égard de la philosophie : *Europe* publie ce rapport lui-même, « pièce majeure de la discussion », indispensable « à la compréhension du développement du marxisme en U. R. S. S. ».

MASQUES, sous le titre de *Théâtre 1947*, consacre un album très illustré à la dernière saison théâtrale de Paris; textes de Mme Dussane, R. Cogniat, P. Blanchart, G. Huisman, G. Pillement.

LE MONDE FRANÇAIS. Octobre. *L'ombre verte*, par Pierre About; début d'un reportage — peut-être romancé — mettant en scène les Français de Huê qui prirent la brousse au coup de force japonais du 9 mars 1945. — D'après un *Traité de Civilité* publié par l'abbé

de Bellegarde vers 1720, le marquis du Four de La Londe étudie *Les usages du monde au XVIIIe siècle.*

Novembre. Début de *Marie-Didace,* roman canadien de Germaine Guèvremont. — Adrien Dansette présente une vue cavalière des *Problèmes religieux de la France au XIXe siècle.* — *L'Europe orientale à la recherche d'un nouvel équilibre,* par M.-A. Roger :

« Il est indéniable que la ceinture d'Etats qui bordent la Russie, de la Baltique à l'Adriatique et à la mer Noire, forme un bloc lié par l'identité et la communauté des intérêts. Cette unité économique se symbolise dans le fait que le Danube a changé le « sens » de sa pente et retrouvé son inclinaison naturelle. Pour la première fois dans son histoire, les marchandises ne remontent plus son cours, mais le descendent, portées par lui jusqu'à la mer Noire et les ports russes, ce qui en fait la véritable artère de l'espace économique sud-européen.

« L'aspect du continent évolue, se transforme, conséquence de la dislocation de tout l'ancien système économique et social, dislocation qui s'étend à l'Europe entière, mais ne se traduit encore dans les pays de l'Ouest que par des paroles, des chiffres électoraux, des discussions académiques, des tendances, aucune réalisation résolument novatrice. »

LA NEF. **Novembre.** Numéro en grande partie consacré aux *Rencontres internationales de Genève,* qui ont eu lieu du 1er au 13 septembre sur le thème *Progrès technique et progrès moral.*

LA PAIX PAR LE DROIT reprend en **octobre** sa publication interrompue depuis mai 40.

POÉSIE 47. **Août-septembre.** *Corps mémorables,* poèmes chaudement charnels, signés Brun. — La *Description critique* de Claude Roy est cette fois consacrée à Colette. — Une longue étude de Jean Kanapa sur *Les mots ou le métier d'écrivain* (en sous-titre : *Rhétorique et réalisme*) n'est pas tendre pour « Son Eminence Jean Paulhan, dirigeant du ciel littéraire ses petites troupes de rhéteurs en exercice » : « Une certaine volonté se révèle chez certains princes de la littérature d'embarrasser l'écrivain, de l'intimider sur la *nature* des outils de son métier. Puis, sur la *valeur* de ses outils. De l'embarrasser jusqu'à ce qu'il se taise, le silence ayant toujours été l'idéal culturel des régimes d'oppression. »

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Octobre.** Charles Mahieu : *La Cour des Comptes;* fonction, origine, organisation. — A. Augustin-Thierry : *Bugeaud, l'Algérien.*

Novembre. Début d'une étude de Camille Rougeron sur *La Guérilla.* — *Jomini, roi des stratèges,* par Jules Bertaut.

LA REVUE HOMMES ET MONDES. **Novembre.** Une nouvelle d'Emile Henriot, *La guinée.* — *Economies sud-américaines,* par Louis Baudin. — De Stefan Zweig, *Paris, la ville de l'éternelle jeunesse,* et, d'Adrien Dansette, *Les origines du catholicisme social.*

REVUE DE PARIS. **Novembre.** Louis Madelin évoque *Paris sous le premier Empire,* Georges Bonnet *Les négociations franco-russes de* 1938-1939, Adrien Dansette *La Mennais contre son temps.* — Marcel Griaule : *Sur le sens des sacrifices rituels.* — Une nouvelle de Jacques Perret, *A la fortune des girouettes* — histoire d'un aviateur américain tombant en parachute, à trois heures du matin, pendant la guerre, dans la chambre d'une jeune vieille fille de la province française — est merveilleusement remarquable.

LES TEMPS MODERNES. **Août-septembre.** Numéro de près de 400 pages, dont plus de trois cents sont consacrées à un groupement très important de textes d'Italiens sur l'Italie, classés sous trois rubriques : critique, guerre, crise. Une *Présentation* anonyme fait observer l'attirance qu'exerce le communisme sur la jeune pensée italienne, mais souligne les différences entre le communisme italien, qui paraît avoir un idéal voisin d'une « révolution libérale », et le communisme français, beaucoup plus proche — c'est ce que « craint » l'auteur — de l'orthodoxie.

REÇU : *O Apostolico* (Escola apostolica dos padres jesuitas em Baturité, Brésil), *L'Armée française, Bulletin critique du Livre français, Le Bulletin des Lettres* (Cercle lyonnais de sélection, Lardanchet), *Cahiers des Amis de Han Ryner, La Corse, Enseignements, France-Asie* (Saïgon), *Le Goéland* (Paramé), *J'ai lu, Liaison* (Montréal), *Le Parthénon, Paru, Peuple et Culture, La Révolution prolétarienne, Revue de l'Alliance française, La Vie intellectuelle.*

VARIÉTÉS

OSSIAN ET WERTHER. — Bonaparte raffolait des poèmes de l'ancien maître d'école, arriviste et mystificateur, James Macpherson, attribués à un héros et barde écossais du III[e] siècle, *Ossian* (1). Leurs beautés sublimes, selon Talleyrand, le détachaient de la terre.

Alexandre le Grand, au cours de ses campagnes, emportait, dit-on, *Homère* dans une cassette. Napoléon se serait fait suivre d'un coffret contenant *Fingal et Temora.*

Son engouement était partagé notamment par la bouillonnante Mme de Staël, par le poète versaillais Ducis et par le peintre François Gérard.

A la voûte de sa curieuse bibliothèque de Malmaison, du côté de la cheminée, les portraits d'Ossian et d'Ovide encadraient le coq gaulois, symbole de la valeur guerrière. Dans le salon de Joséphine, entre les pilastres, deux grands tableaux de Gérard et de Girodet représentaient l'un : *Ossian évoquant les fantômes au son de la harpe sur les bords du Lora*, et l'autre : *Ossian et les guerriers recevant dans le Walhalla les guerriers français morts pour la patrie.* Ces peintures plaisaient infiniment au Premier Consul (2).

La poésie ossianique, inculte, sauvage et nébuleuse était d'une originalité nouvelle qu'un peu de culture sociologique explique : les âmes du siècle sont affamées de mysticisme et rassasiées de raisonnements philosophiques...

Ces chants furent traduits en prose par le normand Pierre Le Tourneur (1777), qui avait déjà révélé aux Français le théâtre de Shakespeare puis, en vers, par le toulousain Baour-Lormian (3).

D'autres écrivains puisèrent à la même source. C'est ainsi que l'un d'eux, André François de Coupigny, poète chansonnier (1766-1835), dont la reine Hortense aima chanter les romances, avait acquis la plus grande vogue dans les salons de l'Empire. Ce « chansonnier-pêcheur » — il était passionné de pêche à la ligne — et quelque peu parasite — il avoue avoir pendant vingt ans dîné tous les mercredis chez Talma — dut son inspiration et ses succès aux images et tours les plus familiers du prétendu poète gaélique, choisis avec discernement.

(1) *Fingal, ancien poème épique en 6 parties, composé par Ossian, fils de Fingal.* Edimbourg, 1760.

(2) Cf. G. Mauguin. *Jugement de Bonaparte sur un tableau de Girodet.* Revue de l'Institut Napoléon. Octobre 1939.

(3) *Ossian. Poème gallique en vers français.* Paris, Didot, An IX (1801). Dans son discours préliminaire, l'auteur vantait la morale magnanime d'Ossian : « Si je savais un héros qui aimât *Ossian* comme Alexandre aimait *Homère*, je répondrais par cela même de la bonté de son cœur. » Cette allusion à la prédilection de Bonaparte n'est-elle pas un compliment flatteur et peu déguisé?

Un Italien, Melchior Cesarotti avait déjà publié une traduction d'*Ossian* dès 1763, suivie de deux autres, en 1772, à Padoue, et en 1801, à Pise.

Enfin le plus grand poète de l'Allemagne, abusé, avait été aussi enthousiasmé que devait l'être le souverain de France et tant de ses sujets.

Il publia son *Werther* (*Leiden des jungen Werther's*) en 1774, chez un libraire de Leipzig, qui s'appelait Weygand...

Il avait tiré son sujet d'un fait divers véritable. Le fils de l'abbé Jérusalem, théologien à Brunswick, est celui à qui une passion pour une dame de Wetzlar causa une fin si tragique...

L'œuvre du jeune et génial créateur — il avait vingt-cinq ans — fut accueilli par un déluge de critiques et souleva des controverses passionnées, mais eut un succès prodigieux. Napoléon a lu et relu *Werther* à maintes reprises (4).

La première traduction en français, achevée le 1er août 1775, sous ce titre : *Les souffrances du jeune Werther*, par B. S. de S. — il s'agit du Baron S. de Seckendorf — fut éditée à Erlangen, en 1776. L'auteur s'était hâté pour devancer d'autres publications imminentes à Paris et à Lausanne.

Une seconde traduction fut, en effet, imprimée à Mannheim et vendue à Paris, en 1777. Elle est de « Monsieur Aubry » et très supérieure à celle du Baron. Elle s'intitule : *Les passions du jeune Werther* (5).

Que lisons-nous, dans la lettre datée du 12 octobre? Le héros, dont la plume exprime la pensée même de Gœthe, écrit : « *Ossian* a pris dans mon cœur la place d'*Homère*. Quel monde que celui où me conduit ce barde sublime! » Le romancier continue par la plus magnifique analyse de toute sa poésie et en fait un demi-dieu. Quelques semaines plus tard, il fait lire, par Werther, à Charlotte, sa traduction de *Selma*, nom du palais du roi Fingal, où, une fois l'an, s'assemblaient solennellement les Bardes pour rivaliser entre eux. C'est dans ce poème qu'Armin, vieux guerrier scandinave, déplore les jours passés de sa gloire et la perte de son fils et de sa fille.

Les traducteurs français de l'œuvre de Gœthe ont heureusement très abrégé la citation de ce récit, qui nous apparaît aujourd'hui d'une mélancolie bien monotone. C'est ainsi que les douze pages et demie du texte de Seckendorf sont supprimées dans Aubry, qui se justifie ainsi dans une note : « Il y a plusieurs morceaux d'*Ossian* que je n'ai pas cru devoir traduire par respect pour cet auteur et parce que d'ailleurs ils ne feraient qu'interrompre le fil de l'histoire. »

Un torrent de larmes coule des yeux de la sensible Lolotte;

(4) Il y retrouve Ossian! Voir aussi : Napoléon et le suicide, dans *Napoléon et la superstition*, p. 164, par G. Mauguin, 1946.

(5) La Bibliothèque Nationale en possède un fort bel exemplaire, relié en plein maroquin aux armes de Louis XV (Y² II. 293, in-16, Paris, 1777).

Werther partage son agitation effrayante (*Die Bewegung beider war fürchterlich*) et, le cœur près d'éclater, il termine, d'une voix entrecoupée, par ce passage capital, dont la lecture va jeter les deux amis hors d'eux-mêmes, porter la crise à son paroxysme, provoquer l'étreinte décisive et entraîner le dénouement fatal :

Warum weckst du mich, Frühlingsluft ?

Littéralement : Pourquoi m'éveilles-tu, air de printemps? Tu me caresses et tu me dis : Je suis chargé de la rosée du ciel, mais le temps approche où je dois me flétrir; l'orage qui doit abattre mes feuilles est proche...

Seckendorf a traduit lourdement :

Pourquoi m'éveilles-tu, *Zéphire volage?*
Tu me dis *en badinant,* je te mouille d'une rosée céleste;
Mais la saison de ma flétrissure s'avance — La tempête,
qui dépouillera l'arbre de ses feuilles, s'approche...

Et Aubry :

Pourquoi m'éveilles-tu, souffle du printemps? Tu me caresses et dis : Je suis chargé de la rosée du ciel, mais le temps approche où je dois me flétrir, l'orage qui doit abattre mes feuilles est proche...

Or, il se trouve que le citoyen Coupigny, à son tour, a traduit ce fragment d'*Ossian*, que l'infortuné Werther lut à Charlotte, lorsqu'il la vit pour la dernière fois et se trouvait hanté par la pensée du suicide :

Pourquoi me réveiller, ô souffle du printemps?
Vainement tu me dis : sur ta tige épuisée
Je verse les trésors d'une fraîche rosée;
Relève vers le ciel tes rameaux languissants.
De ces rocs suspendus déjà descend l'orage
Qui doit frapper ma tête et sécher mon feuillage (6).

Et Coupigny a fait peut-être mieux encore que cet alexandrin qui, plus tard, chantera mélancoliquement dans toutes les mémoires. Il a imaginé, dans ce même recueil, la dernière lettre écrite par Werther à Charlotte, poésie qui mérite d'être relue avec émotion et se termine encore sur une pensée ossianique :

J'ai rempli, je le sens, ma pénible carrière,
Chaque jour qui s'enfuit ajoute à mes tourments.
Pour la dernière fois je revois la lumière,
Astre qui m'éclairas dans de plus doux moments.

Oui, tu m'aimes, Charlotte, et mon âme enivrée
Est pénétrée encor de ce doux souvenir;
J'en ai surpris l'aveu sur ta bouche égarée,
Cet aveu me console à mon dernier soupir.

(6) *Romances et poésies diverses*, par M. A. F. de Coupigny, avec la musique gravée d'une partie des Romances. Bib. Nat. Ye 19194, in-12, sans date.

Te bénisse le ciel, ô douce et tendre amie.
Je m'immole à ta gloire, et j'en fais mon bonheur.
Si t'aimer est un crime, ô femme trop chérie,
Que j'ai payé bien cher une excusable erreur.

Vers le soir, près de l'urne où ma cendre paisible
Dormira sous l'abri d'un simple monument,
Viens rêver quelquefois, que ton âme sensible
Plaigne l'infortuné qui mourut en t'aimant.

Sous ces berceaux touffus, dans ce bois solitaire,
Rappelle-toi Werther, ton ami, ton amant;
A tes accents plaintifs, ranimant sa poussière,
Mon ombre autour de toi planera doucement.

Mais que sont devenus les longs fragments traduits par le jeune poète « emporté » de Wetzlar, dans le poème par Edouard Blau, Paul Milliet et Georges Hartmann, destiné au drame lyrique de Massenet?

Ils sont ainsi résumés, clarifiés et tellement bouleversants, dans leur simplicité prophétique :

Charlotte :

Et voici ces vers d'Ossian
Que vous aviez commencé à traduire.

Werther prend le manuscrit :

Pourquoi me réveiller, ô souffle du printemps?
Sur mon front je sens tes caresses,
Et pourtant bien proche est le temps
Des orages et des tristesses!...

Soucieux de vérité et de précision, rendons à César ce qui est à César, et à Gœthe ce qui n'est point pris dans *Ossian*, et que Coupigny, le premier, a interprété non sans talent, bien avant le livret même de Massenet.

Georges Mauguin.

LEON BLOY ET J.-K. HUYSMANS AU CHATEAU DE LOURPS (avec des lettres inédites). — *Au peintre Louis-G. Gambier.* — On a beaucoup écrit sur Léon Bloy ces dernières années. Tout a été dit sur lui. Le meilleur et le pire. Il nous semble utile aujourd'hui de contribuer à sa connaissance, en publiant deux lettres inédites se rapportant à un séjour qu'il fit au château de Lourps où J.-K. Huysmans l'invita en septembre 1885. Lucien Descaves, qui nous a permis de publier ces lettres, ce dont nous le remercions vivement ici, Gabriel-Ursin Langé et René Martineau (ce dernier dans ses captivantes *Promenades Bibliographiques* et *Le Goéland*), ont parlé de cette villégiature des deux grands écrivains. Pour ce qui est du château de Lourps, situé près de Provins, rappelons que J.-K. Huysmans le décrit longuement dans son roman *En Rade.*

Mais, auparavant, citons tout d'abord une lettre inédite de Léon Bloy prévenant qu'il remet d'un jour son arrivée au château :

En hâte, lundi 31.

Mon cher Huysmans,

Un homme toujours embêté, c'est moi. Impossible de partir demain. Je vous expliquerai pourquoi. Mais comptez sur moi pour mercredi *pour dîner, 6 h. 1/2. S'il arrivait quelque inespérée aubaine qui me permît de partir plus tôt, ne vous en mettez pas en peine. Je fixe l'heure ci-dessus. Nous aurons trois jours de la haute vie de château.*

Je suis malheureux et triste jusqu'à en devenir idiot. Cette course à Jutigny, j'avais rêvé de la faire plus tôt d'abord et d'une manière un peu différente. Bien loin de me servir de votre argent j'aurais voulu vous en prêter. Et c'est à peine si je peux réaliser le voyage, même avec votre argent. Quelle damnée existence! j'ai la fièvre, j'ai la colique, j'ai la nausée, j'ai la rage, et ces charognes d'enluminures vont me rendre aveugle. Alors peut-être ce sera complet. Votre

Léon Bloy.

Et voici le texte d'une très curieuse lettre inédite de J.-K. Huysmans. Elle est adressée à Georges Landry et Léon Bloy.

...Ce que je deviens, mes chers amis, je suis mal et bien — romantiquement et naturalistement.

J'ai pris possession du château mort de Lourps, un château d'assez bel air, avec son pigeonnier, ses anciens fossés, ses deux cents chambres. Le parc, saccagé, et acheté bribes à bribes par des paysans, est encore délicieux, revenu à l'état de nature, poussant des fleurs au hasard, plein d'allées de bois délicieuses pour des promenades lentes — un beau pré de verdure ensoleillée, une orgie de lierre mangeant des sapins bleus, une débauche de colombes et d'hirondelles vacarmant dans les combles du château des marquis de Saint-Phale, abandonné, ruiné, émietté, exquis avec ses caveaux des vieux temps, ses espaliers, sa porte donnant sur une vieille église envahie de mousse et habitée par des corbeaux.

Voilà le côté romantique; l'endroit — je le savoure fort, rêvassant dans ses jardins solitaires et détraqués, passant de quiètes heures sur des gazons où l'on aperçoit des traces d'anciennes corbeilles rares...

Quant au côté naturaliste, il est autre. C'est le radeau de la Méduse!!! On est plus loin de tout que si l'on était dans une île loin de tout continent. Pour avoir du pain, il faut mettre une

hotte en bas de l'immense avenue seigneuriale, éreintée, hélas! par de sombres coupes. Le boulanger laisse un pain qu'on va chercher le soir; — la bouchère, même contre argent, ne veut pas gravir le coteau où je suis juché. Et quant au vin, j'ai dû faire venir une demi-feuillette ne pouvant me procurer du vin au litre.

D'autre part, sur les deux cents chambres du château, cinq ou six sont habitables, les autres s'effondrent et sont habitées par les oiseaux. Et l'installation est désolante. Impossible d'avoir des chaises en nombre, on n'a pas idée d'une sauvagerie de pays pareille!

La question de la mangeaille prend des proportions inouïes, et, chose plus grave, la question pécuniaire devient simplement effrayante. Les pièces de 20 francs s'émiettent à faire trembler — tout est à acheter — depuis la vaisselle jusqu'au pain. Ça va mal finir.

Bref, le côté naturaliste est purement ipecacuanesque! — ajoutez à cela que, dans cet isolement, rien ne ferme, ni fenêtres ni portes, que nous sommes entourés de bois, que la bourgeoise a peur la nuit, dans cette bâtisse mal hantée, suivant les dictons du pays.

Voilà le bilan de la petite fête — une vraie balance de quiétudes et de chieries! — au fond, je la prends tout de même du côté de la quiétude car il y a un air tonique merveilleux et des apaisements d'esprit que l'on ne pourrait trouver ailleurs.

Et Vous? Et Léon Bloy? Je ne cesse de penser à lui. Où en est-il? Opère-t-il dans les cochonailles religieuses de la Veuve Lebel (Bouasse)? Arrive-t-il à surnager dans la tinette liquide qu'est l'abominable vie? Je le veux ici, car le souverain bromure de cette campagne pourrait seul le pacifier, et le remettre des affreuses secousses qu'il a supportées. Je me débats pour cela. La nourriture n'est rien, avec de savantes combinaisons on y arriverait. C'est la question du coucher qui est le plus ardue. Je vais tâcher de trouver au moins une paillasse et des draps — je pense y arriver — mais des couvertures et un oreiller, c'est impossible! Ne pourrait-il en faire un petit ballot, s'il venait? Au reste, je vais aller dans un autre village, demain, voir si je trouverais des ressources à ce propos. L'auberge dont nous avons parlé est trop loin, trop incommode, ça n'est possible qu'en couchant au château — les chambres tenables y existent.

Je voudrais, mon cher Landry, vous voir aussi, car ce château en ruine vous délesterait — j'en suis sûr, songez-y donc — pour une nuit, on s'arrangerait toujours. Il ne s'agit que de vouloir.

...A part cela, je dégueule mentalement sur l'humanité; les journaux que je reçois activent ma fureur — me fouettent l'esprit! Ah Bloy! Je suis plein de rage, prêt à vomir à pleins pots, avec vous, sur la salauderie contemporaine. Nous aurions de bien bonnes journées à passer ensemble. Ce serait quand même, en

dépit du dépotoir pécuniaire où une diabolique providence nous plonge, comme des mouillettes dans un œuf, un hâvre de quelques secondes, une rade provisoire mais réelle, une halte contre les poursuites de la grande mufflerie.

Donnez-moi des nouvelles de M. d'Aurevilly, de Mlle Read, dites-moi si quelque événement n'est pas survenu dans la monotonie de votre existence rasée, si — impur Landry — de fangeuses délices ne vous ont pas surpris, depuis mon départ, le jour consacré aux charmes vénériques, le samedi?

Ecrivez-moi, chers amis Landry et Bloy — j'attends de vous, auxquels je pense, quand les heures que je voudrais vous faire partager sont bonnes — des nouvelles. A bientôt, n'est-ce pas? Vôtre

J.-K. Huysmans.

Puissent ces documents inédits, qui se passent de commentaires, intéresser les nombreux amis de Léon Bloy et de J.-K. Huysmans, écrivains dont l'amitié devait, hélas! si mal finir. Mais ceci est une autre histoire.

Georges Rouzet.

LE JESUS D'ANATOLE FRANCE S'APPELAIT-IL NAPOLEON? — Le *Procurateur de Judée*, c'est le conte, sinon le plus connu, le plus voyant d'Anatole France. Bâti tout entier en forme de scénario ou de sonnet; je veux dire : uniquement en vue du coup de théâtre ou de la « chute ».

Vingt-cinq pages d'une forme parfaite. Amalgamant la perfection ébéniste de Renan à la perfection marbrier de Flaubert. Mais, il faut bien l'avouer, vingt-cinq pages assez pauvres de substance. Conversation d'antichambre : deux interlocuteurs, Pilate et un confident de comédie, attendent pour nous quelque chose qu'il s'agit de nous faire bien attendre. L'histoire n'a été écrite que pour les six petites lignes finales; il suffira que celles-ci soient assez bien machinées pour que, les ayant lues, on oublie le reste. Un malin artiste nous a amusés de sa causerie en se promenant par son cabinet, les mains dans le dos, — brusquement retourné, il nous envoie en plein visage la pelote qu'elles cachaient.

Voici le projectile :

« *Pontius Pilatus fronça les sourcils et porta la main à son front comme quelqu'un qui cherche dans sa mémoire. Puis, après quelques instants de silence :*

« — *Jésus? murmura-t-il, Jésus, de Nazareth? Je ne me rappelle pas.* »

Projectile, oui, mais, après tout, qui vise-t-il? à première vue, l'intention apparaît que, non seulement le caractère de Jésus cesse d'être divin, mais même remarquable pour un contemporain non prévenu; depuis Renan, une opinion vulgarisée, si elle contestait la divinité, se rabattait sur l'affirmation d'une personnalité extraordinaire : ici la personne extraordinaire se volatilise en un homme imperceptible.

Cependant l'apologue atteint aussi le caractère de Pilate : la neutralité signalétique de l'homme qui se lave les mains, son imperméabilité légendaire, auraient été jusqu'à ne pas même enregistrer le passage d'une figure pour nous unique. Le sens du conte peut être que Jésus ne valait pas de marquer dans le souvenir, mais aussi que Pilate n'était pas capable de le remarquer.

Plus généralement, il s'agirait de montrer que les grands événements ne deviennent tels que longtemps après être arrivés : sur le moment, ils n'ont pas dérangé de leurs petites affaires les contemporains. Cette conviction, cette insinuation, sont fort sensibles chez France, notamment dans *Les dieux ont soif* : en gros, ce roman développe, au sujet de la Révolution française, la thèse naguère présentée elliptiquement au sujet du Christ. Et, dans les deux occasions, le phénomène peut être attribué à une idée excessive que les hommes se font des choses après coup, mais davantage encore à une trop faible activité mentale chez les premiers témoins, à une incapacité de mesurer ce qui arrive, surtout au parti bien pris par eux de ne pas se laisser troubler dans leurs habitudes et menues nécessités.

Or, cette dernière interprétation m'apparaît prendre encore plus nettement le pas sur les autres, quand je crois découvrir comment est née dans l'esprit du conteur l'idée du conte.

Cet effet savant qui en fait tout le sel, effet de sonnettiste à la Heredia ou de dramaturge à la Dennery, France ne l'a probablement pas inventé, mais tiré, à son ordinaire, d'une lecture. Sans doute la conception générale s'en trouvait-elle flottante dans sa tête; une rencontre livresque serait venue la cristalliser : c'est dans le récit authentique d'un événement réel qu'il aurait trouvé l'étrange leçon sur la faculté humaine d'oubli ou d'inattention, qu'il allait accommoder à sa propagande sceptique.

L'intérêt de la question n'est pas de dénoncer une « source » de texte célèbre; c'est que, si le rapprochement est valable, le sens de la fable est inversé : désormais c'est la seconde de nos hypothèses qui devient la vraie; ce ne sera plus Jésus, mais Pilate, à qui le conte, fût-ce contre le souhait de l'auteur, donne tort; l'accent se trouvera mis sur une absence d'observation ou une faillite de mémoire chez Pilate, et non pas, non plus, sur une insuffisance d'éclat chez celui que Pilate appelle « thaumaturge ».

Voici les faits : l'*Etui de Nacre*, où est recueilli le conte, paraît en 1892; le 25 décembre 91, le *Procurateur* a d'abord été publié dans un journal avec le titre de *Conte pour le jour de Noël*, qui

y souligne le dessein de jouer un bon tour au dogme. Or, très peu d'années avant, qui sans doute laissent à l'idée le temps de faire son chemin dans l'esprit d'Anatole France, en 87, ont paru les souvenirs de Mme Edgar Quinet intitulés *Edgar Quinet avant l'exil.* France, toujours à l'affût d'anecdotes historiques et littéraires, où il trouvait un point de départ pour ses broderies personnelles, a-t-il pu ne pas lire l'étrange, l'excitant petit récit que je reproduis :

« *Nous causions (c'est Quinet qui parle, il visite en Allemagne le sculpteur Dannecker dans son atelier), Dannecker et moi, de l'art, et des types divers; il exposait ses théories. Tout à coup, il se trouble, s'arrête, cherche dans sa mémoire, qui lui fait défaut.*

« — *C'était, je crois, du temps de cet homme... vous savez, de cet homme... comment le nommez-vous? celui qui est allé à la Bérésina, qui a livré tant de batailles... mon Dieu, j'ai oublié son nom!... Aidez-moi à le retrouver. Comment donc s'appelait-il?*

« — *Est-ce Napoléon que vous voulez dire?*

« — *Oui, oui, j'y suis! C'est celui-là!* « *s'écria le vieux sculpteur.* »

Je ne jurerais pas que le « vieux sculpteur » n'ait pas tant soit peu joué de son âge et d'un oubli partiellement simulé : il s'agissait de Napoléon dans une Allemagne qui ne lui pardonnait pas, et c'était assez amusant de ne pas même retrouver son nom en causant avec un naïf Français; ne rencontrons-nous pas aujourd'hui des russophiles propageant l'assurance que Napoléon était loin d'égaler Kutuzow? En somme, Dannecker jouait peut-être au héros le tour que France rejoue à Dieu. Mais qui finalement se retourne peut-être contre son intention.

Car, si un intellectuel a pu, au bout de quinze ans seulement, paraître avec assez de vraisemblance avoir déjà oublié le ravageur du monde et de son pays, un maître qui venait de rebrasser toute la pâte humaine, la conclusion sera que le pire oubli qui puisse suivre leurs pas, ne prouve rien du tout contre la réalité des grandes figures, non plus contre l'immense action qu'elles ont exercée : tout ce qui en sort amoindri et condamné, c'est le pouvoir des mémoires humaines.

Autrement dit, si Dannecker a pu en 1837 ne pas retrouver le nom de Napoléon mort en 1821, Pilate, oubliant celui de Jésus de Nazareth à la fin de sa vie, ne prouve pas contre Jésus, mais seulement contre Pilate et contre l'homme. En somme, France, quand il distendait le héros oublié en un Dieu ignoré, argumentait contre sa thèse.

Raymond Schwab.

GAZETTE

Mort de Léon-Paul Fargue. — *Léon-Paul Fargue est mort à Paris le 24 novembre, à l'âge de 69 ans. Il y était né en 1878. Longtemps il fit figure d'original, vivant en bohème et produisant peu. Il écrivit dans les petites revues du temps du symbolisme. Il fut l'un des fondateurs, avec Gide, P. Louys, André Lebey et Henri Albert, du* Centaure, *qui n'eut que deux numéros. Il collabora aussi au* Mercure de France. *Dans le numéro de mars* 1898 *on peut lire de lui une suite de poèmes :* Les Pays ; *la pièce intitulée* Intérieur *rappelle curieusement la manière de Ch.-Louis Philippe, dont L.-P. Fargue fut l'ami. La renommée lui vint sur le tard, passée la cinquantaine. « Ce poète est peu connu du public, et c'est regrettable, écrivait Louis Mandin dans les* Marges, *d'Eugène Montfort, en 1928. Mais cette situation pourrait changer prochainement. Ajoutons que M. Fargue a un talent très expressif, très moderne, très original et que les bizarreries auxquelles parfois il se plait ont beucoup de saveur. » L.-P. Fargue resta poète, même quand il écrivait en prose et pour le grand public dans les journaux où il publiait des chroniques. Frappé d'hémiplégie, il y a quatre ans, il ne quitta plus son appartement, 1, boulevard du Montparnasse. Cette claustration, dont il souffrit cruellement, lui, le promeneur diurne et le spectateur nocturne, fut adoucie par les soins de sa femme, Mme Chériane, artiste-peintre de talent, et par l'affection de ses innombrables amis. Tout ce que Paris compte de célèbre et de brillant dans les lettres les arts et le monde, défila, les dimanches après-midi devant son lit de malade où il se complaisait à parler ses souvenirs avec autant de verve gaillarde, que de finesse et d'intelligence. Malgré sa maladie, il publia trois ou quatre recueils de chroniques-souvenirs et quelques jours avant sa mort on enregistra sur disque sa louange du VIe arrondissement auquel il était particulièrement attaché. Cet excellent poète était un homme libre, qui n'avait peur ni des mots, ni des idées dites subversives* (1). — GEORGES RANDAL.

(1) Mlle Adrienne Monnier a bien voulu écrire pour le *Mercure* des souvenirs sur Léon-Paul Fargue qu'on trouvera dans notre numéro du 1er février.

« Défanse de getter vos ordure, gardez-les chez vous. » — *A côté des poubelles débordées, et délaissées au milieu des rues de la capitale, le désespoir des concierges a fait pendant une semaine fleurir d'étranges placards. La fantaisie de l'orthographe incitait souvent à la rêverie poétique, sauf bien sûr, les esprits mesquins, toujours empressés à reprendre et à corriger. Sur les amas de fleurs fanées, d'épluchures, de vieux chiffons, c'était comme la naissance même du Verbe. Ce n'était qu'un vagissement capricieux, mais combien plus éloquent, à tout prendre, que la rhétorique mellifluente dont usait maint orateur au Parlement, à propos du même sujet.*

On s'attendrissait devant le dessin naïf de cet oukase. Sans doute, le symbole qu'on y découvrait dépassait-il par sa portée l'évidence prosaïque d'une situation désagréable. Le seau plein d'ordures qu'on avait apporté, devrait-on le remonter chez soi piteusement? On hésitait encore, et pour se donner du temps, on essayait d'imaginer, se dressant au milieu d'un cercle politique, quelque Hercule à barbiche qui viendrait balayer d'un geste tous les immondices répandus.

Mais de pareils songes sont vains. La forte odeur qui s'exhalait, et la mine menaçante de la portière survenue entre temps, obligeaient à déguerpir. Ce que nous fîmes, avec une humilité feinte qui dissimulait une vaine rancune. — YEFIME.

Les Etrennes. — *La coutume d'échanger des cadeaux à l'occasion de la nouvelle année est fort ancienne. Sans doute même est-elle immémoriale. Si les Grecs accompagnaient leurs vœux de branches d'olivier et de rayons de miel et les Gaulois de bouquets de gui, dès le Moyen Age les étrennes devinrent plus somptueuses. Elles consistaient en missels enluminés, en médaillons, en coffrets à bijoux, en fourrures, en éventails. Au XVIII*e *siècle, il était de mode de donner aux hommes des manchons à odeur musquée. Comme les bibelots du Premier de l'An ont toujours été influencés par les événements politiques, les « bijoux constitutionnels », c'est-à-dire taillés dans des pierres de la ci-devant Bastille, firent fureur pendant la Révolution. Mais les femmes se lassèrent vite de porter des boucles d'oreilles et des broches qui avaient l'apparence de cailloux et, dès 1800, les étrennes redevinrent plus luxueuses — plus même qu'elles ne l'avaient jamais été auparavant. C'étaient non seulement des pierres précieuses que les Incroyables offraient aux Merveilleuses mais des châles de Cachemire, lancés par Bonaparte qui les avait rapportés d'Egypte, des pelisses de fourrure, des éventails, et des écrans ornés de fleurs et d'oiseaux peints, des sachets de parfums et des boîtes de papeterie en bois des îles, munies d'un cachet d'argent.*

A côté des étrennes agréables, les étrennes utiles, sans avoir

l'importance qu'elles ont prise depuis quelques années, n'étaient pas moins en honneur. L'envoi d'un fromage à la dame de ses pensées à l'occasion du 1er Janvier n'est pas une invention de ce temps, puisqu'on a retrouvé dans de vielles chartes la quittance de « 20 douzaines de fromages que le Duc d'Orléans a fait venir du pays de Brie pour donner au prochain premier jour de l'An ».

Les « épiciers » rivalisaient d'habileté dans la confection des friandises qui sont devenues, depuis lors, l'apanage des confiseurs.

Au XVIe siècle, l'usage s'introduisit de vendre les dragées, pralines, fruits confits et autres délicatesses de bouche dans des boîtes en bois doré ou peint de couleurs vives, sur le couvercle desquelles était inscrite quelque devise, d'ordinaire versifiée.

La rime souvent était riche, si l'inspiration était faible, comme dans le quatrain suivant :

Damoiselle et damoiseau,
C'est régal pour votre museau,
Quand à ceci vous goûterez,
Grand et vrai plaisir vous aurez.

C'est sous le Consulat que le marron glacé fit son apparition. Mais la vogue allait surtout aux bonbons d'actualité. On suçait des dragées « à la Paix » emplies de liqueurs douces, des pralines « à l'Egyptienne », des fondants « aux Pyramides » sur lesquels un sphinx était dessiné, ou des chocolats « à l'Obélisque ». Peut-être quelque confiseur ingénieux aura-t-il l'idée d'offrir pour 1948 des pâtes de fruits « à la Bombe atomique ». — JACQUES DE RICAUMONT.

Commissariat. — *Un lendemain de fête, on fut au commissariat. De plein gré : on accompagnait un ami, celui qui fournissait, il y a trois ans, d'admirables et précieuses fausses pièces d'identité; fraichement naturalisé et soucieux des bonnes règles, il désirait cette fois obtenir une carte qui fût issue des bureaux mêmes de la Police.*

Comme pour un duel, il fallait qu'il présentât deux témoins honorables, outre d'innombrables pièces justificatives qu'il déposa sous le nez d'un fonctionnaire.

Tout jeune, celui-ci affichait déjà une mine rébarbative. Après un regard circulaire pesant, il s'empara d'un formulaire.

— Votre nom? commença-t-il. Vous m'arrêterez si je fais erreur.

Rien n'oblige à penser que les employés de commissariat dussent savoir lire et écrire. Après avoir recommencé trois fois, celui-ci réussit enfin à calligraphier un nom, lequel, bien que simplifié par autorisation expresse et légale, et allégé de deux consonnes, restait, il faut l'avouer, assez compliqué. Ce qui provoqua cette réflexion :

— Avec un nom pareil, vous aurez de la peine à vous faire passer pour Français!

L'écriture du prénom, exotique, l'accabla davantage encore. Puis il s'enquit de la profession.

— Homme de lettres, dit l'ami.

Ce fut comme s'il montrait du rouge. Le scribe releva la tête, et rugit :

— Homme de lettres, homme de lettres! Il paraît que nous manquons de travailleurs de force! Chaque fois que je vois un naturalisé, c'est un philosophe! Homme de lettres! Lettres de chantage, hein?

Comme l'autre témoin était une jeune femme, galamment il voulut se rattraper :

— C'est vous la muse? Comme ça, vous l'inspirez?

L'occasion en valant la peine, on sourit. Ce fut assez pour réveiller le gamin sous le précoce rond-de-cuir, dont la malice jaillit en fusées par-dessus le pupitre. Lisant l'état civil du témoin, il s'exclama :

— Déjà enchaînée! L'eusses-tu cru! Avec votre liberté de port, pardon, d'allure, plutôt dommage, enfin je regrette...

La fiche signalétique lui donna loisir de redoubler :

— Un mètre soixante-dix-huit? Qui vous l'a dit? C'est Madame qui vous a mesuré? Couleur des yeux? Verts? Ah, vous l'avez donc regardé dans les yeux! Teint? Mat, naturellement. Nez... en trompette?

On en passe, naturellement. Et de si spirituels qu'ils firent retentir à travers toute la pièce les éclats d'une joie jamais égalée. Les inspecteurs se tenaient le foie, et le public qui faisait queue, sans même comprendre, se gondolait. Il fallut, pour interrompre la fête, que le commissaire en personne fit irruption, attiré de son bureau par le tumulte. Aussitôt les mines se renfrognent, l'ordre est rétabli. Au milieu d'un murmure apeuré, on n'écouta plus que le choc renouvelé des tampons, comme le signal d'une reprise de l'hostilité, comme les salves d'un combat sans merci. — YEFIME.

Effluves d'Outre-Manche. — *La fierté britannique est d'essence suprême. Il n'y a pas de peuple qui, mieux que les Anglais, « encaisse » les revers et les déceptions. Admirable grandeur, digne du respect de toutes les âmes civilisées! Il est humain toutefois qu'une race si noble ait ses petites vanités. En voici une, très caractéristique du fait qu'elle a ses origines dans un lointain puritanisme : « Il n'y a pas d'odeurs en Angleterre! » Traduisez : « Nous réprouvons les parfums, et nos foules ne sentent ni la crasse, ni l'ail, ni le vin. »*

C'est bien vrai que, sauf en des époques de luxe effréné, le vaporisateur est la dernière arme de coquetterie des Anglaises, à moins que celles-ci ne soient absolument sûres de leurs quartiers de respectabilité. Il est vrai aussi que, même dans la pénurie

actuelle de bon savon, riches et pauvres s'étrillent tous les jours l'épiderme pour entretenir leur dignité physique, et que la plupart d'entre eux ne consomment ni ail, ni vin.

Mais que dire des effluves de couenne et de suint brûlés qui, avant la guerre, empuantissaient les approches et le hall de tout restaurant britannique où la clientèle se sustentait solidement de bacon et de gigot? Ces émanations ravissaient l'Anglais moyen au point d'endormir ses facultés critiques, mais elles écœuraient le voyageur continental. Autre senteur des temps magnifiques et révolus : celle du gin, si forte qu'elle traverse le bois d'un buffet. C'étaient surtout les dames qui buvaient volontiers un petit verre de gin, comme panacée, disaient-elles, à divers maux. Jamais il ne leur venait à l'esprit de discuter s'il valait mieux fleurer cette boisson que les parfums de Grasse — ou le contraire.

Maintenant, l'Angleterre en crise économique ne risque guère de sentir le bacon, le gigot, ni le gin — denrées enviables, mais soumises au rationnement excessivement congru. La misère peut cependant faire surgir un nouveau danger olfactif. Dans un discours public, le Ministre des Combustibles a dit qu'il serait peut-être bientôt amené à réduire les facilités de chauffage d'eau pour l'usage domestique. Il a confié à ses auditeurs qu'il n'avait personnellement jamais pris beaucoup de bains et qu'il ne pensait pas qu'il fût très utile à la santé de se baigner, outre que, si on le faisait pour des motifs d'apparence, on perdait son temps, les vêtements cachant le résultat obtenu! Là-dessus, M. Churchill, chef de l'Opposition, s'est écrié en plein Parlement : « Pas étonnant que le Gouvernement commence à être pris en mauvaise odeur! » et le public de tous les partis a ri de cette formidable boutade, tout en se demandant si on allait le condamner réellement à ne plus se laver. En tout cas les restrictions de chauffage domestique sont grandes et, devant leur âtre mal garni, les gens rêvent nostalgiquement des énormes feux de houille fumeuse de Newcastle qui naguère égayaient leur maison tout en l'empestant — autre chère odeur ignorée de son temps! — MARIE-REINE GARNIER.

Michelet et Rétif de la Bretonne. — *Séduisant à première vue, le* Tableau de la France, *que Michelet place en tête du second volume de son* Histoire, *réserve mainte déception à qui prétend vérifier d'un peu près les brillantes formules de l'écrivain. Comme M. Auguste Dupouy vient de le rappeler à juste titre, l'information de Michelet est souvent rapide et superficielle. Ainsi en témoignent, entre autres exemples, les lignes étonnantes qu'on va lire :*

« L'éloquence bourguignonne tient de la rhétorique. L'exubérante beauté des femmes de Vermenton et d'Auxerre n'exprime pas mal cette littérature et l'ampleur de ses formes. La chair et le sang dominent ici; l'enflure aussi et la sentimentalité vulgaire. » (Histoire de France, *T. II, p.* 136, *éd. Lmerre.*)

D'abord il est clair que Michelet dans ce passage, au moment où il s'apprête à définir la Basse-Bourgogne, continue d'être obsédé par le terroir de Haute-Bourgogne, où il a vu se succéder au cours des siècles les représentants de ce qu'il appelle « la pompeuse et solennelle éloquence ». A la page précédente, il énumère les noms significatifs de Bossuet, Buffon, Lamartine. Si l'on veut, ajoutons encore celui de Lacordaire et admettons donc avec Michelet que « de la partie élevée de la province sont parties les voix les plus retentissantes de la France ». Mais il n'en est point de même en Basse-Bourgogne, où naissent de siècle en siècle des écrivains moins glorieux, qui pour la plupart sont des historiens et des humanistes, patients déchiffreurs de grimoires, ou bien des poètes mineurs, souvent animés d'un esprit narquois, qui glisse volontiers vers la gaudriole. Parfois d'ailleurs érudition et gaillardise se retrouvent chez les mêmes auteurs, fussent-ils ecclésiastiques. Mais on pourrait sans peine découvrir aussi dans « la partie élevée de la province » le même genre d'esprit, unissant la science austère et la facétie gauloise; La Monnoye et le président de Brosses en offrent d'assez bons exemples. Au reste, insister serait superflu. On sait depuis longtemps ce qu'il faut penser des ambitieuses démonstrations, qui prétendent révéler l'esprit d'un terroir d'après des écrivains jugés représentatifs.

Même si l'on fait toute réserve sur le procédé qui consiste à établir, dans un pays déterminé, une corrélation entre le style des écrivains et la beauté des femmes, il n'en reste pas moins que Michelet dénonce en Basse-Bourgogne une inquiétante surabondance des chairs. D'où tient-il pareille information? Les mémorialistes des siècles passés sont muets sur ce point. Et si l'on envisage le problème sous son aspect actuel, il ne semble pas vraiment que le danger soit menaçant. Les jeunes Auxerroises, à qui l'on présente le document accusateur, ont peine à en achever la lecture, tant elles sont secouées par le fou rire. D'ordinaire, elles ajoutent : « Pourquoi Vermenton? » En effet, l'honneur imprévu que Michelet accorde à une obscure bourgade, assez éloignée déjà du chef-lieu, leur paraît bien déconcertant. Le contexte, dira-t-on, doit nous éclairer. Hélas! la phrase qui suit les lignes reproduites plus haut nous précipite en pleine extravagance. Pour justifier ses propos alarmants, Michelet précise : « Citons seulement Crébillon, Longepierre et Sedaine. » Ainsi voilà deux Dijonnais et un Parisien chargés de représenter le terroir de Basse-Bourgogne. Avouons que Michelet est singulièrement distrait.

Parmi les écrivains de Basse-Bourgogne, il en est un pourtant dont la puissante originalité n'a pu manquer de retenir l'attention de Michelet. C'est Nicolas Rétif de la Bretonne. Malgré d'incontestables défauts, au nombre desquels on compte précisément « l'enflure » et « la sentimentalité vulgaire », son œuvre n'a cessé d'être lue et commentée. Or, dans les pages de Rétif, — et là seulement —

le nom de Vermenton revient en mainte occasion, associé à celui d'Auxerre. Enfant, le jeune « Monsieur Nicolas » fut mis en pension à Vermenton, chez son beau-frère, Michel Linard. C'est à Vermenton qu'il rencontre celle dont il fera la fameuse Madame Parangon, l'héroïne du Paysan perverti *et de* Monsieur Nicolas. *Fille du notaire de Vermenton, cousin des Rétif, Marguerite Collet, dite Colette, épouse l'imprimeur Fournier d'Auxerre. Pendant les années d'apprentissage auxerrois, Rétif adolescent retrouve, mariée à son patron, la belle cousine de Vermenton. Comme il en devient amoureux, il énumère avec complaisance les charmes de la divine Colette et lui attribue notamment « une belle gorge, dont chaque demi-globe était presque horizontal avec ses épaules ». Ainsi Mme Parangon, née à Vermenton, mariée à Auxerre, peut représenter pour un lecteur pressé comme Michelet le type même de la beauté féminine en Basse-Bourgogne. Cette impression était encore renforcée par l'examen des estampes où Binet, fidèle aux directives de Rétif, reproduit l'idéal féminin de notre Paysan perverti. Tandis que les pieds de l'idole, chaussée de souliers exigus, se trouvent réduits à des dimensions minuscules, la gorge épanouie met en évidence « l'ampleur de ses formes », comme dirait Michelet. Car le corset, pressant la taille « guêpée » et haussant la poitrine bien meublée, projette au nez du lecteur des « coussins d'amour » particulièrement rebondis. Cette avalanche de chair troubla sans doute l'auteur du* Tableau de la France, *un jour qu'il feuilletait les tomes de Rétif. Il est probable qu'alors il donna au fait isolé une portée générale et qu'emporté par son habituel délire d'halluciné, il crut découvrir dans le détail matériel, imparfaitement observé, une valeur symbolique, capable d'exprimer l'âme de toute une province. Bien entendu, ce n'est encore là qu'une forte présomption. Mais peut-être quelque note de travail, extraite des inédits de Michelet, saura nous apporter la certitude définitive.* — HUBERT FABUREAU.

« Tuer le Mandarin » (*Voir* Mercure *du* 1er *juin* 1947, *page* 393; *du* 1er *septembre* 1947, *page* 191). — *La question du Mandarin, — car il y a une question du Mandarin, — a fait l'objet de maintes enquêtes, lesquelles, jusqu'à ce jour, n'ont abouti à aucun résultat précis. N'a-t-on pas été jusqu'à se gausser des collaborateurs du précieux* Intermédiaire des chercheurs et des curieux, *spécialisés en ces sortes de recherches?*

En 1871, *le* Courrier de Vaugelas *avait déjà posé la question. En* 1879, *le* Figaro *publia quelques articles sur ce sujet. Il fut alors imité par la presse de l'époque :* l'Evénement, *le* Télégraphe, *le* XIXe Siècle, *le* Globe, *le* Voltaire, *etc.*

Bien des noms ont été évoqués, certains entendent attribuer la paternité du mot à Balzac et à Jean-Jacques Rousseau, d'autres à Alexandre Dumas père, à Chateaubriand, à Voltaire. On prête

*toujours facilement aux riches. Lorédan Larchey, lui, prétendait que la phrase célèbre datait du XVIIIe siècle. Avait-il raison? Il y a dans l'*Entretien d'un Père avec ses Enfants, *de Diderot, publié en* 1773, *un certain passage que Balzac n'ignorait peut-être pas. Le voici : « ...On convint que peut-être la distance des lieux et du temps affaiblissait plus ou moins tous les sentiments, toutes les sortes de consciences, même celle du crime. L'assassin transporté sur le rivage de la* Chine, *est trop loin pour apercevoir le cadavre qu'il a laissé sanglant sur les bords de la Seine. Le remords naît peut-être moins de l'horreur de soi que de la crainte des autres; moins de la honte de l'action que du blâme et du châtiment qui la suivraient s'il arrivait qu'on la découvrît. Et quel est le criminel clandestin assez tranquille dans l'obscurité pour ne pas redouter la trahison d'une circonstance imprévue ou l'indiscrétion d'un mot peu réfléchi? Quelle certitude a-t-il qu'il ne se décélera point dans le délire de la fièvre ou du rêve? On l'entendra sur le lieu de la Seine, et il est perdu. Ceux qui l'environneront à la* Chine *ne le comprendront pas. »*

En résumé, on ignore toujours si l'expression « tuer le mandarin » vient de Balzac, (Le Père Goriot), *ou si l'idée appartient à Chateaubriand* (Génie du Christianisme). *Si Rousseau a bien écrit dans l'*Emile *la phrase que Louis Protat, le facétieux chansonnier, a donnée en épigraphe à une de ses œuvres, faut-il en conclure que Chateaubriand a plagié Rousseau? Certes, le noble vicomte avait pour habitude... d'emprunter à autrui. Dans la* Revue d'histoire littéraire de la France (1899), *M. Joseph Bédier a relevé quelques centaines de passages utilisés par l'auteur du* Génie du Christianisme *pour son* Voyage en Amérique.

Concluons en rappelant que divers auteurs ont employé la fameuse expression, entre autres : Auguste Vitu : Contes à dormir debout, *Hachette,* 1860; *Félicien Champsaur :* L'Arriviste, *Albin Michel,* 1902. *Ces temps derniers, un essai dramatique a été diffusé par T. S. F. Mais aucun d'eux n'a jamais indiqué ses sources. La question demeure.* — RENÉ DELAUNAY.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5887 — 1947.
Dépôt légal : 1er trimestre 1948.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947